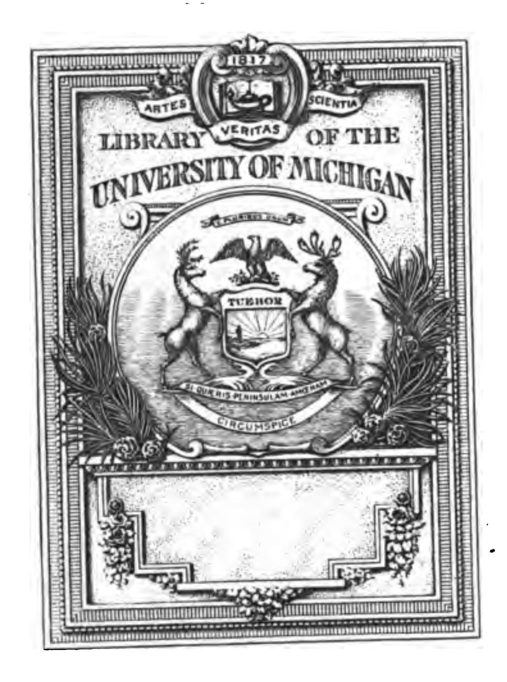
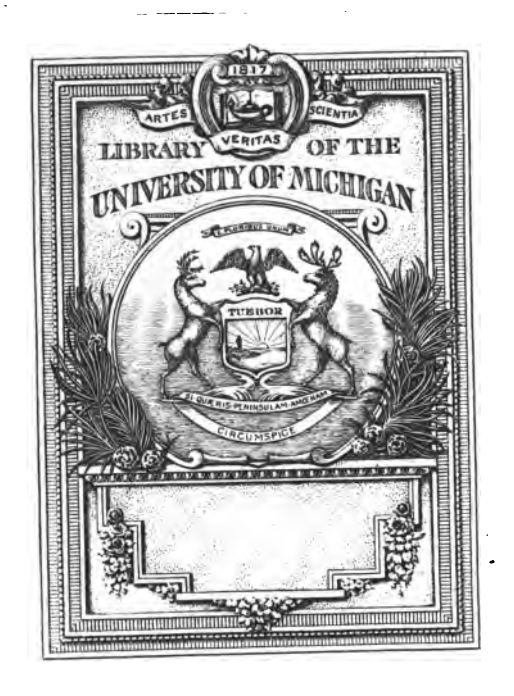

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

MÉMOIRES

ET

CORRESPONDANCE

DE M.me D'ÉPINAY.

II.

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

DE

M.me D'ÉPINAY,

Où elle donne des détails sur ses liaisons avec Duclos, J.-J. Rousseau, Grimm, Diderot, le baron d'Holbach, Saint-Lambert, M.me d'Houdetot, et autres personnages du dix-huitième siècle.

OUVRAGE renfermant un grand nombre de Lettres inédites de Grimm, de Diderot et de J.-J. Rousseau, lesquelles servent d'éclaircissement et de correctif aux Confessions de ce dernier;

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de plusieurs Lettres.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ VOLLAND LE JEUNE, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N.° 17 BIS.

1818.

MÉMOIRES
ET
CORRESPONDANCE
DE MADAME D'ÉPINAY.

Suite du Journal.

Huit jours de distance.

O JOUR brillant que la nuit et la peine n'obscurcissent jamais, et que la souveraine vérité, la paix et le calme éclairent sans cesse! jour rempli d'assurance, toujours exempt de changement; jour de la mort enfin, n'arriverez-vous jamais? Oh! plût à Dieu que cet heureux jour eût déjà paru, et que tout ce qui suit le temps fût fini pour moi.... Quoi! celui qui me trahit est celui à qui j'ai tout sacrifié, mon devoir, mon repos, le respect de moi-même?... J'ai bravé pour lui l'opinion du public; je me suis exposée à la censure; j'ai étouffé les cris de ma conscience. On m'a vue entraînée par la passion qui m'absorboit tout entière; on a osé m'attaquer, me tour-

menter ; et j'ai perdu le droit de me défendre. J'ai tout souffert, parce qu'il me dédommageoit de tout.....

Ils sont partis, ils sont sans cesse l'un vis-à-vis de l'autre..... De quinze jours ils ne se quitteront ni jour, ni nuit..... Tout ce qui m'entoure est flétri..... Je le cherche.... Je ne le trouve point, et c'est ma moindre peine..... Je ne puis fixer mes regards sur aucun lieu qui ne me rappelle avec quelle passion j'ai été aimée ; le jour de son départ, ma douleur lui étoit importune; il ne pouvoit contenir sa joie.... Puis-je me rappeler ces momens, et n'en pas mourir de douleur ?..... Je n'en veux rien oublier. Puisse l'excès de ma peine ou me tuer ou me guérir ! Les deux maris sont partis dans une berline avec les deux femmes de chambre, à sept heures du soir ; et madame de Jully, madame de Versel, M. de Francueil et M. de Maurepaire dans une autre à trois heures du matin. Cet arrangement se fait ainsi, dit-on, pour ne pas manquer de chevaux de poste. Il y a trente-cinq lieues. L'habitation de la comtesse d'Houdetot est sur le bord de la mer, et voilà le but ostensible de ce voyage.

Je quittai ma mère pour aller dire adieu à madame de Jully. J'arrivai vers les huit heures

chez elle. M. de Jully, M. de Versel et les femmes venoient de partir. Madame de Jully s'étendit sur un canapé au fond du salon ; Jelyotte étoit à ses pieds ; je me mis dans un grand fauteuil à côté d'elle ; Francueil auroit pu s'asseoir près de moi, mais il se promenoit dans l'appartement avec Gauffecourt et M. de Maurepaire. Celui-ci chantonnoit dans ses dents, et dit : Ils partent à huit heures, ils arriveront de bonne heure à Rouen.

FRANCUEIL.

Et nous aussi, si nous partons à trois heures.

MADAME DE JULLY.

A trois heures? Il faut être en voiture à deux.

MAUREPAIRE.

Il en sera bien trois. Vous verrez que madame de Versel vous fera attendre.

MADAME DE JULLY.

Ah! jamais assez pour retarder le départ ; elle doit être ici à neuf heures pour souper.

FRANCUEIL.

Il les est ; elle n'est pas venue.....

MOI, *brusquement.*

Il n'est seulement pas les trois-quarts : Jelyotte, du tabac, je vous prie?

JELYOTTE, *bas.*

J'espère que vous me permettrez de vous en donner quelquefois..... On vous écrira pour moi.... Ce sera toute ma consolation....

¶ Je disois en moi-même : Il est trop heureux, il se croit encore aimé; mais s'il l'étoit, pourroit-on se résoudre à le quitter? Il fut se rasseoir aux pieds de madame de Jully; je présume qu'il les lui serroit quelquefois dans ses mains : elle le regardoit avec son air gracieux et languissant. Francueil enfin vint s'appuyer sur le dos de ma chaise, et Gauffecourt, voyant cela, emmena M. de Maurepaire causer à la fenêtre. Francueil me dit peu de chose; il me parla d'un air plus embarrassé que touché du regret de me quitter, et prétendit que cette partie s'étoit engagée sans savoir comment. Il étoit malheureux, disoit-il, de n'avoir pu se rendre au désir que je lui ai marqué qu'il ne fît pas ce voyage. Je crois rêver, lui dis-je; je ne suis pas accoutumée à des refus de votre part; ceux-ci me coûteront peut-être cher et à vous aussi.

FRANCUEIL.

Cela vous prouve qu'il n'a pas été en mon pouvoir de vous obéir..... De grace, n'en parlons plus; mon voyage ne sera pas long. J'ai

mille prétextes pour l'abréger : mes affaires, la santé de mon père.....

MOI.

Auroient pu vous servir pour le rompre bien plus que pour l'abréger...... Et si vous vouliez encore..... Ah! j'en mourrai!....

FRANCUEIL.

En vérité, cela est déraisonnable..... Vous pleurez; allez-vous faire une scène ?.... Tenez, ma chère amie, en vérité, votre peine me tue..... Je suis assez à plaindre, je vous jure..... Au nom de Dieu, finissez. Parlons d'autre chose..... Écrivez-moi, je vous en prie. Donnez-moi de vos nouvelles après-demain à Rouen; nous y serons trois jours.... répondez-moi donc.

MOI.

Oui, sûrement... Peut-être cependant, je n'en suis pas sûre.

FRANCUEIL, *en me pressant et souriant.*

Ah! vous serez plus généreuse que vous ne le dites... Vous m'écrirez.

GAUFFECOURT, *de la fenêtre.*

Voilà un laquais de madame de Versel. Je parie qu'elle vous mande qu'elle est malade, et qu'elle ne peut pas partir.

TOUS.

Bon !

MOI.

Ah ! si cela pouvoit être !

JELYOTTE.

Je n'en serois pas étonné. Il n'y a pas six semaines qu'elle est accouchée : il n'est pas trop sage...

FRANCUEIL.

Bon ! Qu'est-ce que cela fait ? Elle se porte si bien... Il n'y a rien de tel que de courir la poste pour faire passer le lait.

MOI.

Il y a de quoi la faire crever... Eh bien ! ce laquais, où est-il donc ?

MAUREPAIRE.

Je parie, moi, que sa mère, qui est une femme d'ordre, comme tout le monde sait, n'a pas trouvé notre arrangement orthodoxe. C'est pourtant dommage, n'est-ce pas, Francueil ?

JELYOTTE.

Mais... cela se pourroit bien.

MADAME DE JULLY.

Cela seroit fort impertinent.

GAUFFECOURT.

Eh bien ! il n'y a qu'à faire courir après les maris, et prendre qu'il n'y a rien de fait.

MAUREPAIRE.

Oui, messieurs, remettez-vous ; ce n'est pas encore pour cette fois-ci...

¶ On fit de grands éclats de rire, pendant lesquels ce laquais arriva enfin, pour dire que madame de Versel ne viendroit pas souper, et qu'elle se rendroit à minuit précis. On se mit à table. Je ne mangeai point. Tout le monde fut fort gai, excepté Jelyotte et moi. On y resta jusqu'à onze heures. Je fus très-étonnée d'entendre Francueil, au sortir de la table, dire qu'il avoit affaire chez lui pour une heure, et qu'il seroit de retour avant minuit. Je ne vis ni n'entendis rien jusqu'à son retour. Cette affaire subite parut étrange à tout le monde. Il me vint dans la tête qu'il étoit allé retrouver madame de Versel. Je vis que chacun avoit eu la même idée ; mais M. de Maurepaire fut le seul qui la communiqua hautement. On garda le silence, sans doute par ménagement pour moi. Je ne pus pas y tenir. J'étois dans un état violent ; je passai dans le cabinet de ma sœur ; je me jetai à ses genoux. Ma sœur, ma sœur, je mourrai, si ce voyage a

lieu.... Que vous êtes cruelle ! Est-ce là l'amitié que vous disiez avoir pour moi ? Vous nous faites mourir, Jelyotte et moi. Il ne tenoit qu'à vous... vous le pouvez encore... ne partez pas... Les sanglots me coupèrent la voix. Calmez-vous, me dit madame de Jully. Si j'eusse pu prévoir l'état où vous êtes, certainement je n'aurois pas laissé engager cette partie ; mais il est trop tard pour la rompre...

MOI.

Ah ! ma sœur, ils s'adorent, cela est clair.... Ils sont ensemble actuellement. Comment Francueil osera-t-il reparoître devant moi ?

MADAME DE JULLY.

S'ils étoient d'accord, mon enfant, tu ne gagnerois rien à rompre ce voyage ; au contraire, ils se trouveroient toujours bien. Mais je vous promets de ne les pas perdre de vue un instant ; de vous rendre compte de tout. Madame de Versel et moi nous coucherons dans la même chambre.....

MOI.

Ma sœur, faites encore une chose... Dans la voiture... Ayez Francueil devant vous...

MADAME DE JULLY.

Je vous le promets.

MOI.

Folle que je suis !... Ils se verront, ils se parleront sans cesse... Ah ! ma sœur, tout est perdu pour moi ; j'en mourrai.

¶ Nous entendîmes un carrosse : nous rentrâmes, croyant que c'étoit madame de Versel. C'étoit Francueil. En entrant, sa montre à la main, il regarda autour de la chambre, et dit : Il est bien tard... près d'une heure, je vous en demande pardon... Madame de Versel n'est pas encore arrivée ?

MAUREPAIRE.

Bon ! non. Nous croyions que c'étoit toi qui la retenois. Qu'en as-tu fait ?

FRANCUEIL.

Je n'en ai rien fait. Je t'assure que je voudrois bien lui avoir fait quelque chose ; mais j'espère pour elle qu'elle sait mieux que moi ce qu'elle est devenue. (*En se retournant*) Vrai, vrai, elle n'est pas encore venue ?

MOI.

Vous le voyez bien ; (*Bas*) et vous le savez encore mieux.

FRANCUEIL, *bas*.

Cela est bien ridicule ; voilà la conduite d'une écervelée. Où peut-elle être ?... Madame de

Jully, avez-vous envoyé chercher les chevaux de poste? Il en est temps; avant qu'ils soient venus...

MADAME DE JULLY.

Ah! mon Dieu, oui. Maurepaire, allons, chargez-vous de ce soin : vous les paierez aussi dans la route.

MAUREPAIRE.

Allons, soit. (*Revenant sur ses pas*) Mais je voudrois, auparavant, que Francueil nous rendît madame de Versel. Ne l'as-tu pas dans ta poche, dis?

FRANCUEIL.

Le diable m'emporte si je sais ce qu'elle est devenue!... Mais cela, au reste, est fort ridicule de se faire attendre.

¶ On se promenoit deux à deux. Jelyotte causoit avec madame de Jully, tout bas; moi avec Gauffecourt. Francueil vint me prendre le bras, comme pour m'aider à marcher. Il me disoit de temps en temps : Je crois que madame de Versel ne viendra pas. A la fin, impatientée, je lui répondis assez haut : Oh! pardonnez-moi, elle ne se fera plus attendre long-temps.

MADAME DE JULLY.

Que dit Francueil?

FRANCUEIL.

Je dis, madame, qu'il y a apparence que madame de Versel se trouve bien où elle est.

GAUFFECOURT, *entre ses dents.*

Qu'elle s'y tienne.

MOI.

Ah! elle n'en fera rien.

FRANCUEIL.

Je voudrois qu'elle ne vînt pas; on se passeroit d'elle. *Et tout bas :* Il faut qu'elle soit avec son amant.

MOI.

Elle n'y est plus.

FRANCUEIL.

J'entends un carrosse. C'est elle.

MOI.

Ne l'ai-je pas dit?

MADAME DE JULLY.

Il n'est qu'une heure et demie. Il n'y a rien à lui dire; car les chevaux ne sont pas venus.

JELYOTTE.

Eh bien! est-ce elle?

MAUREPAIRE.

Voici les chevaux de poste et un fiacre pour M. Gauffecourt.

GAUFFECOURT.

Il aura le temps d'attendre.

TOUS.

Et madame de Versel ?

MAUREPAIRE.

Point de madame de Versel.... Tiens, mon cher Francueil, rends-la sans te faire fouiller. Au reste, je suis bien aise de vous dire que sans moi on oublioit les malles et les porte-manteaux ; on les attache.

MADAME DE JULLY.

Bon ! Et mon petit coffret, à propos, où le placera-t-on ?.... Ah! Maurepaire, voyez cela.

FRANCUEIL.

Mais votre petit coffret, ne vous en déplaise, est bien un coffre tout entier; où diable voulez-vous le nicher ?

MAUREPAIRE.

Madame, votre coffre ou coffret ne peut entrer nulle part... Mais ne pouvez-vous pas vous en passer ? Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

MADAME DE JULLY.

Mais je n'en sais rien. Mes femmes me l'ont recommandé; je n'en sais pas davantage. Il n'y a qu'à l'ouvrir. Tenez, voilà la clef.

MAUREPAIRE.

Comment diable! ce ne sont que vos diamans, vos bijoux.... votre bourse.... trois bonnets de nuit, et trois chemises....

¶ Cet inventaire fit faire de grands éclats de rire.

MADAME DE JULLY.

Eh bien! que ferons-nous de tout cela?..... Tenez, tenez, mettons chacun dans nos poches; les chemises dans mon sac à ouvrage, et laissons-là le coffre.

GAUFFECOURT.

Voilà madame de Versel.

MOI, *en serrant le bras de Francueil.*

Adieu donc.... Je me meurs.

FRANCUEIL.

Qu'avez-vous?.... Quelle déraison! paix donc!

MOI.

Si cette femme pouvoit savoir ce qu'elle me fait souffrir, elle seroit moins cruelle que vous.

¶ Je n'entendis point ses excuses. Madame de Versel étoit sans rouge, mal peignée, et en vérité assez laide. On partit, et malgré la promesse de madame de Jully, Francueil s'établit devant madame de Versel. Gauffecourt me traîna chez

moi. J'ai été deux jours sans savoir ou j'étois; j'ai feint d'être malade de la fatigue de la nuit blanche, pour rester seule entre mes quatre rideaux. Je n'ai vu que Gauffecourt, Jelyotte et Duclos. Je suis venue hier ici, seule heureusement. Je désirois d'y être pour revoir à mon aise tous les lieux où Francueil se plaisoit tant autrefois. Hélas! je ne suis pas souvent où mon corps est; je suis où ma pensée m'emporte, et c'est toujours où est ce que j'aime.

Suite du Journal.

Hier, après souper, je disois à M. d'Epinay: Si vos affaires vous l'eussent permis, je vous aurois proposé de faire aussi un petit voyage chez madame la comtesse d'Houdetot; je n'ai jamais vu la mer.... Cela vous fera-t-il plaisir, me dit-il? Il n'y a rien de si aisé; nous pouvons y aller en poste tous deux dans mon vis-à-vis.... Cette manière d'aller tête à tête me déplut, et je feignis de trouver ce voyage trop dispendieux et trop difficile. Gauffecourt insista; ma mère trouva aussi ce voyage très-convenable. M. d'Epinay engagea Gauffecourt à venir avec nous: alors j'acceptai de tout mon cœur. Nous partons après-demain. Nous arriverons chez ma belle-sœur sans avoir prévenu personne... Gauffecourt m'assure

que je serai bien reçue.... Si j'en étois sûre... Mais s'il faut que je sois de trop.... Je m'en apercevrai bien vite. Nous ne serons en tout que neuf jours. Je pars dans une heure pour Paris, j'y passerai la journée de demain, je manderai Duclos et Jelyotte : j'ai des affaires, de la crainte, de l'espérance plus que je n'en puis porter. Vraisemblablement je ne vous écrirai qu'à mon retour.

Je pars, et je me livre à l'espérance d'être reçue avec plaisir : ce sera au moins deux jours de bonheur et d'illusion. J'ai vu Duclos. Il dit que c'est une partie folle, indécente; qu'on dira que je cours après Francueil; qu'il faut que Gauffecourt soit fou pour m'accompagner....

De la terre de M. d'Houdetot, près de Rouen.

La première course de notre voyage a été silencieuse. mon mari dormoit; M. Gauffecourt devinoit toutes les diverses idées qui bouleversoient mon ame; nous nous parlions par signe. L'après-dînée il se remit dans sa chaise, et me laissa tête à tête avec M. d'Epinay. Celui-ci débuta par me dire des fadeurs qui me déplurent

d'autant plus, qu'elles m'empêchoient de rêver et de m'occuper des espérances que je concevois de mon voyage. Mais à la fin je n'en ai pas été quitte pour des douceurs. Il m'a priée, sollicitée, conjurée de revivre avec lui; jamais, dit-il, il ne m'a tant aimée. Je lui ai répondu comme le mérite la fausseté de toute la conduite qu'il a eue avec moi. Il n'a rien épargné pour me gagner, et moi rien pour lui persuader que tout ce qu'il pourroit dire et faire seroit inutile. Cette route a été pour moi un vrai supplice; elle m'a paru d'une longueur insupportable. L'embarras de Francueil à mon arrivée.... la réception froide qu'il m'a faite... et les persécutions de mon mari.... Ah! quel supplice!... Que n'ai-je le courage?... tout seroit fini. Je l'ai bien eu une fois, ce courage, et je n'étois pas tant à plaindre. Il aimoit alors, et son amour me donnoit du nerf et de l'énergie; mais il ne m'aime plus. Je suis devenue pusillanime: toute vertu est morte en moi...

Elle porte à son doigt la bague que j'ai longtemps demandée à Francueil, et qu'il m'a refusée... Il porte la sienne... Que me faut-il de plus?... Je voudrois partir demain, m'en retourner... Je voudrois... Je ne sais ce que je voudrois...

Le surlendemain.

Il est venu me trouver hier dans ma chambre. Je fondois en larmes lorsqu'il entra. Je voulus lui cacher ma douleur, ainsi que mon Journal que j'écrivois. Il me demanda le sujet de mes pleurs ; j'eus beau garder le silence, il se fâcha ; je cédai, et lui donnai en tremblant ce que je venois d'écrire. Il pâlit en lisant, se jeta à mes genoux : Je serois un monstre, me dit-il, de préférer une petite minaudière, une enfant, une jolie poupée à la plus adorable de toutes les femmes... De toutes ces épithètes, lui dis-je, madame de Versel n'en mérite aucune, et en voilà trop pour que je vous croie aussi indifférent pour elle. Je vous jure, dit-il, ma tendre amie, que madame de Versel ne me sera jamais de rien...... Mais la bague ? C'est une plaisanterie ; il la reprendra, dès que j'y attache une idée, dût-il, pour la ravoir, faire agir M. de Versel..... Mais pourquoi être sans cesse auprès d'elle ?...... C'est qu'il s'ennuie, et qu'elle est drôle ; elle a des naïvetés plaisantes.... Enfin je suis un peu plus tranquille. Nous avons causé pendant près de deux heures aussi doucement que l'état de mon ame le peut permettre. Je lui ai confié les tendres persécutions de mon mari. Il pense que M. d'Epinay

veut m'amener à rompre cette séparation de biens qui le gêne, et me rend en quelque sorte indépendante de lui.

Après cette conversation, nous rentrâmes avec Gauffecourt dans le salon, et peu de temps après toute la compagnie vint nous y rejoindre.... Cette petite madame de Versel est quelquefois gauche et presque laide; dans d'autres momens, elle est remplie de finesse, de grace, et sa figure a le plus grand éclat. Francueil, depuis notre conversation, paroît un peu plus occupé de moi; cependant je lui trouve un air contraint. Il ne parle pas à madame de Versel; ou, s'il lui dit un mot, il est prononcé à l'oreille ou il est à double entente. Je ne sais si je suis prévenue, mais rien dans cette conduite ne me paroît naturel.

Je ne puis résister à mes incertitudes. Qu'il parle; qu'il avoue tout. Fût-il mille fois plus coupable que ma tendresse ne le suppose, je lui pardonne et je serai tranquille...... Ah! le plus grand malheur pour moi est de le perdre! A quoi ne consentirois-je pas pour que son cœur me restât?..... Mais je ne veux pas être trompée. C'est un dédommagement nécessaire à mon

amour-propre, car je sens qu'un aveu sincère lui feroit tout pardonner et me rendroit au moins tranquille. Je ne parle plus de bonheur; il n'en est plus pour moi...... Hier elle lui disoit à mi-voix : Vous n'êtes point aimable, M. de Francueil; vous m'accusez de caprices et vous ne cessez d'en avoir. Vous me parlez d'une façon et vous agissez de l'autre. On ne vous retrouve jamais le lendemain comme on vous a laissé la veille. Mais, d'où vient cela ?...... Francueil lui répondit d'un air assez léger, quitta sa place brusquement et vint causer auprès de moi avec une gaieté, une aisance à laquelle je ne comprends rien. Cependant il tombe de temps en temps dans la rêverie, et a des momens d'humeur qui n'ont aucun sujet apparent. Ils partent tous demain; nous leur laissons deux jours d'avance. Il faut encore consentir à les perdre de vue quatre jours !

Suite du Journal.

Épinay.

Nous sommes ici depuis quelques jours; Francueil est venu avec moi; il compte y passer cinq jours. Madame de Versel y viendra à la fin de la semaine; et Gauffecourt m'a promis de rester le temps qu'elle y seroit. Quant à madame de

Jully, il lui a pris pour Jelyotte un redoublement de tendresse, qui la retient à Paris tant qu'il durera.

Francueil n'est pas absolument occupé de moi, mais il l'est de tout ce qui m'est cher. Il n'y a sorte d'attentions, par exemple, qu'il n'ait pour ma mère; il donne des leçons de musique et de dessin à mon fils toute la journée, avec le zèle et le soin qu'y pourroit mettre un maître. L'enfant paroît avoir de grandes dispositions pour ces deux talens.

M. d'Epinay a apporté l'autre jour un fort joli habit à Linant, avec un contrat de cinq cents livres de rente; je ne sais si je vous l'ai dit. Le pauvre pédant en est tout émerveillé; il rit aux éclats en montrant ses dents blanches, pour exprimer sa reconnoissance; mais il a l'air un peu guindé dans l'habit séculier; il serre les coudes et les fesses, et croise les basques de son habit comme une robe de chambre......

Je m'inquiète, à présent, de n'avoir plus de sujet d'inquiétude. Je ne sais si les préventions fascinent mon esprit et mes yeux; mais depuis que madame de Versel est avec nous, Francueil me paroît plutôt la fuir que la rechercher. Il va demain à Paris, et dit qu'il y restera jusqu'à ce qu'elle soit partie.

Le lendemain.

Francueil est parti ce matin, et nous sommes restées seules, madame de Versel et moi. Après le dîner, nous avons envoyé mon fils se promener avec Linant, et nous nous sommes établies toutes deux, l'une vis-à-vis de l'autre, à nos métiers de tapisserie. La conversation s'est tournée, assez naturellement, sur le sort d'une femme qui a un amant. Madame de Versel a un mélange de naïveté et de finesse dans la physionomie, qui donne à ce qu'elle prononce un sens que les mêmes phrases n'auroient pas dans la bouche d'une autre. Dans d'autres momens elle regarde fixement, et est étonnée comme un enfant.

Elle étoit devant son métier, jouant avec sa tabatière, et ne travaillant pas. Je crois, dit-elle, qu'une femme qui a un amant est bien malheureuse; il n'y a plus de repos pour elle. Moi, la tête et les yeux sur mon ouvrage, en faisant semblant de travailler : D'où vient donc, lui dis-je? — Mais la crainte qu'on ne le sache. — Avec une conduite sage et prudente, on ne le sait pas. — On s'en doute, dit madame de Versel; c'est la même chose... Puis en riant : On m'a tant dit, dans mon enfance, que des fautes de cette espèce étoient écrites sur le front.

qu'aussitôt que je vois une femme à qui on donne un amant dans le monde, je la regarde, je la regarde..... Et comme je ne vois rien, je suis toujours tentée de croire, au fond de mon ame, qu'on l'a accusée faussement. — Vous voyez donc, lui dis-je en riant, qu'on n'y connoît rien. — Oui, moi qui ne sais pas lire; mais les autres... Et puis ce n'est pas seulement cette crainte qui trouble.... Mais le caractère.... — Ah! cela dépend du choix; j'avoue qu'il est difficile à bien faire. — Je le crois impossible. Est-ce qu'ils ne sont pas tous injustes? Sous prétexte de nous aimer, de vouloir nous rendre heureuses, de n'avoir qu'une seule et même volonté qui est toujours la leur, ils nous subjuguent et nous rendent encore responsables de leurs caprices.

J'étois trop convaincue de cette vérité, pour n'en pas convenir. J'étois étonnée de lui voir tant d'expérience, et de l'entendre parler si sérieusement. Il m'importoit de pousser cette conversation plus loin. Je n'osois lui demander qui l'avoit si bien instruite. Je me retournai en lui disant : Il y auroit un moyen, cependant, pour n'être pas trompée. — Et lequel, reprit-elle? — Ce seroit de prendre, pour conseil, des gens qui connussent bien à fond le caractère d'un homme pour qui on se sentiroit du goût, ou qui

auroit la prétention d'en faire naître. — Ah! me dit madame de Versel en riant, cela seroit bon, lorsqu'il est question de se marier; mais les amans sont trop pressés pour faire des informations. D'ailleurs, pour être sûr de son fait, il faudroit s'adresser à quelque amie mécontente, qui auroit ses raisons pour vous alarmer.

Cette remarque me causa un violent battement de cœur. Je repris vivement : Et voilà précisément ce qu'il seroit bon de savoir. Tout engagement libre et volontaire est plus sacré qu'un autre; et celui qui le rompt est coupable et très-coupable. Eh ! mon Dieu, reprit madame de Versel tout étonnée, quel feu vous mettez à cela! Je baissai promptement le nez sur l'ouvrage, et faisant vite quatre points : C'est que le vrai et le seul malheur en aimant, lui dis-je, est de cesser d'être aimée, et que je ne saurois digérer la légèreté qu'on met à tout cela dans le monde... Mon Dieu! qu'il fait chaud.... ne trouvez-vous pas? — Moi, non en vérité; je suis gelée. Il vient un vent par cette porte... Il n'y a qu'à la fermer, lui dis-je, en me levant; puis je me rapprochai d'elle en me remettant à l'ouvrage. Je ne saurois condamner une femme, me dit madame de Versel, lorsqu'elle aime et qu'elle est tendrement aimée..... Je vous dirai même,

entre nous, que je ne sais pas trop comment on fait pour résister. Ou...i.... cela est difficile, repris-je fort émue et en souriant sans envie; mais... Il faudroit bien prendre garde.... On est si souvent trompé... Vous êtes jeune, ma chère amie, vous n'avez pas beaucoup d'expérience..... Je tremble pour vous... Madame de Versel rougit, et puis, d'un air étonné, me demanda : Qu'est-ce que vous dites donc? Sur quoi jugez-vous que je sois dans le cas...... Je n'ai rien dit qui puisse... Aussi je ne dis pas, repris-je en travaillant; non...... J'attaque votre inexpérience en général... Je dis que les apparences trompent.... Je vous en demande pardon... mais à votre air... je croirois assez avoir fait de la prose sans le savoir... Vous vous taisez : Il seroit plaisant que je vous eusse donné un bon avis. Bon! quelle folie, reprit madame de Versel un peu embarrassée. Premièrement, je n'ai pas foi aux amans, et puis l'humeur, l'humeur! je redoute l'humeur, et je trouve que tous les hommes en ont. — Mais où trouvez-vous donc cela? Nous voyons à peu près les mêmes, et je ne leur en trouve point. Madame de Versel se mit à rêver, et puis reprit : Dites-moi, madame d'Epinay, connoissez-vous le petit de Berville? — Je l'ai quelquefois rencontré, lui dis-je d'un ton plus ferme.

Pourquoi cette question?—Ah! pour rien. C'est que c'est un assez joli enfant; mais il l'est trop aussi. — Mais non pas trop. Il a de l'esprit, de la grace dans la figure, l'air honnête. Il me paroît avoir la candeur d'un enfant. — Pas trop, pas trop. Il auroit plutôt un peu de disposition à devenir fat. Il a toujours les bontés de quelques femmes à citer. — Cela est aisé à corriger dans un enfant bien né. Il y a une chose qui me déplaît de l'amour, ajouta madame de Versel, avec l'air de ne plus penser du tout au petit de Berville, c'est, comme nous disions tout à l'heure, qu'il ne peut pas toujours durer. Cela est vrai, lui dis-je, et celui qui aime le dernier est bien à plaindre. — Je ne l'ai pas éprouvé par moi-même, mais j'ai été le témoin d'un événement de ce genre, qui, je crois, me garantira pour ma vie du malheur de prendre une passion. — Il est certain que tôt ou tard ce malheur est à craindre. Il est rare que nous cessions d'aimer les premières. Les hommes ne se font nul scrupule d'une infidélité, et ne croient pas que nous ayons le droit de nous en plaindre. Quant à moi, je préférerois une rupture, sans nulle comparaison. — Vous avez raison; mais concevez-vous qu'il y ait des femmes assez viles pour se faire un plaisir d'enlever, à une autre, son amant? Vous

pensez comme un ange, lui dis-je avec transport. Cela est sûr, il faut être la dernière des misérables pour se faire un jeu du désespoir d'une autre; mais je pousse le scrupule plus loin, ajoutai-je en me rapprochant d'elle. Je voudrois être bien sûre, avant d'écouter un homme, qu'il est absolument libre. Sa parole ne me suffiroit pas; je crois que je ferois des recherches. Cela est plus difficile, répondit-elle, mais quand on le peut, cela se doit. L'aimable femme! Vous êtes charmante, m'écriai-je en l'embrassant, la belle ame! vous m'enchantez. Vous êtes drôle, madame d'Epinay, s'écria-t-elle en riant et d'un air étonné. Il faut donc que je vous embrasse aussi, car je n'ai fait que répéter ce que vous avez dit. Allons, embrassons-nous. — Ah! de tout mon cœur. — Mais pourquoi donc est-on si aise et si étonné, lorsqu'on entend un propos qui prouve seulement qu'on n'est pas malhonnête, car ce que nous venons de dire ne prouve pas autre chose, et nous voilà extasiées comme si nous avions fait la plus belle découverte du monde. — Ma reine, j'ai peur que cela ne fasse pas d'honneur aux gens que nous avons connus. — Non, je crois que cela ne nous est pas particulier. Il me semble que tout le monde est comme cela...

Ainsi, vous trouvez qu'il est difficile de ré-

sister à un amant qui aime bien ? — Ah ! oui... sur-tout quand il pleure, répondit-elle.... Vous vous en souvenez ? . . A propos de quoi donc ai-je dit cela ? — A propos du petit de Berville et de beaucoup d'autres que vous ne nous nommez pas. — Comment ! est-ce que j'ai dit ?..... Mais... Non..... Ah ! vous êtes méchante, madame d'Epinay ; cela n'est pas bien. — Non, du tout, répliquai-je en riant. Vous ne m'avez pas dit, à la vérité, que M. de Berville fût amoureux de vous, mais je l'ai deviné ; ce n'est pas votre faute. Au surplus, je trouve qu'il a raison ; et s'il me demande conseil, je lui dirai de pleurer bien fort. — Non, non, je vous en prie, reprit-elle avec vivacité, ne lui dites pas, ni à.... Puis s'arrêtant tout court : Ah ! sérieusement, continua-t-elle, n'allez pas croire..... — L'enfant ! n'ayez pas peur.... Mais à qui ne faut-il pas encore que je le dise ? — A personne, personne du tout, je vous assure, reprit-elle vivement.

Cette vivacité me donna de l'inquiétude et me fit rêver un moment ; et ne sachant ni ce que je disois, ni ce que je devois dire, je lui demandai si elle aimoit ou non le petit de Berville ; elle m'assura que non. — Vous n'aurez donc pas de peine, lui dis-je, à refuser celui-là ?

— Comme elle me confesse ! me répondit-elle. Mais, ma chère amie, est-ce que vous vous intéressez beaucoup à moi ? — Si je m'y intéresse ! repris-je avec vivacité et tout le trouble qui agitoit mon ame ; ah ! beaucoup, je vous jure. Tout ce que vous faites, tout ce que vous dites....., si vous saviez comme cela me touche ?.... Ah ! vous ne sauriez croire à quel point...., ma sensibilité..... vos intérêts...... Mais, qu'est-ce que nous disions, ajoutai-je en lui serrant la main ? — Ah ! madame d'Epinay !... — En vérité, j'ai peur, dit-elle d'un air si naïf et si étonné... — Et pourquoi donc ? — Ah ! c'est une folie qui n'a ni pied ni tête, reprit-elle en riant de toute sa force. Mais à la façon dont vous me serriez les mains.... à la vivacité de vos expressions...., j'ai dit en moi-même : Si c'étoit un amant déguisé !.... — Ah ! ne craignez rien, lui dis-je en riant de sa naïveté, mes sentimens pour vous sont d'une autre nature. — Ah ! je le crois ; je badine...... Mais pourquoi votre voix est-elle altérée ?... — Est-ce que ma voix est altérée ?.... Ah ! ma chère amie, c'est donc par intérêt et par le désir que j'aurois de vous voir un amant qui pût vous rendre heureuse..... mais un homme sûr, constant, sur lequel on pût compter, et comme malheureusement l'on

n'en trouve point. — Eh bien! ma reine, si vous voulez que je vous parle vrai, je le voudrois aussi, car je suis ennuyée de voir M. de Versel avoir des maîtresses, et de passer ma vie seule. — Voilà parler franchement ; cela est à merveille; mais il s'agit du choix. Aimez-vous quelqu'un ? — Hélas ! oui, dit-elle en soupirant. — Et qui ?... Eh bien ?... vous ne répondez pas ? — Ah ! je ne peux pas vous le dire, madame d'Epinay ; ne me le demandez pas. — Et pourquoi?... Vous ne pouvez pas me le dire... Mais cela est bien singulier. — C'est que...je crains... j'ai peur de n'être pas aimée, et j'ai tout autant de peur de l'être. — Ah ! sûrement vous l'êtes, m'écriai-je.—Comment! reprit-elle tout étonnée, est-ce que vous savez quel est?... Ne me le dites pas, ne me le dites pas. Vous ne m'estimez peut-être plus...., continua-t-elle en mettant les mains sur ses yeux. Parlons d'autre chose. — Je ne vous comprends pas, lui dis-je, croyant la trop entendre ; seroit-il possible ?.. Elle me ferma la bouche de sa main : Paix! me dit-elle.

Nous gardâmes quelque temps le silence. Je ne savois que penser de sa conduite avec moi, et quelle interprétation juste je pouvois donner à ses paroles. Je voulois m'éclaircir. Eh bien ! lui dis-je, ne me dites mot, et laissez-moi de-

viner. Nommez-moi seulement tous ceux qui sont amoureux de vous, car vous avez sûrement une cour nombreuse.—Non pas trop, dit-elle ; il n'y en a que deux ou trois au plus, le petit de Berville et le marquis de S***. — Oui, lui dis-je, voilà ceux qui ne le sont guère, mais ceux qui le sont beaucoup ? Elle se mit à rire, et ne me répondit point. — Et M. de Maurepaire, lui dis-je ? — Bon ! vous vous moquez. Madame de Jully lui tourne la tête, et je crois entre nous qu'elle le joue. — Laissons-là les absens en paix, lui dis-je ; souvent sur ce fait les apparences sont trompeuses ; et l'on ne doit pas se permettre légèrement un jugement désavantageux. Revenons à vous. Ah çà ! je suis convaincue, par exemple, que M. de Francueil est amoureux de vous, et qu'il n'est pas du nombre de ceux qui le sont foiblement. — Bah ! et sur quoi croyez-vous cela ? — Mais... sur tout ce qui peut désigner une passion forte... Il en a les symptômes lorsqu'il est près de vous....

Je tremblois en attendant sa réponse.....

Je vous dirai que je l'ai cru quelquefois, me dit-elle d'un air assez embarrassé ; mais il a des bizarreries inexplicables. Il est d'un froid dans de certains momens.... et puis des brusqueries, des impolitesses même... et puis un air si ten-

dre... C'est un homme si capricieux... Je vous en prie, ma reine, oubliez que je vous en ai parlé. Ce ne sont d'ailleurs que des suppositions. Au moins il ne pense peut-être pas du tout à moi. Ah, repris-je, je vous réponds qu'il y pense. Vous en êtes plus sûre que vous ne le dites; et je vous promets qu'il vous en a souvent parlé. — Cela est bien plaisant, me répondit madame de Versel, tout étonnée du ton ferme que je venois de prendre. Qui vous a donc si bien instruite? —Enfin cela est-il vrai ou non?... Vous vous taisez... En ce cas vous m'en avez trop dit... — Mais s'il étoit vrai?... — Que craignez-vous? Achevez. — Vous m'arrachez mes secrets, me dit-elle en se jetant à mon cou. Il est impossible que je me défie de vous. Que vous êtes séduisante! On me l'avoit bien dit.

Je ne doutai point que mon malheur ne fût au comble, et je me promis de le taire à madame de Versel, moins en vérité par amour-propre que pour lui épargner la honte d'avoir été dupée. En même temps, je résolus aussi d'obliger Francueil à se décider entre elle et moi, si elle répondoit à ses sentimens. Mais, ajouta-t-elle, est-il vrai que vous soyez indiscrète, caustique?— Qui vous a dit cela?—C'est Francueil, qui par cette raison a exigé expressément que je ne lais-

sasse jamais entrevoir à madame de Jully ni à vous qu'il étoit amoureux de moi. — Coquette et méchante! Voilà un joli portrait qu'il vous a fait de moi. Il est donc amoureux de vous. — Comme un fou ; il vous feroit pitié.—Vous l'aimez.... Et.... le sait-il? — S'il le croyoit, il ne seroit pas aussi malheureux; mais...—Eh bien?... Qu'avez-vous? vous n'êtes pas à votre aise. — Pardonnez-moi... ce n'est rien... ce sont mes misères ordinaires.... Ne prenez pas garde à cela...— Hé bien? —Hé bien il y a plus de cinq mois qu'il est amoureux de moi. Il me persécute. J'ai été tentée vingt fois de céder par pitié et même par raison, car... — Voilà, lui dis-je avec vivacité, ce qu'il ne faut jamais faire. Il n'y auroit que du malheur et de la honte à attendre d'un semblable engagement. Non, il faut ne le point flatter, lui dire net... Mais vous l'aimez peut-être. — Hélas! je fais ce que je puis. Je le voudrois de tout mon cœur; mais... Au moins je n'aurois pas de reproches à me faire. — Comment? au contraire...... Je ne comprends rien à ce que vous me dites... Vous vous taisez.... Je ne puis deviner cet étrange secret. Mais, madame, c'est toujours un mauvais parti à prendre que celui de forcer son goût, de s'exagérer ses sentimens, et sur-tout de les exagérer

gérer

gérer aux autres. — Madame, voilà un ton de cérémonie bien bizarre dans ce moment. Est-ce pour m'encourager à la confiance? Vous avez des distractions uniques...... Allons, il faut tout vous dire, rougir dans votre sein et vous avouer que je travaille en vain à me guérir d'une passion qui fait mon tourment. J'adore M. de W***. et j'en suis aimée de même.

Ah! je respire, m'écriai-je! et où est donc le mal de cela? Aimez, aimez-le; vous ne sauriez mieux faire.... Embrassez-moi.... Ah! ma chère amie! .... — D'où vous vient ce transport? Je vois bien que vous ne savez pas.... — Quoi? — Tout le monde dit qu'il a été l'amant de ma mère et même qu'il l'a quittée pour moi. — Tout le monde dit... Mais il doit le savoir, lui; que dit-il? — Il le nie absolument; mais cela ne signifie rien, car il passe malheureusement pour n'être pas scrupuleux.... Un fait certain, c'est que depuis qu'il me rend des soins, ma mère semble m'avoir prise en aversion. — J'avoue que cette position est cruelle; mais dès que votre cœur est à lui, il est clair que vous ne pouvez être à un autre sans vous manquer. Embrassez-moi, ma chère amie; vous m'avez sauvé la vie.... — Mais expliquez-moi donc à votre tour ces transports.... — Savez-vous pourquoi Fran-

cueil redoutoit tant madame de Jully et moi ? — Pourquoi ? — C'est qu'il me trahissoit pour vous. Ah ciel ! qu'ai-je fait, s'écria madame de Versel ? — Ne craignez rien, lui dis-je. Jamais il ne saura que vous m'ayez confié quelque chose. Jamais la moindre plainte ne sortira de ma bouche. Je suis trop accoutumée à les dévorer. Si vous saviez tout le mal que vous m'avez fait... — Quoi ! Vous vous étiez donc aperçue ?... — Que trop ! Hélas ! de quelques mystères, de quelques égards que l'on colore son changement, peut-il y avoir quelque chose que le regard de la passion ne pénètre ? Et dès l'instant que le voile est déchiré, chaque précaution qu'on croit prendre pour sa tranquillité est une démonstration et une injure. Malgré cela, je ne suis pas injuste, et je ne serois pas étonnée que M. de Francueil, dans de certains momens, ne crût devoir être content de sa conduite à mon égard. — Comment entendez-vous donc cela, car il vous trompe ? — C'est un tort qu'en général les hommes comptent pour rien ; mais lorsque la passion les entraîne malgré eux, ils ont l'humiliante et fausse pitié de croire avoir tout fait, lorsqu'à force de faussetés et de mensonges ils sont parvenus à nous jeter dans une incertitude que la découverte des faits peut seule dissiper. Mais laissons ces vaines réflexions.

Vous sentez combien il m'est important de savoir au juste les détails de tout ceci. Premièrement, ma chère amie, est-il bien sûr que vous n'aimiez point Francueil? — Ah! très-sûr; on ne peut pas plus sûr. Je n'ai nul mérite à y renoncer, je vous jure; mais ce seroit un sacrifice, il seroit juste que je le fisse; et certainement je le ferois. Vous ne me connoissez pas, madame d'Epinay, si vous en doutez. Je ne m'étonne plus, continua-t-elle en souriant, si je vous trouvois si bizarre. — Je puis donc exiger, lui dis-je, que vous me rendiez un compte exact de tout ce qu'il vous dira; de sa conduite avec vous et de la vôtre avec lui? — Je vous le promets. Vous même n'avez qu'à me dicter celle que je dois tenir; mais qu'il ne puisse jamais supposer..... — Vous y pouvez compter. — Vous sentez bien que j'aurois l'air de le jouer d'une façon impardonnable. — Sans doute. — Si je l'eusse aimé cependant, qu'auriez-vous fait? — Je n'ose vous le dire, lui répondis-je franchement. — Quoi donc, reprit-elle d'un air effrayé dont je ne pus m'empêcher de rire, m'auriez-vous tuée?..... Vous me faites peur. — Non, non, je ne suis pas si méchante; mais j'aurois bien pu vous sacrifier à mes intérêts. — Et qui me répondra que vous ne me compromettrez pas encore, si [illegible] vous

paroît nécessaire? — Ma parole que je vous donne. Mais puis-je vous faire des questions et me promettez-vous de ne me rien cacher? — C'est selon. Il y a mille choses que je vous aurois dites et que je ne vous dirai peut-être pas, non pas que je veuille vous les cacher, mais dans la crainte que vous ne les désapprouviez. Dans votre position, il ne faut pas s'attendre à l'indulgence. Peut-être dirai-je tout cependant..... je n'en sais rien. Je ne sais seulement pas moi-même si j'ai quelque chose à dire ou à taire.

La cruelle chose que les égards! Qu'ils sont offensans, m'écriai-je! Sachez, madame, que j'ai la tête assez bonne et l'ame assez haute pour soutenir la plus cruelle vérité dite avec franchise de la part de mon amie, et avec confiance de la part de mon amant. — Pardon, ma chère amie, me dit madame de Versel; comptez sur la plus sévère exactitude. — Je voulois vous demander, lui dis-je, depuis quand Francueil est amoureux de vous; quand il vous en a parlé, et où vous en êtes ensemble? — Depuis dix ou douze jours, il ne m'en parle plus. Hier en partant il m'a donné une lettre où il me jure qu'il ne m'aime plus et où il est clair qu'il m'adore toujours..... Hé bien?.... Vous n'en pouvez plus..... Je ne dirai plus rien.

En effet, j'étois prête à suffoquer. Je fis un effort sur moi-même. Continuez, lui dis-je. L'avez-vous, cette lettre? — Non, je l'ai brûlée tout de suite. — Et qu'avez-vous répondu? — Rien. Je ne réponds pas, ou très-rarement. Je lui ai dit que j'étois enchantée qu'il ne m'aimât plus, et... cela n'étoit pourtant pas trop vrai. — Comment? — C'est que je faisois tout ce que je pouvois pour l'aimer, espérant qu'il pourroit peut-être à la fin chasser W*** de mon cœur, et que si ma mère venoit à s'en apercevoir, elle en seroit rassurée; mais je renonce pour toujours à ce projet, je vous en ai donné ma parole, et vous y pouvez compter. — Et qu'a-t-il dit à votre réponse? — Que je serois contente; que certainement il ne m'aimoit plus, ou que du moins il ne m'aimeroit pas long-temps. — Et y a-t-il long temps qu'il vous aime? — Mais c'étoit peu de temps avant le voyage qu'il m'en avoit parlé pour la première fois. Il prétendoit alors qu'il travailloit depuis trois mois à détruire cette passion, et qu'il falloit bien qu'elle fût au dessus de ses forces pour s'être décidé à m'en parler.... — Et vous l'écoutâtes alors? — Il est vrai; toujours par le motif que je vous ai dit. Je ne lui donnai pas d'espérances, mais je ne le rebutai pas non plus, je cherchai à l'étudier.

Je me disois sans cesse que je pourrois l'aimer ; je crois même que je me persuadai qu'il étoit plus aimable que W***. Ce fut moi qui imaginai le voyage de la mer pour m'éloigner de l'un ; me rapprocher de l'autre, et sur-tout pour fuir ma mère qui me désoloit. — Hé bien ? — D'abord il refusa ce voyage.... Je le pressai.... — Et il accepta, dis-je en l'interrompant ? — Cela est tout simple. — Il n'est en vérité pas si coupable que je le croyois... Comment auroit-il résisté ?... Ah ! vous avez bien quelques petits reproches à vous faire ? — Moi ? savois-je qu'il vous aimoit, et que vous l'aimiez ? et pouvois-je le supposer ? — Quoi ! vous ne l'aviez pas ouï dire ? — Pardonnez-moi ; avant de vous connoître tous deux : mais lorsque j'ai vu vos façons de vivre si diverses ; vous dans la plus grande solitude, qu'il ne paroissoit pas empressé de partager ; votre mari affichant la galanterie auprès de vous, et dans votre intérieur ayant des gens beaucoup plus assidus que Francueil, j'ai regardé les mauvais propos qu'on m'avoit tenus comme dénués de fondement, et j'ai été confirmée dans cette opinion par sa conduite avec moi. — Oui, il vous a fait de moi un si joli portrait, qu'en effet il étoit difficile. . . . — Ah ! il ne m'en a jamais dit que du bien ; il m'a tou-

jours parlé de vous avec tendresse, avec estime, et comme quelqu'un à qui il seroit au désespoir qu'il arrivât la moindre peine. Mais vous condamnez ma conduite; rien n'est si aisé à dire : je voudrois bien savoir ce que vous auriez fait à ma place? — Je ne l'aurois pas amusé, car il est clair qu'il a été entraîné par les espérances que vous lui avez fait concevoir. — Des espérances? mais je ne lui en ai pas donné. Ce n'est pas ma faute s'il en a pris mal à propos. — Ma chère amie, voilà le propos d'une franche coquette; vous avez volé celui-là à madame de Jully, mais il ne vous va pas. Allons, allons, convenez de bonne foi que vous avez tort, et achevons. — Mais, vrai! madame d'Epinay, je ne sens pas cela; tenez... — Achevons, achevons. — Vous m'imposez, malgré que j'en aye; je ne saurois plus rien dire si vous me grondez. — Dites, dites, ma chère amie, lui répondis-je en l'embrassant, je ne gronderai plus.

Nous partîmes donc, continua madame de Versel. La première journée, il fut triste, rêveur. Nous lui en fîmes la guerre, et le reste du temps il fut gai, rempli de soins et d'attentions pour moi, et me pressoit beaucoup de répondre à ses sentimens. — Il étoit gai, et ne me voyoit pas consumée de tristesse et de chagrin!.... — Il

causoit souvent, en particulier, avec madame de Jully. Je ne concevois rien à ces fréquens entretiens, dont il sortoit toujours plus sérieux qu'auparavant; mais cette impression ne duroit pas : je vois à présent que vous en étiez l'objet. Enfin votre arrivée fut l'époque de ses caprices avec moi. Je m'en plaignis, non que je pensasse à vous les attribuer, mais je crus fermement que c'étoit une affaire de caractère. Il me dit qu'il voyoit bien qu'il ne pouvoit me plaire; qu'il n'étoit pas plus avancé que le premier jour, et il me pressa de lui dire, nettement, ce qu'il devoit espérer. Rien, lui dis-je assez séchement, tant sa conduite me parut bizarre et ridicule. Il fut deux jours sans avoir l'air de prendre garde à moi; mais je remarquois très-bien qu'il n'étoit pas fâché que sa tristesse ne m'échappât pas? Il ne redevint aimable que le dernier jour de notre retour; mais ses caprices et ses inconséquences n'ont pas cessé depuis. Tantôt il jure qu'il m'adore, qu'il mourra si je refuse de l'écouter; d'autres fois il dit qu'il ne m'aime plus. Je conçois à présent le motif de tant de bizarreries; et je crois cependant que c'est tout de bon, cette fois, qu'il renonce à moi, car il m'a mandé qu'il alloit me fuir avec autant de soin qu'il me recherchoit. — Il est certain, lui dis-je, qu'il

n'y a pas d'autre moyen pour vous oublier. Il faut que vous l'encouragiez à suivre ce plan, et que vous le secondiez pour que les arrangemens de la société n'en viennent pas déranger l'exécution. — N'en doutez pas, ma chère amie; mais vous, qu'allez-vous faire? — Je l'ignore encore. Il faut que j'y réfléchisse. — Savez-vous ce qui arrivera de tout ceci? C'est que vous ne m'aimerez plus, et que Francueil me haïra, parce que vous vous brouillerez peut-être avec lui. — Moi, me brouiller avec Francueil! Non, non jamais, cela est impossible. Et pourquoi ne vous aimerois-je plus? Au contraire, ma chère amie, lui dis-je en l'embrassant, je vous jure que vous m'êtes bien plus chère que vous ne me l'étiez: Est-ce à cause de votre franchise? Est-ce à cause que Francueil vous aime? Je n'en sais rien; mais le fait est que je me sens bien plus d'intérêt et même de tendresse pour vous, que je n'en ressentois avant notre explication... Mais, séparons-nous. J'ai besoin de repos, peut-être d'être seule, et de mettre de l'ordre dans mes sentimens. Je ne sais où je suis; si je rêve; si je veille... J'abuse aussi de votre complaisance. — Moi? dit madame de Versel, point du tout. Je passerois fort bien la nuit, si vous vouliez; mais je comprends que vous pouvez avoir besoin de repos.

Adieu, ma chère amie. A demain, nous nous retrouverons.

Suite du Journal.

Il est donc vrai que je n'ai plus rien à aimer dans le monde; amans, amis, tout m'abandonne. Je n'entends pas même parler de madame de Jully : elle me sait cependant dans la peine. Ma mère, ma bonne mère, est la seule de qui je reçoive des consolations. Alarmée du prodigieux changement qu'elle voyoit en moi, et dont elle ignoroit la cause, elle est montée hier chez moi. Mon enfant, m'a-t-elle dit, il n'y a rien dans le monde à quoi il n'y ait du remède; il ne faut que de la confiance et du courage, pour se mettre au dessus de tout. Parlez-moi, ouvrez votre cœur à votre mère.... Vous avez perdu peut-être un ami; vous en avez trois autour de vous, qui vous tendent les bras, vos enfans et moi.

Ils ne vous tromperont pas ceux-ci; livrez-vous à toutes les consolations que nous vous offrons; il ne faut qu'avoir vécu pour savoir combien les hommes sont injustes, ingrats, et comptent pour peu la peine des autres, quand leurs intérêts la causent. Est-ce de votre mari, de mademoiselle d'Ette? est-ce de madame de

Jully, de M. de Francueil, que vous avez à vous plaindre? C'est de tout le monde, lui dis-je, maman. Mon cœur est ulcéré de voir qu'on n'a d'amis qu'autant que la gaieté, les plaisirs en appellent. Je ne vois que trop que mon cœur n'est pas fait pour s'attacher à des amis si frivoles. Il cherche un bien plus pur, plus solide. Je crois que Dieu a dessillé mes yeux, et qu'il m'appelle à lui. Vous m'avez souvent parlé du vide des consolations que je cherchois; je ne vous croyois pas alors. Ma fille, me dit ma mère, le dégoût que vous éprouvez aujourd'hui est le moindre malheur qui pût vous arriver. J'aurois voulu vous amener plutôt à reconnoître le peu de cas qu'on doit faire des hommes. Il n'y a de parfait bonheur qu'avec un véritable amour de Dieu, et de repos que dans une vie pieuse et retirée. Voyez M. l'abbé Martin; confiez-lui le trouble de votre ame. Vous trouverez, j'en suis certaine, une grande consolation dans ses paroles. Maman, lui ai-je dit, ordonnez à votre fille tout ce que vous jugerez à propos; elle est prête à obéir.

Elle écrivit à l'abbé Martin, qui est son directeur, de venir dîner avec nous. Il vint dès le lendemain; et lorsque je descendis chez ma mère, il y étoit déjà.

J'espérois qu'elle l'auroit un peu prévenu ; mais j'ai lieu de croire qu'elle ne l'avoit pas fait. Lorsque j'entrai, elle lui dit que je désirois qu'il voulût bien diriger ma conduite, étant résolue de penser sérieusement à mon salut. C'est, répondit-il, le vœu de toute bonne chrétienne, et les devoirs de votre âge et de votre état, madame, sont moins pénibles et moins difficiles à remplir qu'on ne pense. Ma mère nous laissa seuls : j'étois un peu embarrassée. Ce n'est ni mon âge ni mon état, lui dis-je, monsieur, qu'il faut consulter. Je suis dégoûtée du monde; tout ce que j'y vois, tout ce que j'y éprouve, me persuade chaque jour davantage qu'il est impossible d'y faire son salut. Si j'osois, si mes enfans pouvoient se passer de moi, j'irois me jeter dans un couvent, et je ferois, bien volontiers, le vœu de n'en jamais sortir. — Je vous avoue, madame, me dit-il, que je fais peu de cas de ces partis extrêmes, et qu'en général, je n'ai point de confiance dans ces conversions prématurées. Elles ne sont point solides ; les retours en sont toujours fâcheux. La vraie dévotion, madame, et la disposition de l'ame la plus agréable à Dieu, sont, en morale comme en philosophie, de tirer le meilleur parti possible de la situation où la providence nous a placés. Une femme

mariée, une mère de famille, n'est point faite pour être carmélite, ni pour vivre en carmélite. Lorsqu'on se laisse emporter par caprice, ou par simple dégoût du monde, à ces retours subits vers Dieu, on ne tarde pas, à votre âge, à s'en repentir, et l'on revient au monde par le besoin de le retrouver. — Monsieur, je vous assure qu'il est impossible de faire son salut dans le monde. — D'où vient donc, madame? Condamnez-vous à la damnation éternelle tous ceux que leur état y retient? Dieu ne demande de nous que l'exacte observance des devoirs auxquels nous oblige la situation où il nous a placés. Avant de faire plus qu'il n'exige, commencez à faire exactement ce qu'il exige; sans quoi vous afficherez plus que vous ne pouvez tenir. Vous reviendrez au monde, vous le quitterez de nouveau pour Dieu, et vous ne serez bien ni avec l'un, ni avec l'autre. Lorsqu'on prend par dépit un parti extrême, lorsqu'on veut mener la vie d'un solitaire, non par amour de Dieu, mais par le dégoût de ses semblables, il n'en résulte autre chose que d'affaiblir l'espérance d'une réconciliation réelle entre le créateur et la créature; et cela conduit même souvent à l'extinction totale de la religion, dans une ame à qui elle n'offre presque plus la ressource de l'expiation. — Je

vous assure, monsieur, que mon retour vers Dieu est sincère; il sera durable, je l'espère: j'ai tant de raisons pour qu'il le soit! — Je vois, madame, que vous allez faire de Dieu un pis aller. Si l'on méprise le monde quand on le quitte pour Dieu, on peut dire de même qu'on méprise Dieu quand on le quitte pour le monde; et c'est ce qui ne manqueroit pas de vous arriver. Croyez-vous, madame, que ce soit là la disposition qu'il attende de vous? Croyez-vous que quand vous aurez quitté le rouge; que quand vous aurez fait succéder les essais de Nicole aux essais de Montaigne; que vous aurez fermé votre porte à la bonne compagnie, il n'y aura plus de danger pour vous? Vous vous trompez. Les tentations viendront vous chercher aux pieds des autels. La dévotion consiste principalement dans la privation de choses très-douces, et cette privation ne manque presque jamais d'aigrir l'humeur.

Je lui dis que j'avois fait mes preuves à cet égard, et je lui contai tous les chagrins que m'avoit donnés mon mari. — Vous avez à vous plaindre de M. votre mari? me dit-il; vous aurez mille fois moins d'indulgence pour ses travers si vous donnez dans une dévotion excessive. Cela ne devroit pas être, mais cela sera par

la seule raison que vous ne croirez plus avoir aucune faute à vous pardonner.

Nous causâmes fort en détail sur ma situation avec mon mari. Il me dit des choses très-sensées, et qui certainement m'auroient consolée, si c'eût été la véritable cause de mes chagrins; il se douta que je ne lui disois pas tout, mais je n'osois en dire davantage. Après un moment de silence, pendant lequel ma contenance ne le satisfaisoit pas, il me dit tout d'un coup d'un air de compassion : Mais, madame, je suis étonné qu'en convenant de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, votre ame n'éprouve pas un peu de consolation; vous êtes triste, oserois-je vous demander quel est le sujet de votre tristesse?

Je lui dis d'abord que j'étois lasse de vivre avec des gens corrompus et sans foi, et que souvent ceux en qui l'on croit devoir placer le plus de confiance, sont les plus perfides ou les moins indulgens. — Mais, me dit-il, la perfidie, l'inconséquence et l'intolérance des hommes sont anciennes comme le monde; l'on y doit être fait. Encore une fois, ce n'est guère là le motif dont Dieu se sert pour rappeler une ame à lui. La trahison des amis, madame, inspire de la défiance et non de la dévotion. On en hait un peu

plus l'espèce humaine; mais croyez-vous, madame, qu'on puisse en aimer Dieu davantage?

Il me prit un serrement de cœur et une abondance de larmes, qu'il me fut impossible de retenir. Je me cachai le visage dans mes mains; je voulus parler : cela me fut impossible. M. Martin eut pitié de mon état, et m'assura que si j'avois quelques peines secrètes dont il pût me consoler, il n'étoit point indigne de ma confiance, et que je pouvois parler. Je lui avouai que le dégoût excessif que je me sentois pour le monde ne m'étoit venu que par la perte du cœur d'un ami à qui j'ai tout sacrifié; je lui peignis la solitude où se trouvoit mon ame, le désespoir qui s'emparoit de temps en temps de moi, et enfin l'ennui insupportable que me causoit mon existence.

Je ne suis plus étonné, madame, me dit-il, de vos projets de réforme; mais j'ai moins de confiance que jamais dans leur solidité. Vous êtes dans le cas de toutes les femmes honnêtes et malheureuses, qui ont besoin d'aimer encore. Dieu devient l'objet d'une sensibilité qui ne peut demeurer oisive; et le mauvais succès d'un parti si légèrement pris est une juste punition des motifs frivoles qui ont guidé cette profanation. En attendant, la prétendue conversion fait

fait grand bruit, le motif en devient plus éclatant. Une telle réforme est une espèce de scandale qu'on donne en pure perte, car on ne tarde pas à retourner au monde, et c'est un second scandale et un ridicule qu'on n'évite que par des ménagemens et un art infini. Il ne résulteroit de tout ceci, si vous suiviez la vivacité de vos idées, que l'embarras de rappeler peu à peu toutes les vanités que vous auriez éloignées; c'est alors, madame, que vous pourriez évaluer l'infinie distance qu'il y a entre le monde et Dieu. Pour une femme comme vous, madame, qui a de la droiture, de la raison et de l'honnêteté, il n'y auroit d'autre parti que de soutenir celui que vous auriez embrassé. Pouvez-vous vous promettre d'être assez absolument détachée des avantages de votre position, pour n'être jamais tentée d'en jouir? ou vous déciderez-vous à mener une vie d'hypocrite qui ne peut jamais vous convenir? L'aveu que vous m'avez fait ne change rien à tout ce que nous avons dit. Mon avis est toujours, madame, que vous n'affichiez rien; que vous cherchiez dans une dissipation honnête à calmer les mouvemens violens et contradictoires que le désespoir fait naître en vous. Si vous voulez que le repentir de vos erreurs soit agréable à Dieu, il faut d'abord qu'il soit sin-

cère ; et ce ne sera que dans un état de calme que vous et moi pourrons juger sainement de vos dispositions. Je ne vous permettrai pas même à présent d'approcher des sacremens ; je vois plus de dépit que de remords dans vos expressions. Occupez-vous d'abord, madame, des devoirs réels de votre état ; faites le plan d'une nouvelle vie : le soin de madame votre mère, l'éducation de vos enfans, la vigilance continuelle sur les intérêts de M. votre époux ; voilà, madame, par où doit commencer votre réforme, et puis, si, dans quelques années, vous persistez dans le désir d'atteindre à la perfection de la vie dévote, j'aurai l'honneur de vous revoir.

Ainsi, l'abbé Martin trouve que je n'ai rien de ce qu'il faut pour être dévote heureuse. Ce désir me soutenoit ; et à présent que je l'ai perdu, je suis plus désolée que jamais. Je lui ai demandé ce qu'il me conseilloit de faire, au cas que M. de Francueil vînt me chercher à la campagne. Je sens, lui dis-je, que je ne dois plus le voir. Il n'est, m'a-t-il répondu, madame, ni prudent, ni honnête d'en agir ainsi. La personne dont il est question est faite apparemment pour être votre ami, puisqu'il a été avoué pour tel de toute votre famille. En pareil cas, une rupture affichée est une sottise, et une sot-

tre déshonorante. Voyez-le venir; il paroît qu'il n'est pas fort empressé de vous trouver : s'il vient, il faut le recevoir, et le bien recevoir. Vous ne devez souffrir aucune explication sous quelque prétexte que ce puisse être, ni vous trouver seule avec lui. Eloignez-le insensiblement; ce sera bien fait : mais tant que vous serez contrainte de le voir, traitez-le comme vos autres amis, sans aucune distinction.

Suite du Journal.

L'abbé Martin n'avoit que trop raison; j'étois mal disposée à la dévotion. Ah! que je suis foible!... J'adore Francueil; je suis plus que jamais combattue... Que je suis heureuse de n'avoir rien avoué à ma mère!... Il m'a envoyé, par un exprès, une lettre fort douce, par laquelle il me demande mes ordres.

Il vouloit s'établir à Epinay; il y seroit déjà avec M. Rousseau et Gauffecourt; mais ayant appris que M. et madame de Jully y venoient dîner aujourd'hui avec Duclos, ils ont remis leur arrivée à demain.

Suite.

Ce que j'ai eu à souffrir les premiers jours que Francueil et M. Rousseau ont passés ici est difficile à rendre. A la fin Francueil parut un peu

plus à son aise avec moi ; mais nous ne nous vîmes pas seuls un instant, et je ne remarquai pas qu'il cherchât à me parler en particulier. M. Rousseau me paroît lui être fort attaché ; et je suis persuadé que déjà il sait tout ce qui nous regarde. Ils faisoient toutes les après-dînées de longues promenades, et on ne les voyoit qu'au moment du souper. Quelque convenable que fût à la disposition de mon ame cette conduite de Francueil, je n'ai pu encore m'habituer à l'idée de le voir ainsi me fuir.

Il est inconcevable que M. d'Epinay, sans respect pour moi, pour sa famille, pour lui-même enfin, ait acheté dans le village une petite maison où il a fait mille dépenses folles, et installé, sous des noms supposés, deux filles de la comédie, qu'il a eu la hardiesse de présenter au curé comme des femmes très-honnêtes.

Duclos vient de m'écrire pour m'annoncer de la part de mademoiselle Quinault qu'elle est décidée à quitter Paris. Elle part à la fin de la semaine pour aller vivre à Saint-Germain ; elle y a acheté une maison avec deux arpens de terre ; elle prétend s'y retirer, y vivre à moindres frais et y être heureuse ; je le souhaite. Mais il me semble qu'une personne accoutumée à la vie qu'elle a menée se trouvera bien isolée à Saint-

Germain. Duclos répond à cela : « Pourquoi ? Il y a des figues excellentes, je les aime beaucoup : j'irai souvent. » Et moi, je parierois qu'elle ne quitte Paris que pour fuir l'empire qu'il a pris sur elle, et auquel elle n'a pas le courage de se soustraire. Quoi qu'il en soit, elle donne après-demain lundi un dîner d'adieu auquel je suis priée, et où j'irai sûrement.

J'arrive de chez mademoiselle Quinault ; c'est une chose plaisante que l'assortiment des gens qu'elle avoit rassemblés. Je crois qu'ils s'étoient tous donné le mot aujourd'hui pour être alternativement sublimes et ridicules. Ce dîner étoit un dîner d'adieu. En général, tous ceux qui ont été une fois admis à dîner chez elle ont le droit d'y revenir sans autre invitation ; de sorte que nous courions le risque de nous trouver quinze ou vingt, quoique la fondation ne soit que pour huit personnes. Duclos y donne le ton, parce qu'il y a peu de poumons qui soient en état de le disputer aux siens. Chacun a son sobriquet ; et il est ordinairement donné par un esprit de critique ou de prétention, et non par le sentiment ni par la gaieté. Duclos a celui de tendre Arbassan : tout le monde rit lorsqu'on l'appelle ainsi. Comme je ne conçois rien à cette plaisanterie,

que j'avois entendu répéter toujours avec succès, chaque fois que j'étois venue chez mademoiselle Quinault; j'en ai demandé l'explication, et j'ai été très-étonnée de voir que personne n'en étoit plus instruit que moi, et que le hasard avoit dicté ce mot dont on rioit depuis deux ans sur la parole de la maîtresse de la maison. Mon embarras et l'envie que je marquois de pénétrer le fond de cette plaisanterie, lui parurent fort comiques; on me plaisanta sur la constance que j'avois eue d'attendre si long-temps à demander cet éclaircissement. Il faut l'appeler Griselidis, s'écria mademoiselle Quinault, en faisant de grands bras et de grands rires. Tout le monde applaudit. Le tendre Arbassan prit un air plus grave, et, par de certains gestes d'applaudissemens, il fit entendre que ce mot avoit un sens plus profond qu'on ne pensoit, et que de long-temps on n'en diroit un plus heureux. On le crut, et je fus appelée madame Griselidis.

Mademoiselle Quinault me dit à l'oreille, qu'un auteur de ses amis devoit, après le dîner, lire une pièce de société dont il vouloit qu'on lui dît son avis; qu'elle avoit été bien aise de m'admettre à cette lecture, mais qu'il en falloit garder le secret, parce qu'on laisseroit partir la cohue avant de commencer la lecture. Elle ou-

blia qu'elle venoit de me demander de l'indulgence pour son mauvais dîner, auquel, disoit-elle, elle ne mettoit d'autre prétention que celle de ne le faire manger qu'à ses vrais amis, parce qu'il ne faut point emporter le chat; et elle se mit à chanter :

Nous quitterons-nous sans boire un coup ;
Nous quitterons-nous sans boire ?

Après cette heureuse saillie, elle me fit un petit compliment sur le désir qu'elle avoit d'avoir mon avis sur la pièce qu'on devoit lire, et, chemin faisant, elle me dicta d'avance le jugement favorable que j'en devois porter. Je me divertis intérieurement de tout ce que je voyois, et j'eus l'air d'applaudir comme tout le monde à tout ce qu'elle disoit.

Lorsque j'arrivai, il n'y avoit que Duclos, Rousseau et deux hommes que je ne connois point. L'un de ces deux messieurs fait métier, me dit mademoiselle Quinault, d'aller par-tout réciter les morceaux que Voltaire n'a point encore livrés à l'impression : il croit bonnement devoir quelque consistance à cet emploi. Ces sortes de gens tiennent au courant des petites nouvelles littéraires ; cela a son utilité. L'autre est un abbé, grand mangeur, grand braillard, et

bien venu chez quelques duchesses qui, dit-on, font cas de certains talens qu'il possède dans un degré éminent. Il a toujours eu de l'amitié pour moi; il falloit bien le mettre de la fête. Je la remerciois de son instruction, lorsque je vis entrer un homme avec une contenance plus simple et plus humble que les autres. C'est l'auteur, me dit tout bas mademoiselle Quinault. Je l'examinai beaucoup. Il paroît avoir plus d'esprit qu'on ne lui en accorde dans cette société, où on le protège plus qu'on ne lui rend justice. Ensuite arriva un médecin, qui ne ressemble pas mal à la charge de ceux qu'a peints Molière. Mademoiselle Quinault le consulta avec l'air de la confiance, et ne se moqua pas moins hautement de ses réponses. J'en fus d'abord embarrassée pour lui, mais je vis que je pouvois m'épargner cette peine. C'est le pédantisme, la prétention médicinale, et l'absurdité personnifiée. On n'attendoit plus pour servir que le marquis de Saint-Lambert : il arriva enfin. On avoit ce jour là exposé aux Grands-Augustins les magnifiques tapisseries des Gobelins, qui sont en vente par la mort du duc de***. Mademoiselle Quinault s'écria : Je parie qu'il vient de voir les tapisseries. Vous croyez plaisanter, reprit Saint-Lambert, et vous avez dit vrai. Il y a deux heures que j'y

suis et je ne puis m'en arracher. N'est-ce pas une chose bien étonnante qu'avec des brins de laine peints de toutes sortes de couleurs, on parvienne à représenter un tableau immense, et si parfaitement, qu'à une certaine distance on ne sait si l'on voit une étoffe, un tableau, ou même la nature; tant le dessin, la couleur, la perspective, la magie du clair-obscur, et enfin tout l'art de Vanloo ont été bien observés. . . .

Chacun dit son mot sur le degré de perfection où les manufactures sont arrivées en France. Les uns préféroient Beauvais aux Gobelins; les autres la Savonnerie : tout le monde parloit à la fois, et l'on se mit à table. Rousseau avoit voulu tenter quelques réflexions, mais elles ne furent ni relevées, ni entendues. Il me semble qu'une entre autres, en valoit bien la peine. Il disoit que la peinture, les tapisseries, etc. étant un art d'imitation, il lui sembloit absurde de mettre, en tapisseries, des personnages dont les pieds posoient sur les lambris. A la bonne heure, dit-il, quelques petites figurines dans le lointain d'un paysage; la perspective, étant bien observée, peut m'entraîner et me faire illusion.... Quoi! lui dis-je, vous ne pardonnerez pas même au Poussin d'avoir placé le déluge universel dans un espace de quatre pieds carrés? C'est précisé-

ment celui-là qui me désespère, me dit-il, et le premier tableau qui m'ait fait faire cette réflexion. C'est le premier, lui dis-je, qui auroit dû vous la faire oublier.

Dès que l'on fut à table, le médecin, qu'on appeloit le docteur Akakia, resta, les bras croisés, à considérer mademoiselle Quinault, jusqu'à ce qu'elle eût commencé sa soupe; puis la prenant sur le fait, il lui cria d'une voix d'indignation: Et les 15 grains de rhubarbe, mademoiselle? Tout le monde partit d'un éclat de rire. Ils sont emballés, docteur, lui dit-elle; ils m'attendent à Saint-Germain. Il voulut lui prouver que cette interruption lui seroit préjudiciable, et il nous assura de la meilleure foi du monde, qu'il vaut mieux faire des remèdes inutiles, et même contraires à son état, que de n'en pas faire. On le plaisanta si fort et si long-temps, qu'à la fin il s'en aperçut. Messieurs, dit-il, je pardonne, de tout mon cœur, les satires qui me sont personnelles, mais est-il possible que des gens d'esprit comme vous se laissent entraîner à la vivacité d'une saillie mordante contre le premier des arts? Tous les grands hommes, messieurs, ont toujours respecté la médecine. Cela est vrai, répondit Rousseau, témoin Molière. Monsieur, reprit le docteur, voyez aussi comment il est mort.

De plaisanteries en plaisanteries, de propos en propos, on revint encore aux tapisseries du duc de ***. Mademoiselle Quinault dit qu'il étoit affreux pour une famille d'être forcée de vendre des morceaux si précieux; voilà le sort de toutes les belles choses, des collections rares... Chut, dit Duclos, ne dégoûtez pas les amateurs. Quelques fermiers généraux achèteront ces tapisseries, et nous les étaleront avec emphase devant leur porte, le jour de la petite Fête-Dieu. On s'arrêta un peu sur la beauté et la solennité des cérémonies de ce jour. Mademoiselle Quinault dit à Saint-Lambert : Je parie, marquis, que vous aimez, à la folie, les processions de la petite Fête-Dieu. Il s'écria avec enthousiasme : Je vous assure, madame, que je les trouve d'un pathétique admirable. Ces hommes, ces femmes, ces enfans pénétrés de dévotion; ces flambeaux, ces prêtres magnifiquement vêtus; ce silence rompu par intervalle m'attendrit, me touche; je verse des pleurs, et je suis dévot comme un ange.

L'abbé s'écria : Par Dieu! monsieur, vous rendez cela si frappant, que peu s'en faut que je n'entonne le *Tantum ergo*.

Tout au milieu du bruit et des éclats de rire, Duclos, avec une voix de tonnerre, parvint à se faire entendre. Vous avez raison, dit-il au mar-

quis; et ceux qui ont banni du culte religieux l'apparat des cérémonies extérieures, ont fait cent fois pis que les philosophes. — Ils ont eu peur, dit Rousseau, que le peuple ne tombât dans l'idolatrie, et dans la crainte qu'ils n'eussent une mauvaise religion, ils ont tout arrangé pour qu'ils n'en eussent aucune.

Et c'est ce cérémonial auguste, dit l'auteur modestement, qui a fait durer si long-temps le paganisme.

Ah! reprit mademoiselle Quinault, que ces fêtes étoient belles, marquis!

SAINT-LAMBERT.

Quel charme, mademoiselle, pour le peuple spectateur! quelle ressource pour le poète! Une foule de dieux.... Tous ces dieux faits de la main d'Apelles, de Praxitèle, etc. etc.

¶ Ils passèrent en revue tous les dieux et leurs attributs, et tous les artistes; c'étoit à qui peindroit avec plus de chaleur et plus de force. L'un citoit Jupiter, tenant la foudre en main et menaçant la tête de l'impie; l'autre le voyoit avec sa tête auguste, sa chevelure flottante sur son front, ses noirs sourcils dont le mouvement seul ébranle l'Olympe; et puis Neptune et Thétis et Apollon. J'étois désolée de ne pouvoir tout en-

tendre, tout retenir. Ce que je remarquai, c'est que cette effervescence finit par l'abbé, qui gâta le tableau en invoquant lourdement Vénus à la gorge rebondie et au sourire voluptueux.

La conversation fut encore interrompue; mais Saint-Lambert, qui avoit la tête exaltée, y revint de nouveau. La comparaison qu'il établit entre notre culte et celui du paganisme me choqua. Vous voyez cependant, lui dis-je, que ce culte produit de grands effets, puisque les philosophes eux-mêmes sont émus à l'aspect d'une multitude prosternée.

Cela est vrai, dit-il; mais cela ne se conçoit pas.

DUCLOS.

Que fait ce peuple de sa raison? Il se moque des autres peuples de la terre, et il est encore plus crédule qu'eux.

ROUSSEAU.

Pour crédule, je le lui pardonne; mais je ne lui pardonne pas de condamner ceux qui le sont autrement que lui.

¶ Mademoiselle Quinault dit, qu'en matière de religion, tout le monde avoit raison; mais qu'il falloit que chacun demeurât dans celle où il étoit né.

Non, par Dieu! reprit Rousseau avec chaleur, si elle est mauvaise; car alors elle ne peut faire que beaucoup de mal.

Je m'avisai de dire que la religion faisoit souvent aussi beaucoup de bien, qu'elle étoit un frein pour le menu peuple qui n'avoit pas d'autre morale. Tout le monde se récria à la fois, et m'écrasa de raisonnemens qui me parurent, en effet, meilleurs que le mien. L'un dit que le menu peuple avoit plus de peur d'être pendu que d'être damné. Saint-Lambert ajouta que c'étoit l'affaire du code civil et criminel de régler les mœurs, et non celle de la religion, qui faisoit bien restituer un écu à Pâques à sa servante; mais qu'elle n'avoit jamais fait restituer des millions mal acquis, une province usurpée, ni réparer une calomnie.

Saint-Lambert alloit continuer. Un instant, lui dit mademoiselle Quinault, nous sommes ici pour nourrir et substanter cette guenille, qu'on appelle corps. Duclos, sonnez, et qu'on nous donne du rôt.

On servit. Les valets étant sortis, et la porte fermée, Saint-Lambert et Duclos s'évertuèrent à un tel point, que je craignis qu'ils ne voulussent détruire toute religion, et que je demandai grace

pour la religion naturelle. Pas plus que pour les autres, me dit Saint-Lambert.

Rousseau répondit qu'il n'alloit pas jusque-là ; qu'il disoit avec Horace : *Ego sum paulò infirmior*. La morale de l'Evangile est la seule chose qu'il conserve du christianisme, parce que c'est la morale naturelle qui constituoit anciennement tout le culte. Saint-Lambert le lui disputa bien un peu d'abord ; mais laissant là la morale naturelle : Qu'est-ce qu'un Dieu, dit-il, qui se fâche et s'appaise ?...

MADEMOISELLE QUINAULT.

Mais parlez donc, marquis, est-ce que vous seriez athée ?

¶ A sa réponse, Rousseau se fâcha, et murmura entre ses dents : on l'en plaisanta.

ROUSSEAU.

Si c'est une lâcheté que de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime que de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu, qui est présent ; et moi, messieurs, je crois en Dieu.

¶ Pascal croyoit en Dieu aussi, repris-je.

Vous, monsieur, qui êtes poète, dis-je à Saint-Lambert, vous conviendrez avec moi que l'existence d'un être éternel, tout-puissant, souverai-

nement intelligent, est le germe du plus bel enthousiasme.

J'avoue, me répondit-il, qu'il est beau de voir ce Dieu incliner son front vers la terre, et regarder, avec admiration, la conduite de Caton. Mais, madame, cette notion est, comme beaucoup d'autres, très-utile dans quelques grandes têtes, telles que Trajan, Marc-Aurèle, Socrate, etc.: elle n'y peut produire que l'héroïsme; mais c'est le germe de toutes les folies...

Messieurs, s'écrie Rousseau, je sors si vous dites un mot de plus.

En effet, Rousseau s'étoit levé, et très-sérieusement vouloit fuir, lorsqu'on annonça le prince de***. Ah! le voilà, le voilà, s'écria mademoiselle Quinault, c'est le beau prince, c'est lui, faisons-lui place. Il a l'air d'un beau Philistin; il est beau comme l'antique. Puis se levant de nouveau à moitié, s'appuyant des deux mains sur la table, les coudes en l'air et la tête inclinée sur son assiette, avec l'air du respect le plus profond, mon prince, lui dit-elle, je suis votre très-humble servante; voilà madame d'Epinay qui a bien voulu nous faire l'honneur de manger le fricot avec nous... prenez donc place. La Fleur! Jeanneton! Ils sont odieux!

Le prince nous salua, et nous ne pûmes nous

empêcher

empêcher de rire réciproquement de cette présentation. Il assura qu'il ne vouloit rien prendre, et l'on servit le désert. Il étoit accompagné d'un officier de son régiment, qui a un talent tout particulier pour lire, réciter et chanter les propos et chansons poissardes; comme celui-ci avoit dans sa poche un recueil de lettres de ce genre, il en lut quelques-unes, avec le ton, les gestes et la contenance convenables au sujet; cela fut réellement assez plaisant. Mais le contraste de ce ton, avec tout ce qui venoit de se dire, me frappa, et m'empêcha, je crois, de me livrer au plaisir, qu'auroit pu me faire, dans un autre moment, cette polissonnerie. On donna pourtant de très-grands éloges au talent de cet homme et à son recueil. Duclos dit que c'étoit le sublime du genre, et on le nomma le Corneille du ruisseau; il fut fort content de l'éloge. On partit de là pour une grande dissertation fade sur le plaisir et le bonheur, où l'on ne dit que des lieux communs, qui tenoient au moins les spectateurs très-loin du but de la question. Duclos s'en impatienta le premier : Messieurs, dit-il, il est absurde de disputer sur une chose qui est entre les mains de tout le monde. On est heureux quand on veut, ou quand on peut.... je ne vois pas.... Parlez pour vous, à qui il ne faut, pour l'être, que du pain,

du fromage, et la première venue, lui répondit mademoiselle Quinault.

Après nombre d'éclats de rire, et quelques propos assez gaillards, on sortit de table, et l'on rentra dans le salon. Chacun se partagea; je me trouvai assise auprès de Rousseau : nous rêvions tous les deux. Qu'avez-vous, me dit-il? C'est que je suis fâchée, lui dis-je, que Saint-Lambert, qui est un des hommes les plus instruits et les plus honnêtes, ne croye pas en Dieu. J'avoue que j'en suis étonnée; j'avois pensé que cette opinion convenoit davantage à Duclos qu'à lui. Je ne puis souffrir, me répondit Rousseau, cette rage de détruire sans édifier. — Il faut cependant convenir, monsieur, qu'il plaide son opinion d'une manière bien spécieuse. — Quoi! seriez-vous de son avis? Gardez-vous de me le dire, madame, car je ne pourrois m'empêcher de vous haïr. D'ailleurs l'idée d'un Dieu est nécessaire au bonheur; et je veux que vous soyez heureuse.

On vint nous interrompre; mais je me propose de le reprendre sur ce sujet à la campagne, et de le faire expliquer nettement, s'il le peut, car il me semble qu'il est tombé en quelques contradictions : ou, peut-être, n'est-il pas si éloigné qu'il le dit de la croyance du marquis.

Duclos, Rousseau, le prince et le marquis s'en allèrent; mademoiselle Quinault proposa alors la lecture de la pièce. Il n'y avoit plus que l'abbé, le colporteur de Voltaire, le vieux officier, l'auteur et moi. Ah çà! dit-elle, nous sommes entre nous; lisons. L'auteur fut un peu fâché de n'avoir pour auditoire que ceux qu'il ne connoissoit point, et dont l'avis lui étoit très-indifférent; tandis qu'il désiroit précisément le suffrage de ceux qui venoient de se retirer. Il s'en expliqua à mi-voix avec mademoiselle Quinault, qui, n'ayant vraisemblablement aucune bonne raison à donner de cette bizarrerie, se fâcha et lui dit : Voilà comme vous êtes, vous ne cessez de me répéter le secret! le secret! sais-je ou non qui il vous plaît d'excepter? Allons, lisez, lisez toujours, nous retrouverons bien les autres, et je vous réponds de ceux-ci. Cette lecture se passa à peu près comme je l'avois prévu; on s'efforçoit de nous dicter notre jugement. Je me suis fort impoliment obstinée au silence à tous les endroits foibles de cette pièce, mais je marquois sans enthousiasme ceux qui me plaisoient. L'abbé rioit à commandement; et comme il avoit copieusement dîné, tout en riant il s'endormit. En tout, la pièce m'a amusée. Voilà ma journée qui me fera rêver long-temps.

Suite du Journal.

J'ai passé la soirée d'avant-hier chez madame de la Poplinière, dont j'avois fait la connoissance chez le père de Francueil. Nous étions peu de monde, Francueil, Rousseau, un étranger ami de celui-ci, nommé Grimm, et dont je lui avois souvent ouï parler, enfin Desmahis, jeune homme de lettres, auteur d'une petite comédie qui a le plus grand succès (1). Il loge chez madame de la Poplinière; sa famille vit, suivant ce qu'on m'a dit, dans la même province où sont les terres de madame de la Poplinière : voilà toute l'assemblée. La conversation n'a pas été très-vive. Quelques discussions sur la musique françoise et la musique italienne ont été le sujet le plus intéressant. J'ai pourtant écouté avec plaisir ce monsieur Grimm. Rousseau et Francueil me l'ont présenté comme un homme qui désiroit me connoître : il n'a pas l'élocution facile; malgré cela, sa manière de dire ne manque ni d'agrément, ni d'intérêt. Rousseau m'en avoit parlé avec un enthousiasme qui me l'a fait examiner avec une curiosité que je n'apporte guère ordinairement dans la société. Je l'ai engagé à venir voir Rousseau et Francueil,

---

(1) L'Impertinent.

lorsqu'ils seront à Epinay ; il m'a répondu honnêtement, mais je doute qu'il profite de mon invitation ; car on dit qu'il n'aime pas la campagne.

Il faut cependant que M. et madame de la Poplinière ayent des qualités tres-essentielles et très-estimables, car je vois que tous leurs amis sont d'ancienne date ; et Rousseau, qui n'aime presque personne, et qui les a connus, il y a trois ans, dans un voyage qu'il fit à la terre du père de Francueil (1), avec M. Grimm, en a conservé, ainsi que ce dernier, le souvenir le plus flatteur. Ils ne sont que pour l'hiver à Paris ; j'en suis fâchée.

Suite du Journal.

Epinay.

Nous sommes arrivés ce matin, Francueil, Rousseau et moi. J'ai eu le plus grand plaisir à revoir ma mère et mes enfans. Toute petite qu'est ma fille, elle me paroît avoir un caractère décidé ; mais je crois qu'elle ne manquera pas de sensibilité. Mon fils, au contraire, sera foible et facile ; et, si j'en crois M. Linant, il a déjà tous les défauts possibles. Je pense, moi, que son pédant l'ennuie. Francueil m'a

(1) Chenonceaux.

promis de lui donner exactement des leçons de musique et de dessin, pendant les trois semaines de campagne que nous allons passer.

J'ai appris que Jelyotte se plaint amèrement de la coquetterie de madame de Jully : elle le rend malheureux ; et il en est, dit-on, plus amoureux que jamais. Je croirois assez qu'elle ne s'en soucie plus, car elle m'a prodigieusement négligée.

Je viens d'avoir une singulière conversation avec M. Rousseau ; elle mérite, en vérité, la peine d'être retenue. Elle a fini par un conte qu'il a fait sur-le-champ, et qui m'a paru si excellent, que je l'ai prié de l'écrire.

Tandis que Francueil s'occupoit avec mon fils, j'ai été me promener avec Rousseau. Pourquoi donc, lui dis-je, ne vous ai-je point vu chez moi depuis un siècle, et pendant mon séjour à Paris ? — C'est que quand je veux vous voir, madame, je ne veux voir que vous. — Comment? — Sans doute! Que voulez-vous que je fasse au milieu de votre société? je figurerois mal dans un cercle de petits mirliflores, promenant sur le point leurs pieds endimanchés : tout cela ne me va point. — Quelle folie! où avez-vous donc

vu chez moi des mirliflores ? — Eh ! mais oui, madame ! Madame votre belle-sœur, sans aller plus loin, à l'œil mourant, et au sourire voluptueusement dédaigneux ; un Maurepaire, persiflant ; une madame de Versel, qui fait des révérences en religieuse, pour montrer sa belle gorge ; un Duclos, despote, mordant et traîtreusement brusque ; un Jelyotte, mielleux et important ; tous gens enfin remplis d'honnêteté, mais qui n'ont point de mœurs. — Vous êtes bien sévère, mais vous êtes encore plus injuste, monsieur. Que vous vous permettiez de me juger, je le trouverois tout simple, vous me connoissez depuis plusieurs années, vous m'avez vue à la campagne, où l'extrême liberté que j'y ai établie peut suppléer à l'ancienneté de la connoissance ; mais ces dames et ces messieurs que vous venez de citer, si vous en exceptez Duclos, à peine les avez-vous aperçus. — Je dis, madame, ce que le public en pense : et certainement ce que j'en ai vu ne m'a pas donné le désir de les justifier. — Savez-vous que vous me faites trembler ? Je n'ose presque vous demander ce que vous pensez de moi ; j'ai pourtant grande envie de le savoir. — Vous le pouvez, madame, si cela vous fait plaisir ; je vous promets la même franchise ; et si vous n'êtes pas

absolument contente de ce que vous êtes, vous pourrez l'être de ce que je vous promets que vous deviendrez, si tous ces messieurs et ces dames ne s'en mêlent; mais je réponds qu'ils dégraderoient le plus beau naturel que le ciel ait formé. — Ah! Rousseau, vous devenez fade! mais voyons toujours ce que vous pensez de moi. D'abord, laissons-là la figure; je ne suis point jolie, je le sais... — C'est suivant le sentiment qui vous affecte. Lorsqu'on vous voit en face, que vous avez les yeux baissés, que vous regardez en vous-même, vous êtes mieux que jolie; en général vous avez plusieurs visages. Ceux que je connois me font supposer que vous en avez un que je ne connois pas, qui n'est peut-être pas le moins intéressant; mais de ceux que j'ai vus, le réfléchi est celui qui me plaît le plus. — Cela est singulier, je ne l'aurois jamais cru; mais passons au moral, c'est ce qui me touche. — Peut-être, madame, faut-il commencer par ce qu'on dit de vous, pour vous mieux faire juger ce que j'en pense. — A la bonne heure. — On vous croit sans caractère, bonne femme, fausse cependant, un peu de penchant à l'intrigue, inconstante, légère, beaucoup de finesse, beaucoup de prétention à l'esprit, qui n'est, dit-on, chez vous que très-

superficiel... — Monsieur ! monsieur ! on dit cela de moi ? cela n'est pas possible. — Oui, madame ; et, quoiqu'il n'y ait peut-être pas un mot de vrai, que je n'en croie pas la moitié, je n'en suis pas étonné. — Comment ! vous n'en croyez pas la moitié, monsieur ? si vous saviez comme tout cela est loin de moi... Quoi ! l'on parle dans ces termes ?

Il se mit à rire. Mais ne semble-t-il pas, me dit-il, que vous soyez la première à qui l'on ait fait injustice ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Je vais vous dire, moi, à quoi cela tient. Vous êtes bonne et souvent dupe ; vous ne soupçonnez la méchanceté ou la trahison que lorsqu'elle est avérée ; vous tâtonnez sans cesse pour trouver le bien, pour fuir le mal ; et toutes vos actions étant incertaines et contradictoires, soit entre elles, soit avec vos paroles, la peur surtout que vous avez d'offenser ou de blesser les autres, tout cela vous fait passer pour fausse, et pour être sans caractère. — Mais comment donc faire pour éviter ce coup-d'œil, car ce que vous venez de dire est vrai ? — Ah ! cela n'est pas aisé, et me rappelle ce que me disoit un jour un de mes amis, dont le caractère tient un peu du vôtre, quant à la foiblesse ; car c'est un homme d'ailleurs d'un mérite distingué, un gé-

nie transcendant, comme je n'en connois pas deux dans ce siècle : c'est Diderot. Je lui disois un jour : Mais comment se fait-il qu'avec un caractère tellement facile, qu'il vous fait passer la moitié de votre vie à faire des sottises que vous vous gardez bien d'avouer, et l'autre à les replâtrer, vous n'ayez pas souvent l'air de la fausseté ? C'est, me dit-il, que je ne suis ni vrai ni faux, et que je suis transparent. C'est qu'il est franc, et vous, madame, vous êtes vraie sans être franche. — Cela est encore vrai. Mais, monsieur, intrigante, par exemple ! comment se peut-il ? — Tout de même, par trop d'envie de faire le bien, et en voulant souvent vous en dérober le mérite ; ou bien la crainte de n'y pas réussir vous fait prendre des biais et des tournures au lieu d'aller droit au but. — Cela est bien singulier ! — Quant à la prétention, quant à l'esprit superficiel, on vous juge mal. Vous avez au contraire de la simplicité ; ayant beaucoup lu, beaucoup appris, vous êtes ignorante, parce que vous avez mal lu, sans ordre et sans choix. Vos réflexions viennent plutôt de la justesse de votre esprit, qu'elles ne sont le fruit de vos lectures. Vous n'avez point d'idées nettes dans la tête, de principes ; où en auriez-vous pris en vivant dans un monde qui n'en a

point? — Je m'en suis fait; il me semble qu'il en existe, indépendamment de l'éducation, dans le cœur de tout homme honnête, et dont il ne se départ jamais. — Madame, je vous félicite d'avoir cette opinion. — Quant à mon esprit, je le crois juste, mais il est lent, réfléchi et sans suite. — Cela n'est pas faux, mais il est difficile de sentir que cela est vrai. Vous êtes bonne mère, par exemple; mais jusqu'à présent vous aimez vos amis pour eux, et vos enfans pour vous; la mesure de vos sentimens à l'égard de ces derniers est la satisfaction qu'ils vous donnent : au reste, cela ne durera pas. Vous avez du courage, de l'élévation, une sorte de vertu, si vous parvenez à ne vous entourer que d'honnêtes gens, je vous promets que vous serez un jour une femme d'un grand mérite; mais je ne vous promets pas qu'on en dise pour cela plus de bien de vous. — Pourvu que mes amis me rendent justice, et que mon cœur ne soit point humilié de leur estime, tout ira bien. — Vous avez raison. — Mais vous, à votre tour, vous ne me demandez point ce que je pense de vous? — Madame, c'est que je ne me soucie peut-être pas de le savoir. — Eh bien! cette indifférence ne me déplaît pas. Mais à propos, savez-vous que la sortie que vous fîtes l'autre jour à

Saint-Lambert ne m'a pas trop déplu non plus? Malgré cela, je suis restée très-incertaine pendant le reste de la journée. — Je le crois, il y a certains préjugés qui nous sont inspirés de si bonne heure, qui sont si enracinés dans nos ames, qu'il est difficile de s'en détacher. Ils sont si universellement reçus, si souvent et si efficacement prêchés, non seulement par les hommes, mais par les phénomènes de la nature qui se renouvellent sans cesse sous nos yeux, qu'on ne sauroit se refuser au concours de tant de preuves; les animaux, les plantes, les fruits de la terre, les pluies, les saisons.... — Cependant j'en suis fâchée; mais je trouve que Saint-Lambert est le plus fort. — Madame, quelquefois au fond de mon cabinet, mes deux poings dans les yeux, ou au milieu des ténèbres de la nuit, je suis de son avis. Mais voyez cela (dit-il, en montrant d'une main le ciel, la tête élevée, et avec le regard d'un inspiré); le lever du soleil, en dissipant la vapeur qui couvre la terre, et en m'exposant la scène brillante et merveilleuse de la nature, dissipe en même temps les brouillards de mon esprit. Je retrouve ma foi, mon Dieu, ma croyance en lui; je l'admire, je l'adore; et je me prosterne en sa présence. — Mais puisque vous-même, monsieur, qui avez

tant de penchant à croire, vous avez encore des momens de doute, d'autres peuvent bien en avoir aussi. D'après cela, permettez-moi d'avoir plus de confiance au témoignage de votre esprit et de votre réflexion, qu'à celui de vos yeux. Dites-moi de bonne foi, vous qui avez souvent médité sur cette matière, qui avez des connoissances en tout genre que je ne puis jamais espérer d'acquérir, dites-moi de quel côté vous trouvez les preuves les plus claires? — Madame, nos lumières sont si courtes, qu'il est presque impossible de prononcer. Voulez-vous que je vous fasse un conte? — Ah! vous allez me répondre par un conte! N'importe, dites toujours.

Il se mit à rêver un moment, et après il commença de la sorte :

« Un jour un homme se trouva jeté sur le rivage d'une terre étrangère; elle étoit habitée d'hommes et de femmes de toutes figures et de tout âge. Après avoir porté ses regards sur les différens objets qui le frappoient, il chercha dans la foule du peuple quelqu'un qui pût l'instruire des lois et des coutumes; car le lieu lui plaisoit, et il désiroit s'y fixer. Il vit trois vieillards à longues barbes, qui causoient à l'écart; il les aborda. Voulez-vous bien, messieurs, leur dit-

il, m'apprendre où je suis, et à qui appartiennent ces contrées? Si les mœurs des habitans répondent à la sagesse et à l'ordre que je remarque jusque dans la culture de vos terres, vous êtes gouvernés par le plus grand et le meilleur des princes. Rien n'est si aisé que de satisfaire votre curiosité, répondit l'un des vieillards à l'étranger; vous êtes dans les Etats du génie bienfaisant qui habite la rive opposée. Vous avez été jeté sur celle-ci malgré vous et par son ordre; il a la manie de faire des heureux, et c'est dans cette vue qu'il fait faire naufrage aux étrangers. Ceux qui ne se noyent pas, il les prend sous sa protection, et les enferme, pendant un certain temps, dans ce pays que vous admirez avec raison. Ces messieurs et moi, nous sommes ses ministres, chargés par lui d'instruire ses sujets de ses volontés, de faire observer les lois qu'il prescrit, et de promettre peine ou récompense. — Mais, messieurs, puisque ce pays est si beau, pourquoi ne se tient-il pas au milieu de ses protégés, et qu'a-t-il à faire de l'autre côté? Ce que nous avançons pour lui, répondit le vieillard, le dispense de se montrer : nous sommes inspirés par lui-même...... mais il faut vous instruire des conditions. — Des conditions, reprit l'étranger?

ne m'avez-vous pas dit que j'étois ici par la volonté du génie, et qu'il ne dépendoit pas de moi de n'y pas être ? Il est vrai, répondit le vieillard. Il est donc absurde de m'instruire des conditions, répliqua l'étranger, puisque je ne suis pas libre de les accepter ou de les refuser. Vous n'êtes pas libre, reprend le vieillard, quel blasphême ! hâtez-vous de perdre cette erreur...... Laissez-le dire, ajouta tout bas son camarade, et gardez-vous de croire à la liberté, car vous offenseriez la grande bonté du génie.... Au surplus, monsieur, continua le premier, d'un air modeste et caressant, avant d'aller plus loin, vous saurez qu'on m'appelle monseigneur; ainsi l'a ordonné le génie bienfaisant qui m'a établi pour faire exécuter ses ordres : il n'y a, dans toute la contrée, qu'un seul homme au-dessus de nous trois. »

» L'étranger ne savoit que penser en voyant des hommes de sens, à en juger par leur maintien, leur âge et les honneurs qu'on leur rendoit, débiter de sang-froid de pareilles extravagances. »

» Comme ils causoient, ils entendirent un grand bruit mêlé de cris, les uns de douleur, les autres de joie ; l'étranger, toujours aussi curieux qu'étonné, en demanda le sujet : c'est,

reprit le troisième vieillard, qu'il arrive de temps en temps que le génie, pour éprouver la patience de ses sujets, permet qu'ils soient assommés en confessant sa bonté, sa clémence et sa justice : ce sont ses favoris à qui cet honneur est réservé. Ce n'est pas que tous ses sujets ne soient également obligés de le croire parfait, car ils s'y sont engagés dans leur premier sommeil. Comment! monseigneur, on jure en dormant dans votre pays, s'écria l'étranger! C'est la règle, répondit le vieillard, et vous-même vous en avez fait autant lorsque vous avez été jeté sur ce bord. Moi, j'ai fait serment? continua l'étranger; je veux mourir si j'en sais quelque chose. Vous n'en êtes pas moins lié, reprit le ministre; et voici comment s'est passée cette cérémonie, sans laquelle vous ne pouviez être regardé comme citoyen de l'île. Dès qu'on vient nous avertir qu'un étranger est arrivé dans notre contrée, nous allons le recevoir, ensuite l'on prend au hasard deux citoyens, qui sont toujours censés connoître à fond nos lois, nos mœurs et nos usages; on les fait tenir debout de chaque côté de l'étranger; tandis qu'il est couché à terre et qu'il dort, on le questionne, on l'instruit des conditions nécessaires pour être admis citoyen de l'île, et les deux répondans prononcent

pour

pour lui le serment par lequel il s'engage à se conformer toute sa vie à la croyance et aux lois du pays. Vous vous moquez de moi, répliqua l'étranger en colère..... ; et à quoi, s'il vous plaît, a-t-on prétendu m'engager ? Mais, lui dit le vieillard, entre autres choses, à croire que le génie est plein de justice et de bonté, car il aime ses sujets, et ne les rend jamais malheureux que pour leur bien, ou par leur faute, ou par celle des autres ; que son cœur est fermé aux passions ; que la colère qu'il marque n'en est pas ; que la peine qu'il ressent n'en est pas ; que le plaisir qu'il montre en apparence n'en est pas, parce que son ame est dans un tel degré de perfection, qu'elle ne peut être ébranlée qu'en apparence et par manière de parler. Le reste de vos obligations est contenu, en abrégé, dans les douze volumes in-folio que voici, et que vous apprendrez par cœur à votre loisir ; mais il faut savoir que si vous en interprétez de travers un seul mot, vous êtes perdu sans miséricorde. Le sérieux avec lequel on lui débitoit tout cela lui fit croire un moment le cerveau de ces vieillards ou le sien altéré. Il les quitta, parcourut la ville, et reçut les mêmes instructions de différentes personnes ».

« L'impossibilité de sortir de cette île lui fit

prendre la résolution d'agir à peu près comme les autres, quoiqu'au fond il ne pût se résoudre à croire un mot de tout ce qu'on avoit exigé qu'il crût. Un jour qu'il étoit fatigué d'une longue course, il s'assit sur une petite barque au bord du rivage, et se laissant aller à ses rêveries, il disoit : C'est un conte que tout cela, il n'y a pas de rive de l'autre côté, cet immense amas d'eau touche au ciel, je le vois. Tout en voyant et en rêvant, il s'endormit; et tandis qu'il dormoit, un vent frais s'éleva, agita l'eau et la barque, et le transporta insensiblement au bord de la rive opposée. Il ne se réveilla que lorsqu'il y fut arrivé ».

« Ah! parbleu, dit-il, je verrai donc enfin ce génie bizarre! et il se mit en devoir de le chercher. Après avoir parcouru tous les coins de l'île, il le trouva à la fin, ou bien il ne le trouva pas, car il faut convenir que, malgré mes profondes connoissances dans l'histoire des voyages, je ne pourrois rien dire de positif là-dessus; mais s'il le trouva, il lui dit sans doute : Monsieur le génie, si vous saviez ce que l'on dit de vous de l'autre côté, je crois que vous en ririez de bon cœur. Au surplus, ce n'est pas ma faute si je n'ai pas voulu croire un mot de tout ce que vous prétendez avoir fait pour moi, et si j'ai été même

jusqu'à douter de votre existence : on m'a conté tout cela d'une façon si ridicule, qu'il n'y avoit, en vérité, pas moyen d'y ajouter foi. Le génie aura souri vraisemblablement de la franchise de l'étranger, et lui aura dit d'un ton majestueux et moqueur : Il importe fort peu, mon ami, que vous et vos pareils croyiez ou niez mon existence: tranquillisez-vous. Au reste, ce n'est ni pour votre bien ni pour votre mal que vous avez habité et parcouru ces contrées. Lorsqu'on se trouve une fois dans le chemin où vous étiez, c'est une nécessité d'entrer dans ce pays-là, parce que le chemin ne mène point ailleurs. Par la même nécessité, le courant de l'eau vous a amené ici... J'aurois, sur tout cela, aura-t-il ajouté, beaucoup de très-belles choses à vous dire ; mais vous croyez bien, mon enfant, que j'ai autre chose à faire qu'à instruire un polisson comme vous. Allez vous établir dans quelque coin, et laissez-moi en repos, jusqu'à ce que le temps et la nécessité disposent encore de vous. Bonsoir. L'étranger, en se retirant, aura dit en lui-même : Je savois bien que, s'il y avoit un génie sur cette rive, il étoit bon et indulgent, et que nous n'aurions rien à démêler ensemble. Dans tous les cas, il n'est rien de tel pour ne pas se tromper, que d'être toujours sincère avec soi-même. »

Cela me paroît, en effet, fort essentiel, lui dis-je, mais il l'est bien autant, ce me semble, d'être d'accord avec soi-même. — Vous avez raison, madame, mais cela est impossible : le grand point est de connoître ses inconséquences, et de garder celles qui sont le plus utiles au bonheur ; c'est le vrai moyen d'avoir l'esprit juste et le cœur content. Au reste, ce que je viens de vous dire n'est qu'un conte ; croyez-moi, n'allez pas y donner plus d'importance qu'il ne mérite. — Pourquoi donc ? il me plaît tout-à-fait à moi. — En général, madame, quand une idée, ou une notion est obscure, et qu'on n'en peut démontrer la fausseté, il faut la garder ; sur-tout lorsqu'elle sert d'appui à la vertu et aux mœurs. — Mais, monsieur, c'est ce que celle dont il est question ne fait point ; cela fut, par exemple, prouvé très-clairement l'autre jour. — Au moins ne nierez-vous pas qu'elle ne console des afflictions si fréquentes en ce monde. — Comment ? Mais vous voilà bien au-delà de l'existence de Dieu, et de la religion naturelle. Vous revenez donc sur ce que vous abandonniez l'autre jour ; vous admettez à présent des peines et des récompenses, et la religion révélée dans toutes ses parties ? — Madame, c'est une de ces inconséquences utiles à notre bonheur. — Je n'ai rien

à dire; je vois que vous ne vous servez de la religion que comme d'une illusion que vous faites succéder à d'autres; mais il me semble qu'il y en a de plus gaies et de plus douces. — Si j'en savois une plus consolante, je l'adopterois; mais où en trouverai-je une qui nous donne, comme celle-ci, un témoin juste et équitable de nos bonnes actions? Elle étend notre existence, et nous en promet une meilleure qu'elle prolonge jusqu'à l'infini; elle nous inspire de la pitié pour le méchant et pour le sort malheureux qu'il se prépare. — Oui, et elle nous rend cruels pour l'homme de bien à qui elle fait faire son enfer en ce monde. — Ne lui montre-t-elle pas la récompense éternelle du bien qu'il fait? Elle diminue les horreurs du tombeau; elle nous détache de la vie qu'il faut que nous perdions, souvent au moment où elle nous seroit sans cela précieuse à conserver; elle nous promet de revoir nos amis quand nous les perdons. — Cette espérance seroit bien séduisante si elle étoit mieux fondée. — Et sur-tout, elle nous fait supporter les vexations et les atrocités des grands qui les commettent de sang-froid, dont le bonheur n'en est point troublé, et qui, pour une fantaisie, un amusement frivole, font le désespoir et la misère de plusieurs millions d'hommes que

leur devoir est de rendre heureux. Je n'ai pas l'ame féroce, mais quand je vois qu'il n'y a pas de justice en ce monde pour ces monstres-là, je me plais à penser qu'il y a un enfer pour eux. Et qui sait ce qu'ils ne feroient pas s'ils n'en étoient persuadés? C'est pour eux que cette terreur est utile, et non pour le peuple, comme vous le disiez l'autre jour. Vraie ou fausse, elle les attend au dernier moment : après avoir vécu en scélérats, il est bon qu'ils meurent en désespérés. Ne nous privons point de cette vengeance; elle est courte à la vérité, mais c'est la seule que nous puissions tirer d'eux. Au reste, madame, je vous avoue que je n'aime point ces sortes de discussions publiques. Ce dîner de mademoiselle Quinault me déplut mortellement. De tous les gens qui y brailloient, à peine le marquis est-il le seul qui disputât de bonne foi. Il y a plus d'air que de conviction dans leur fait. Eh! pourquoi diable afficher une incrédulité qu'on n'est pas sûr de soutenir jusqu'à la fin? Je voudrois bien être au fond de l'ame des impies les plus déterminés, lorsqu'ils sont sur le point de mourir; je suis sûr que j'y verrois le trouble, l'inquiétude, la crainte, qui percent très-souvent à travers la bonne contenance qu'ils affectent. Je veux vivre en homme de bien et

en bon chrétien, parce que je veux mourir en paix, et que d'ailleurs ce sentiment ne gêne en rien la suite de ma vie, et qu'il me fait concevoir une espérance qui m'est douce, quand je ne serai plus. C'est, ma foi, un mauvais service à rendre à un homme qui a été tourmenté de la pierre tant qu'il a vécu, que de lui apprendre qu'il n'y a pour lui aucun dédommagement à attendre d'un mal constant qu'il n'a pas mérité. — Tout cela est bon, lui dis-je, mais j'aime mieux votre conte, et je m'y tiens.

M. Grimm est venu me voir avec Rousseau, je l'ai prié à dîner pour le lendemain. J'ai été très-contente de lui; il est doux, poli; je le crois timide, car il me paroît avoir trop d'esprit pour que l'embarras qu'on remarque en lui ait une autre cause. Il aime passionnément la musique; nous en avons fait avec lui, Rousseau et Francueil, toute l'après-dînée. Je lui ai montré quelques morceaux de ma composition qui m'ont paru lui faire plaisir. Si quelque chose m'a déplu en lui, ce sont les louanges exagérées qu'il a données à mes talens, et que je sens à merveille que je ne mérite pas. Il est sans fortune; son goût pour les sciences, les arts et la littérature le lia intimement avec le comte de Schomberg dont il accompagna les enfans à Paris. Il avoit

alors vingt-neuf ans : il en a trentre-quatre à présent. La tendre amitié qu'il a pour le comte de Friese et pour le comte de Schomberg l'a déterminé à se fixer en France, où il se livre absolument à l'étude des lettres. Il loge chez le comte de Friese qui vient, comme vous savez, d'être fait maréchal de camp. M. Grimm compte sur son travail pour se faire un sort à l'avenir. Il est, dit-on, sans ambition.

Rousseau et lui me paroissent avoir la plus grande vénération pour monsieur Diderot. Ils en parlent avec une admiration qui m'a donné envie de le connoître. Je l'ai ouï citer quelquefois comme un homme de génie ; on le met souvent à côté de Voltaire. Ces messieurs prétendent qu'il est infiniment plus profond : mais c'est sur-tout de son caractère qu'ils sont enthousiastes. M. Grimm dit que c'est l'homme moral le plus parfait qu'il connoisse. Je crois qu'ils ne m'en ont tant fait d'éloge que pour me donner encore plus de regret de ne pouvoir le voir, car ils prétendent que c'est un ours bien autrement difficile à prendre que Rousseau. Ils me prêteront ses ouvrages, et je pourrai au moins juger de son esprit.

Suite du Journal.

Trois jours de distance.

J'ai vu avant-hier madame de Jully qui soupoit chez elle avec ses sœurs, Jelyotte et le chevalier de V***. Après le souper, elle me dit de laisser partir tout le monde, parce qu'elle avoit à me parler; et lorsque nous fûmes seules, elle débuta ainsi :

Je t'ai négligée depuis quelque temps, ma sœur, je t'en demanderois pardon si je n'avois un service à exiger de toi; mais ce n'est pas là le temps que je prends pour excuser mes torts avec les gens que j'estime. — En ce cas, ma sœur, laissez-moi donc me plaindre avant de vous avoir obligée, car vous voyez bien que je ne le pourrai plus. Votre oubli m'a paru très-dur. — Tu as raison, je te l'ai dit, j'ai tort; n'en parlons plus, et écoute-moi. — Que voulez-vous de moi? — Que tu me débarrasses de Jelyotte. — Comment? — Je ne l'aime plus. — Je vous avois bien prédit que cette liaison ne pouvoit pas durer. — Oh! tes prédictions n'avoient pas le sens commun, car c'est sa faute et non la mienne! — Cela ne se peut pas, et sûrement... — Non en vérité, je n'ai point de torts; est-ce ma faute s'il ne me fait pas jouir de moi? — Comment? — Sans

doute ! il est si accoutumé à me trouver aimable et jolie, qu'il ne prend plus seulement la peine de me le dire : vous conviendrez, j'espère, que ce n'est pas la peine d'avoir un amant. — Je devrois être faite à votre ton, ma sœur, mais il m'est pourtant toujours nouveau. Quelque plaisir qu'on ait à s'entendre louer par quelqu'un qu'on aime, il suffit que toutes ses actions nous prouvent qu'il nous préfère...... — Vous n'y entendez rien, ma sœur, on ne peut s'empêcher de répéter sans cesse ce qui nous occupe tout entier. Dès l'instant qu'on n'est plus persécuté par ce besoin, on est tiède, et la tiédeur ne me convient pas. — Si c'est là votre seul motif pour ne plus aimer Jelyotte, vous êtes injuste ; il vous aime à la folie, j'en suis sûre... — Non, non, tu te trompes, il n'en est rien, et pour t'éviter de pousser plus loin son apologie, je t'avertis que tout est dit, car j'en aime un autre. Tu vas me dire que mon goût pour Jelyotte n'a été qu'un caprice. Eh bien ! je l'ai cru sincère, je me suis trompée, voilà tout. Il est certain que l'amour que je ressens actuellement a un caractère bien différent de celui que j'avois pour Jelyotte. Tous les hommes me paroissent fades, maussades ; il n'en est plus qu'un pour moi dans le monde, cela est sûr. Pour la coquetterie, tu sais que je

l'abhorre. Je suis résolue de m'attacher sérieusement à celui que j'aime.

Je me mis à rire. Oui, très-sérieusement, reprit-elle; vous ne dites mot. — Si votre choix est bon... — Ah! je suis sûre que tu ne le blâmeras pas : c'est le chevalier de V***. — Eh bien! vous vous trompez, car je ne puis l'approuver. — Et pourquoi, s'il vous plaît? Auriez-vous jeté les yeux sur lui? — Moi! non, en vérité; Francueil ne m'aime plus; mais je n'en aimerai jamais d'autre que lui. — Eh bien! ma chère Astrée, dites-moi donc pourquoi vous ne voulez pas que j'aime le chevalier? — Je le trouve trop grave pour que vous puissiez vous promettre un attachement solide de sa part : il vaut mieux que vous, au moins; et vous n'ignorez pas que la petite marquise de *** l'aime, et qu'il lui fait sa cour très-assidûment; elle est votre amie. — C'est un enfant qui ne sait pas elle-même si elle aime ou non. D'ailleurs..... je puis bien ignorer cela, elle ne m'en a rien dit; et puis... il faut convenir qu'il y a des choses qui ne connoissent ni parens, ni amis. Quant au chevalier, il est plus grave que moi, mais je suis plus aimable que lui; la meilleure raison et à laquelle il n'y a pas de réplique, c'est que nous nous aimons, et que tout est arrangé entre nous. Il vous a recherchée ce soir

par mon ordre, à cause de Jelyotte qui commence à être inquiet de ses assiduités. Je ne veux pas l'affliger, je l'estime; et il faut que vous m'aidiez à lui faire entendre raison. Lorsque vous l'aurez préparé, je lui parlerai net, car je ne veux pas le tromper. — Ah! ma sœur, je ne me charge pas de cette commission; je suis sûre qu'il en mourra de chagrin. — Oh! que non; croyez que les hommes ne comptent pas plus qu'ils ne doivent sur une jolie femme. La preuve en est la jalousie et la défiance qui percent toujours à travers leurs propos galans, et qu'il n'y en a pas un qui résiste à nos agaceries : la loi doit être égale; ayons au moins la candeur de plus qu'eux. Je m'intéresse à Jelyotte; je serois fâchée s'il étoit malheureux, sans quoi j'irois moi-même lui faire ma confession; mais il pleurera, et je suis comme la petite de Versel; je ne puis pas souffrir qu'on pleure, cela me met à la gêne, et je serois peut-être assez foible pour me laisser attendrir; ce seroit manquer au chevalier, je ne me le pardonnerois pas. — J'admire votre scrupule. — A propos, ma sœur, si vous êtes demain chez vous, j'irai vous voir avec le chevalier. — Non, ma sœur, s'il vous plaît; je vous prie très-décidément qu'il n'en soit rien : je ne veux pas absolument être mêlée dans cette nouvelle intrigue.

—Vous êtes dure; ma sœur! intrigue est un vilain mot, entendez-vous? Chargez-vous donc, au moins, d'envoyer chercher Jelyotte; parlez-lui de ma réputation, de la réforme que je veux apporter dans ma conduite; parlez-lui de ma santé, de mon mari, de tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous le mettiez au point de s'entendre dire de ma bouche que je ne veux plus vivre avec lui; vous voyez qu'il est honnête que ce soit moi qui prononce ces derniers mots; mais je n'y veux pas de réplique. Dans trois mois il ne pensera plus à moi, et alors il trouvera tout simple que j'aye fait un nouveau choix.

Après que je lui eus promis de voir Jelyotte, elle me congédia pour écrire au chevalier, qu'à peine, disoit-elle, elle avoit osé regarder. Hier matin j'ai vu Jelyotte, et par tout ce qu'il me dit, je compris que madame de Jully ne s'étoit pas conduite avec lui de manière à le détacher d'elle: j'ai fait ce que j'ai pu pour le préparer à son malheur; mais il n'a voulu rien entendre. J'ai rendu compte dès le soir à madame de Jully du mauvais succès de mon préambule. Au reste, le chevalier et elle ne se contraignent point assez pour laisser seulement douter qu'ils soient aussi ivres et aussi heureux qu'il soit possible de l'être. Je suis résolue de me retirer insensible-

ment de cette société qui me déplait, et qui ne peut me procurer que des désagrémens.

On a parlé à ce souper de madame de Jully, d'un mauvais roman qui court, que j'ai commencé et que je n'ai pu achever, parce qu'il est détestable. Il s'est trouvé là des gens qui en faisoient l'éloge, et qui l'attribuoient à Diderot. Sur la parole de Rousseau, de Francueil et de M. Grimm, je me suis récriée avec indignation sur cette injustice. Fi donc! ai-je dit, ce livre est plat, de mauvais ton, et donne peu d'idée de la délicatesse de son auteur. Peut-on donner à Diderot, qui est honnête, vertueux ?...... Honnête!..... vertueux! reprit un des convives; c'est un homme sans religion, un esprit turbulent, qui mettroit le feu aux quatre coins du royaume. Lui! m'écriai-je. Presque tous répondirent : Ah! cela est sûr; c'est un frondeur, un athée. — Et, en supposant que cela soit, ce dont je ne crois pas un mot, à cause de cela, dis-je, il faut qu'il ait fait un mauvais roman? voilà une logique bien étrange. Sur le mot de logique, on partit de longs éclats de rire. Que tous ces hannetons, pour parler comme Duclos, eussent déraisonné ainsi sans savoir ce qu'ils disoient, je n'en serois pas étonnée; mais un duc, un chevalier de V*** ! qui sont

des gens sensés ; cela m'étonne. Si c'est là, comme ils le prétendent, le jugement qu'on porte de Diderot à la cour, il faut convenir qu'il est bien opposé à celui de Rousseau et de M. Grimm.

TROISIÈME PARTIE.

PENDANT environ trois ans que dura une absence que je fus obligé de faire, madame d'Epinay avoit interrompu son journal ; elle ne m'écrivoit plus que des lettres d'amitié, que je conserve, mais qui sont inutiles à l'histoire de sa vie. Cependant, l'ayant persécutée, à mon retour, pour me faire au moins un récit abrégé de ce qui lui étoit arrivé pendant ces trois ans, elle céda à mes instances, et m'envoya le narré suivant, que je joins aux autres parties de son journal.

FRAGMENS

Ecrits par Madame d'Epinay.

Le désir que vous avez d'avoir par écrit l'espace de ces trois ans, est une marque d'intérêt bien cher à mon cœur ; mais, qu'est-ce que vous y verrez ? toujours la même chose : une suite de malheurs assez uniformes, des inconséquences, des injustices, un dégoût de la vie, et néanmoins un désir d'être heureuse,

qu'on

qu'on traîne, je crois, toute sa vie après soi, sans être jamais satisfait.

Le premier événement que j'ai à me rappeler me fait encore verser des larmes.... c'est la mort de ma pauvre cousine.

Je fus très-long-temps, comme vous savez, à me remettre du mal que ce chagrin, venu à la suite de tant d'autres, avoit fait à ma santé : je sortis peu tout l'hiver. Ma mère, qui se portoit assez bien, venoit me voir souvent; elle et mes enfans n'ont pas peu contribué à me dédommager de mes peines. J'avois un dîner et deux soupers par semaine. Ma mauvaise santé me servit de prétexte pour expulser toutes les connoissances que je ne voulois pas conserver. Les Maurepaire, les Jelyotte, et même la petite de Versel, ne se furent pas cassé le nez trois fois à ma porte, qu'ils se le tinrent pour dit. Le fond de ma société, et ceux qui se rassembloient le plus souvent chez moi, étoient madame de la Poplinière et son mari, M. Desmahis, Gauffecourt, Rousseau et Duclos, madame de Jully, le chevalier de V***, le chevalier de Valory, et très-rarement mademoiselle d'Ette. Francueil sembloit partager son temps entre mon mari et moi.

Madame de Jully me fut aussi d'une grande

ressource; elle avoit totalement changé sa façon d'être, mais elle avoit conservé tout le piquant de son esprit. Malgré cela, comme elle n'avoit jamais ni lu, ni réfléchi; qu'elle n'avoit de principes que ceux que son honnête naturel lui avoit faits, elle étoit encore légère et inconsidérée dans beaucoup d'occasions où l'on ne permet pas à une femme de l'être. Nous ne voyions presque pas M. de Jully; il menoit la vie du monde la plus dissipée, et sembloit même être tout-à-fait détaché de sa femme. Il a donné depuis avec fureur dans le goût des tableaux; des sculptures et des antiques, comme il donnoit alors dans les diamans et les bijoux. Je le soupçonne d'être un peu dérangé dans ses affaires. On prétend qu'il a mangé une partie de la dot de sa femme. Quant à moi, la vie que je menois déplut prodigieusement à Duclos; il me fit ses rémontrances ordinaires sur ce que je n'étois pas digne d'avoir des amis, puisque je donnois tout à la société bruyante, et rien à l'amitié; mais, comme il sentoit de reste que ma façon de vivre étoit très-loin d'être répréhensible, il se retourna assez adroitement pour me forcer à me confier à lui, sans que je me doutasse alors qu'il eût la moindre part aux nouveaux chagrins qui vinrent m'accabler. Je

ne l'ai soupçonné que depuis fort peu de temps; et même ne devant la connoissance que j'ai acquise sur cela qu'à M. d'Epinay, cette autorité ne me paroît pas assez sûre pour fixer mon jugement à cet égard. Voici ce qui arriva.

Mon mari vivoit à son ordinaire, et prenoit très-peu de part à ce qui se passoit chez lui: il n'y venoit même que lorsqu'il y avoit de la musique; ce qui arrivoit une fois la semaine. A la fin de l'hiver, Duclos me dit un jour: Votre mari fait tous les jours de nouvelles folies avec ces deux créatures; il se ruine, et l'on se moque de lui. Je veux lui parler; mais il ne s'agit pas ici de faire le plat prédicateur et de prêcher vaguement; il faut savoir ce qu'on dit, avoir vu par ses yeux, ce qui s'appelle vu. Je vous préviens que j'irai une fois chez elles. Chez elles; lui dis-je; chez qui voulez-vous dire? Eh! par Dieu, reprit-il, chez ces créatures! mais une fois seulement, car je sais trop ce que je vous dois, pour aller me divertir aux dépens de votre mari. On y joue la semaine prochaine un opéra, dont il paye les violons; je lui demanderai un billet, et puis laissez-moi faire. Le trouvez-vous bon, me dit-il? Oui certainement, lui dis-je, vous êtes bien le maître. Il me fit beaucoup valoir l'honnêteté et la délicatesse

de ce procédé; mais les siens me sont si indifférens, qu'à peine je l'en remerciai. Il en fut piqué, et me le dit. Trois semaines après, un soir où il n'y avoit chez moi que Rousseau et lui; eh bien! me dit-il, j'ai vu ce spectacle, vous ne m'en avez seulement pas parlé. C'est, lui dis-je, que j'aime mieux oublier, que me rappeler les malheurs où je ne puis rien. Belle maxime pour la paresse, répondit-il! eh bien! madame, c'est le comble de la folie et de la platitude; en bonne police, il faudroit, mordieu! interdire toute cette assemblée. Il ne faut qu'une demi-douzaine de soirées comme celle-là pour mener toute votre famille à l'hôpital. Mais je leur ai parlé; j'y suis retourné exprès, et, ma foi, j'espère que ce ne sera pas en vain. Voilà qui est fini, je n'y remettrai pas les pieds..... Au reste, j'ai été tout aussi scandalisé des spectateurs que des acteurs. Comment, mordieu!..... La ville et la cour y étoient, tout étoit plein, et j'y ai vu des gens qui ne devroient pas y être. — Et qui donc, lui dis-je? Ah! par Dieu! reprit-il, vous allez voir que je vous les nommerai.... Cela iroit bien.... en général, presque tous vos amis y étoient. — Ils avoient peut-être, lui dis-je, le même but que vous en y allant. — Ah! vous n'êtes pas plus cho-

quée que cela d'un manque d'égard ? ma foi, ils ont raison, voilà qui est bien, je n'ai plus rien à dire.

Tout en disant qu'il n'avoit rien à dire, il ne déparla pas, et fit ce qu'il put pour m'engager à lui faire des questions ; je m'obstinai à n'en pas faire. A quelques semaines de là, comme il se trouvoit chez moi avec M. de Francueil, ils tinrent entre eux quelques propos à mi-voix, que j'entendis, mais auxquels je ne compris rien ; Francueil demanda à Duclos s'il y avoit long-temps qu'il ne les avoit vues. J'ignorois de qui ils parloient, mais à la réponse équivoque de Duclos, je compris qu'il y avoit quelque mystère. Je mourois d'impatience que l'un des deux s'en allât pour questionner l'autre. J'aurois préféré que Francueil restât, mais je ne pus pas le retenir, et je soupai seule avec Duclos. J'eus de la peine à me résoudre à lui faire des questions, mais mon inquiétude l'emporta sur mon embarras. De qui parliez-vous donc avec M. de Francueil, lui dis-je ? — Par Dieu ! cela est bien fin, je parlois de ces deux filles, des petites Roses. — Comment est-ce qu'il va chez elle ? — Lui ? il n'en bouge. Mais d'où venez-vous donc ? Il n'y a que vous dans Paris qui l'ignoriez. — Cela ne se peut pas, lui dis-je, je ne

saurois jamais croire qu'il ait si peu d'égards pour moi : lui, passer sa vie chez la maîtresse de mon mari, chez l'auteur de tous ses désordres, être son confident, son complaisant ; c'est une calomnie odieuse !... — Mais qu'appelez-vous donc ? Pas un mot de tout cela ; il y va pour son compte, il a la cadette ; c'est une affaire arrangée... J'ai cru que vous le saviez, que c'étoit même de votre consentement. — Qui ?... Qu'est-ce que vous dites donc, Duclos, ? Vous perdez le sens. — Oh ! par Dieu !... Mais, madame, le faites-vous exprès ? Quoi sérieusement vous ne savez pas ?... Francueil et votre mari ont les deux sœurs ; cela est public, vous dis-je, cela l'étoit, dès le temps où j'allai voir leur spectacle.

Je fus frappée comme d'un coup de foudre de cette abominable confidence. Elle ne me parut que trop vraisemblable. Je me rappelois une multitude de circonstances dont cette découverte me donnoit l'explication, mais en même temps il m'en revenoit à la mémoire une foule d'autres que je ne pouvois pas accorder, à moins de regarder Francueil comme un monstre, et il m'étoit impossible de m'y résoudre. Je tombai dans le dernier désespoir, je chassai Duclos de chez moi : il mit sur le compte du délire où j'étois, tout ce que je lui dis d'injurieux et

d'injuste, il me répondit avec une douceur, une pitié si contraire à son caractère, qu'elle auroit dû m'être suspecte.... Mais j'en avois tant de besoin, et je réfléchissois si peu! Il me parut si touché du coup qu'il m'avoit porté, que je lui fis des excuses de mon injustice, en le priant toujours de me laisser seule. J'écrivis cette nuit vingt lettres à Francueil, dont je n'envoyai aucune. Je ne savois quel parti prendre ni à quoi me déterminer. Je devois le lendemain dîner chez ma mère; Francueil devoit y être. Je voulois le voir avant; mais je n'étois pas sûre d'être libre chez moi, et dans cette incertitude je n'osois risquer de le mander. Cependant je pensai perdre la tête avant d'avoir pris une détermination; la fièvre me saisit vers les cinq heures du matin, je me sentis fort mal, il me sembloit que ma tête s'embarrassoit, j'appelai ma femme de chambre, et sans réfléchir à ce que la démarche que j'allois faire avoit d'indécent, je lui ordonnai d'envoyer chercher M. de Francueil à l'instant même. Elle me fit quelques représentations, et s'étant aperçue que j'avois une fièvre violente, elle m'obéit et envoya chercher en même temps le médecin et ma mère. Ils vinrent tous, à ce qu'on me dit ensuite; mais lorsqu'ils arrivèrent, j'avois déjà

un transport violent qui me dura trente heures. Je fus saignée trois fois du pied, et lorsque je revins de cet état, je n'eus aucune idée nette de ce qui me l'avoit occasionné. Il me sembloit bien que j'avois de violens reproches à faire à Francueil; mais, indépendamment de ce que je n'étois pas sûre d'avoir rêvé tout ce qui me passoit confusément par la tête, je n'avois pas la force de m'en éclaircir, et les soins qu'il me marquoit m'en ôtoient le courage. Il voulut me demander la cause d'un accident si subit; on dit que je lui répondis par les seuls mots : « Mais je ne sais pas... Voyez vous-même, il me semble que vous avez tort... grand tort, mais... je ne le sais plus, heureusement je l'ai oublié... »

On crut que cette réponse étoit une suite de mon délire, mais comme je la fis tout haut, Francueil ne réitéra pas ses questions. Je fus deux jours dans cette espèce de stupidité; au bout desquels on me dit que Duclos avoit envoyé quatre fois le jour savoir de mes nouvelles. Il demandoit et attendoit mes ordres pour me voir. Son nom me rendit tout à coup la mémoire; je m'écriai : Ah! pas encore, je ne suis point en état de l'entendre. Cette réponse fit rire, parce qu'on n'en comprit pas le sens; je me cachai

dans mes couvertures et je fondis en larmes. Comme ma mère, mademoiselle Durand (1) et madame de Jully ne me quittoient point, je n'eus pas une seule occasion de parler à Francueil, d'autant qu'il ne la cherchoit pas. Si cette contrainte me fut insupportable d'abord, elle me donna le temps au moins de faire des réflexions, dont le résultat fut; qu'après avoir tant de fois éprouvé la légèreté et l'inconstance de Francueil, je ne pouvois jamais me promettre de le fixer; qu'un reste de pitié et peut-être de tendresse mal entendu pourroit lui ôter le courage de me parler sincèrement, et qu'en ce cas une explication ne serviroit qu'à me maintenir dans une erreur fatale à mon bonheur, à augmenter sa gêne, à me faire haïr et à lui donner des torts encore plus réels, qui le rendroient malhonnête à mes yeux. Après mille combats plus cruels que je ne puis vous le dire, je formai donc la résolution de garder le silence sur son infidélité, mais de lui remontrer fortement le peu de décence qu'il y avoit à lui de se lier avec mesdemoiselles Roses; et pour me forcer à me taire sur le reste, je projetai de lui parler en présence de mes

(1) Mademoiselle Durand étoit la gouvernante de la fille de madame d'Epinay.

amis. Je m'étois bien arrangée là dessus, et c'étoit bien certainement le meilleur parti qu'il y eût à prendre; mais une réflexion que je me crus suggérée par mon amour-propre, et qui n'étoit qu'un sophisme de la passion et de la jalousie, en arrêta l'exécution au moment où j'allois parler. Je me dis : cependant si ce que m'a appris Duclos est vrai, si tout le monde est instruit de ce plat et indécent arrangement, j'aurai l'air d'être la seule à l'ignorer; je passerai pour dupe, et il semblera que j'aye besoin du secours de mes amis pour obtenir un sacrifice que je serois dans le cas d'exiger de tout homme qui prétend à mon estime : si par hasard il prenoit mal mes représentations, quelle humiliation! une rupture éclatante seroit alors indispensable : je veux me taire et attendre le premier moment de liberté pour m'expliquer sans me compromettre. Je m'en tins à cette résolution, et je fis en sorte de hâter l'occasion où je pourrois voir Francueil seul.

Enfin ce moment arriva; nous eûmes une explication très-vive, et je mis peut-être autant d'aigreur que de force dans les reproches que je lui fis. J'en mis d'autant plus que je m'étois bien promis de ne lui parler que de l'indécence de cette liaison, sans avoir l'air de soupçonner

que son cœur y fût pour rien. Il se défendit si mal, avec tant d'emportement, et si peu de raisons honnêtes; il me parut si déterminé à continuer la même vie; je vis tant de fausseté dans sa conduite, que j'oubliai toutes mes résolutions, et je lui fis les reproches les plus amers sur son infidélité, et ne le jugeant plus digne de ma tendresse, ni de mon estime, après avoir exhalé ma colère, je me sentis tout à coup si parfaitement détachée de lui, au moins je le crus, que je lui dis avec le plus grand sang-froid : Tout est fini entre nous, monsieur; la conduite que vous tiendrez à l'avenir décidera si vous pouvez revenir au nombre de mes amis, ou si vous resterez à mes yeux couvert du mépris que celle que vous tenez depuis six mois vous attire. Il sortit furieux, comme vous pouvez bien le croire.

Ma santé n'étoit pas assez remise pour soutenir impunément une pareille scène; j'en fus deux ou trois jours très-malade. Gauffecourt que l'on avoit sans doute instruit, et qui apprit dans la maison que Francueil y étoit venu, se douta de la véritable cause de mes maux; il m'en parla, et je lui contai tout. Comme il trouva dans mon cœur plus d'affliction que de dédain, il me dit que je ferois bien de garder

la résolution ferme ou non que j'avois prise de m'en tenir à l'amitié; mais qu'il falloit la conserver à Francueil et le revoir comme ami, si sa conduite étoit à l'avenir telle qu'on avoit lieu de l'attendre d'un homme qui étoit aussi foncièrement honnête. Il me promit de le voir; il le vit en effet. J'ignore ce qui s'est passé entre eux; ils ne me l'ont jamais dit : mais trois jours après Francueil m'écrivit qu'il renonçoit à fréquenter une maison qui étoit aussi suspecte à moi et à mes amis. Il revint et je le reçus.

Ne me demandez pas s'il m'a tenu exactement parole; je le suppose, mais je ne m'en suis point informée. Depuis ce temps nous sommes restés sur le ton de la confiance et de l'amitié. Comme il vient assez régulièrement chez moi, je ne lui soupçonne pas d'autres liaisons intimes. Au reste, il pourroit en avoir sans que j'eusse le droit ni même le désir de m'en plaindre; autant qu'on peut répondre de son cœur, je le crois. Je revis Duclos avant mon explication avec Francueil. Il voulut me faire des excuses de tout le mal que son indiscrétion m'avoit causé; mais je lui imposai silence, et je le priai de se dispenser, à l'avenir, de me donner de semblables avis, vrais ou faux.

Quelque temps après, M. d'Epinay me dit un

soir, en présence de madame de Jully : On ne sait ce que devient Francueil, on ne le voit plus chez Rose ; c'étoit Duclos qui l'y avoit établi : ne pourriez-vous pas me dire qui l'en a éloigné? L'honnêteté, monsieur, lui répondit madame de Jully, et ce qu'il nous doit à tous. Cette réponse lui ferma la bouche ; mais cinq minutes après il reprit : Il n'y a rien à dire à cela, mesdames, il faut que cela soit ; vous en êtes si bons juges ! et il sortit en éclatant de rire.

Pendant ma convalescence, le chevalier de Valory vint me voir souvent, et mademoiselle d'Ette deux ou trois fois. Le chevalier me dit un soir qu'il étoit désolé d'avoir souffert que mademoiselle d'Ette vînt loger chez lui. Chaque jour, disoit-il, étoit marqué par des scènes et des violences plus indécentes et plus insoutenables les unes que les autres ; et c'étoit chaque soir quelque motif de jalousie et d'intérêt qui les occasionnoit. J'avois prévu tout cela, et je l'avois même dit au chevalier ; mais le mal est sans remède. Je les ai raccommodés dix fois depuis trois ans, et ensuite ayant su qu'elle le pilloit et le laissoit manquer de tout, je lui ai conseillé de mettre plus de fermeté dans sa conduite avec elle, ou de rompre plutôt que plus tard. Il n'a fait ni l'un ni l'autre, et ils sont encore sur le même ton.

J'allai d'assez bonne heure à la campagne, et j'y fis mon établissement ordinaire avec ma mère et mes enfans. M. Grimm revint d'Allemagne et je le vis de temps en temps. J'ai continué de le voir depuis, et j'en suis toujours plus contente; mais il est lié dans deux sociétés auxquelles il est absolument livré, et qui lui laissent peu de temps pour cultiver d'autres connoissances. Il est ami intime de Diderot et de Rousseau. Trois fois la semaine il dîne chez le baron d'Holbach, son compatriote et son ami. Desmahis est aussi admis dans cette société; mais il y va peu, parce qu'ordinairement la réunion n'est composée que de personnes d'un âge mûr : il vient assez souvent me voir. Il est jeune et plein de talent; sa conversation est amusante; mais je lui crois peu de solidité dans l'esprit. Il pourroit se faire un sort par ses ouvrages, s'il vouloit travailler; malheureusement il ne peut rien faire de suite. Il est indécis, inquiet, peut-être même défiant.

J'avois quelquefois des nouvelles de madame d'Houdetot que son mari laissoit dans sa terre en Normandie, malgré toutes les instances de la famille pour la faire revenir; enfin elle est de retour depuis deux mois et mène une vie assez retirée. J'irois souvent lui tenir compagnie sans son mari que je ne puis souffrir; je la vois cepen-

dant, mais c'est chez ma mère ou chez moi, et presque point chez elle. Cela convient beaucoup mieux au comte d'Houdetot qui est vilain, au point d'être au supplice quand il faut donner à manger. Elle est toujours telle que vous l'avez connue, tout aussi vive, aussi enfant, aussi gaie, aussi distraite, bonne, très-bonne, se livrant avec ardeur à tout ce qui lui passe par la tête, et cependant avec plus de constance qu'on n'a lieu d'en attendre de son caractère. Elle acquiert tous les jours de nouveaux goûts, et n'en perd aucun. Elle s'est liée, par exemple, avec Saint-Lambert, et elle ne voit et n'entend que par lui. Il vient aussi chez moi depuis quelque temps, et sa société m'est très-agréable.

Le chevalier de V*** fut envoyé en mission auprès d'une cour étrangère. A cette nouvelle, madame de Jully fut saisie de la plus profonde douleur. Malgré le changement que j'avois remarqué depuis deux ou trois ans dans sa manière de vivre, je doutai d'abord que sa constance pût se soutenir pendant la longue absence du chevalier. Mais la vie retirée qu'elle mène depuis son départ me fait croire que sa conversion est aussi solide que sincère. Elle passe sa vie chez sa

mère, chez la mienne et chez moi. Je m'aperçois que son esprit n'a rien perdu de son originalité, et même elle est selon moi plus aimable et plus séduisante que jamais. Elle est très-plaisante, par exemple, sur le compte de son mari. « Monsieur de Jully seroit bien étonné, me disoit-elle un jour, si on venoit lui apprendre qu'il ne se soucie pas de moi. Ce seroit un cruel tour à lui jouer et à moi aussi, car il seroit homme à se déranger tout-à-fait si on lui faisoit perdre cette manie; oui cette manie, car ce n'est point une illusion : c'est une manie, une chimère, tout ce qu'il vous plaira, excepté une illusion ».

Voilà, mon tuteur, à peu près tout ce qui s'est passé pendant votre éloignement de Paris. Ce temps n'a été marqué par aucune de ces violentes secousses dont vous avez vu précédemment mon ame ébranlée; mes enfans, ma mère et quelques amis ont été ma société la plus habituelle et la plus délicieuse. J'ai fait de l'étude ma plus douce occupation; outre un petit traité de morale que j'ai commencé pour mes enfans, je me suis exercée dans plusieurs autres genres où l'on prétend que je réussis également. Je vous envoie un de mes essais; c'est le portrait de M. Grimm : vous avez vu assez souvent

chez moi l'original, pour être en état de juger de la ressemblance de la copie (1).

PORTRAIT DE M. GRIMM.

Sa figure est agréable par un mélange de naïveté et de finesse ; sa physionomie est intéressante, sa contenance négligée et nonchalante, ses gestes, son maintien et sa démarche annoncent la bonté, la modestie, la paresse et l'embarras.

Son ame est tendre, ferme, généreuse et élevée ; elle a précisément la dose de fierté qui fait qu'on se respecte sans humilier personne. En morale et en philosophie, il a des principes sévères qu'il ne se permet pas de modifier et d'a-

(1) Dès 1759, madame d'Epinay avoit imprimé elle-même, dans ses *Momens heureux*, à Genève, où nous la verrons aller à la fin de ces Mémoires, ce portrait avec le préambule suivant qui ne se trouve point dans son manuscrit.

« Peindre son meilleur ami est le travail le plus dé-
» licieux et le moins aisé ; mais lorsque la satisfaction
» l'emporte sur la difficulté, les obstacles disparois-
» sent, et le courage répond du succès. C'est une ré-
» flexion qu'on devroit faire dans toutes les actions de
» sa vie, et d'après laquelle j'entreprends le portrait
» de monsieur G. »

doucir suivant les circonstances, mais dont il se relâche presque toujours lorsqu'il s'agit de juger les autres.

Il a l'esprit juste, pénétrant et profond; il pense et s'exprime fortement, mais sans correction. En parlant mal, personne ne se fait mieux écouter; il me semble qu'en matière de goût, nul n'a le tact plus délicat, plus fin, ni plus sûr. Il a un tour de plaisanterie qui lui est propre, et qui ne sied qu'à lui.

Son caractère est un mélange de vérité, de douceur, de sauvagerie, de sensibilité, de réserve, de mélancolie et de gaieté. Il aime la solitude; et il est aisé de voir que le goût pour la société ne lui est point naturel : c'est un goût acquis par l'éducation et par l'habitude. Le commerce de ses amis ajoute à son bonheur sans y être essentiel. A l'aspect de ce qui ne lui est pas familier, son premier mouvement est de fuir; ce n'est que la réflexion, la politesse, et une sorte de niaiserie dans le caractère, qui le retiennent. Comme il craint de manquer d'égards, il reste souvent avec des gens qui l'ennuient, ou qu'il n'aime point; alors, un silence profond et un air distrait ne tardent pas à s'emparer de lui.

Ce je ne sais quoi de solitaire et de renfermé,

joint à beaucoup de paresse, rend quelquefois en public son opinion équivoque; il ne prononce jamais contre son sentiment, mais il le laisse douteux. Il hait la dispute et la discussion; il prétend qu'elles ne sont inventées que pour le salut des sots.

Il faut connoître particulièrement M. Grimm pour sentir ce qu'il vaut. Il n'y a que ses amis qui soient en droit de l'apprécier, parce qu'il n'est lui qu'avec eux. Son air alors n'est plus le même; la plaisanterie, la gaieté, la franchise, annoncent son contentement, et succèdent à la contrainte et à la sauvagerie.

On prétend même que ces démonstrations sont les seules qu'il faille attendre de son amitié dans le courant de la vie; son ame naturellement renfermée et brisée, dit-on, par les chagrins qu'il a éprouvés, l'empêche d'être aussi communicatif avec ses amis, qu'un caractère tel que le sien sembleroit le promettre. Il les écoute, et leur répond avec le plus grand intérêt, tant qu'ils ne lui parlent pas de lui : c'est le seul point sur lequel il soit en reste avec eux. C'est peut-être le seul homme à qui il soit donné d'inspirer de la confiance sans en témoigner; mais il prouve à ses amis, par sa sécurité et par sa sensibilité à leur égard, que la défiance ni l'indif-

férence n'entrent pour rien dans la réserve qu'ils lui reprochent.

On dit encore qu'incapable de feindre avec eux, il a l'art de leur présenter les plus dures vérités avec autant de douceur et de ménagement que de force. Personne n'est plus éclairé sur les intérêts des autres, ni ne les conseille mieux ; il sait indiquer les meilleurs moyens, mais il ne sait point exécuter lui-même ; personne aussi n'a plus de finesse pour pénétrer les projets des autres, ni moins d'adresse pour réussir dans les siens. Ce qu'il y a dans son caractère de solitaire et de sauvage, ne s'accorde point avec l'aisance, la souplesse et la dextérité qu'il faut dans la conduite des affaires, et que donne le grand usage du monde.

D'après cette esquisse, on peut conclure que M. Grimm n'est pas également aimable pour tout le monde. Qu'est-ce donc qu'un homme aimable ? En attendant qu'on me le définisse, je désire d'en rencontrer souvent d'aussi maussades que M. Grimm.

Le sort n'avoit pas encore épuisé tous ses coups sur madame d'Epinay ; il lui en réservoit un, sous lequel j'eus d'autant plus de crainte de la

voir succomber, qu'il pouvoit avoir pour elle les suites les plus fâcheuses.

Madame de Jully fut atteinte de la petite vérole, de l'espèce la plus maligne; après avoir été quatre jours entre la vie et la mort, elle mourut le cinquième. Madame d'Epinay ne la quitta pas d'un instant. Voici ce qu'elle m'écrivit le surlendemain de la mort de sa sœur, qui arriva pendant les trois ou quatre jours que je fus indispensablement obligé d'être à Versailles.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

Quoi! je ne puis vous voir seulement une minute! j'en ai le désir, j'en ai besoin, et vous êtes à Versailles! Si vous saviez de quelle affreuse commission je suis chargée! quel spectacle j'ai devant les yeux!...... J'ai fermé ceux de ma pauvre sœur de Jully..... il n'y a que moi qui puisse savoir ce qu'elle valoit. Laissez-moi vous parler d'elle, de sa fin, de ses derniers momens; laissez-moi me nourrir de ma douleur, car rien ne sauroit m'en distraire.

La veille de sa mort, dès le matin, les médecins annoncèrent qu'elle étoit sans ressource.

Je fus obligée d'apprendre cette cruelle nouvelle à sa mère et à son mari.... Bon Dieu !... je la vois toujours devant mes yeux ! je vois sa chambre, son lit..... je ne saurois me persuader qu'elle ne soit plus : cela n'est cependant que trop vrai ! Dès que j'eus prononcé l'arrêt, le désespoir s'empara de tout le monde.

Le lendemain, jour de..... jour affreux, que je n'oublierai jamais ! la connoissance qu'elle avoit perdue depuis plusieurs heures lui revint vers les sept heures du matin. Me trouvant auprès de son lit, je fus assez long-temps sans qu'elle m'aperçût ; à la fin je lui pris la main et la lui serrai. Sommes-nous seules, me demanda-t-elle ? Oui, ma sœur, lui dis-je. Alors, tirant de sa poche un petit portrait d'elle : Tiens, dit-elle, c'est pour toi. Les larmes m'étouffoient ; je ne pus proférer un seul mot ; je me jetai la tête sur son lit ; j'allois baiser ses mains, elle les retira. Adieu, ma bonne amie, ma véritable sœur ; ayez soin du chevalier..... si je meurs ; consolez-le..... il vous consolera aussi..... Elle se retourna, et laissa échapper quelques larmes. Convenez, dit-elle encore, que c'est mourir bien jeune ! Je sortis de sa chambre dans un état impossible à rendre, et mille fois plus mourante qu'elle. Les médecins arrivèrent vers les neuf

heures du matin ; ils chantèrent victoire : j'avoue qu'elle avoit un certain regard fixe qui me faisoit douter de ce miracle. Lorsqu'ils furent sortis, je m'approchai de son lit : Eh bien ! lui dis-je, voilà le cinq commencé, et tout va au mieux. Oui, selon eux, dit-elle ; mais je ne me sens pas bien ; j'étouffe, j'ai des frissons, ma tête n'est pas nette.... je crois que demain ils seront bien étonnés..... Pourquoi, lui dis-je ? Elle ne répondit point. Il lui prit une douleur violente à la tête ; elle jeta un cri, en me demandant précipitamment ses poches ; je fus un moment à les trouver ; elle chercha long-temps sans trop savoir ce qu'elle faisoit. A la fin, elle tira une clef, et répéta plusieurs fois : c'est la clef, c'est celle...., elle ne put achever, et ce furent les dernières paroles qu'elle prononça. Le transport revint, et à cinq heures du soir elle n'étoit plus.

Cette clef, que j'avois prise sans savoir qu'en faire, me revint tout à coup dans l'esprit ; je compris qu'il pourroit être important de sauver ce qu'elle pouvoit avoir de papiers. Je rentrai dans son appartement, en vérité, sans savoir ce que je faisois, j'allai à son secrétaire où je lui avois vu serrer quelquefois des lettres du chevalier, après les avoir lues ; c'étoit précisément cette clef qu'elle m'avoit donnée. Alors, profitant du

seul instant qui me fût favorable, je pris tout ce que je trouvai d'écrit, et je le jetai au feu. Après avoir vu brûler tous ces papiers, je remis la clef à M. de Jully. Lorsque celui-ci et sa belle-mère ne purent plus douter de leur malheur, on les emmena hors de la maison. Il est impossible de rendre l'état de stupidité dans lequel ils étoient tous les deux; on les auroit crus tombés en enfance; pas une larme n'échappoit de leurs yeux; ils étoient assis l'un vis-à-vis de l'autre, se tenant les mains et se souriant froidement de temps en temps; s'assurant de ne se jamais quitter: et, si quelqu'un de nous vouloit les consoler, ils répondoient, en s'embrassant: Nous n'en avons pas besoin. Pourquoi nous consoler, nous resterons toujours ensemble, qu'est-ce qu'il nous faut de plus? Quelqu'un, par malheur, vint à nommer hier madame de Jully; ils se retournèrent aussitôt avec précipitation, regardèrent tous deux autour de la chambre, et retombèrent ensuite dans leur stupidité. La famille de madame de Jully m'a proposé de me charger de tout ce qu'il y a à faire; j'avois envie de refuser, par plus d'une raison, cette triste commission; mais M. de Jully et sa belle-mère m'en ont priée de manière à ne pouvoir les refuser. Pendant que vous serez là, me dit

celle-ci d'un air que je n'oublierai de ma vie, faites disparoître..... vous savez bien...... tout, dit-elle, en montrant chaque pièce de son habillement, puis les siéges et tous les meubles. Je l'assurai que je tâcherois de mériter la confiance dont elle m'honoroit.

Ensuite, la mort dans l'ame, je me suis transportée dans la maison de ma pauvre sœur ; j'ai pris avec moi une de ses tantes et le valet de chambre de M. de Jully. J'ai commencé par faire un inventaire de tous les effets, bijoux, meubles, etc. J'ai fait enfermer les meubles dans une chambre à part ; j'ai partagé la garde-robe entre ses deux femmes de chambre, et j'ai chargé une femme connue de vendre les dentelles et les belles robes. J'ai enfermé les diamans et les bijoux dans une cassette, dont j'ai remis la clef à mon frère.

La douleur où il étoit d'avoir perdu sa femme fut poussée jusqu'au délire, et parut d'autant plus étrange que la dissipation à laquelle il s'étoit livré jusqu'au dernier moment de sa vie ne l'y avoit pas préparé. Sa première sortie fut pour commander un superbe mausolée en marbre, qu'il destina à être placé dans un cabinet au fond de son appartement (1). Il fit faire

(1) Il est difficile de dire, aujourd'hui, si le mauso-

une demi-douzaine de portraits, qu'il rangea tout autour de sa chambre, et il passoit son temps à se nourrir ainsi de sa douleur. Rousseau écrivit à ce sujet une lettre à M. de Francueil, qui étoit à la campagne : je ne puis m'empêcher d'en donner l'extrait. On verra qu'en reprochant à M. de Jully d'arranger sa douleur sur ses goûts, Rousseau n'en arrange pas moins, sans s'en apercevoir, les événemens à ses systèmes.

EXTRAIT

D'une Lettre de Rousseau à M. de Francueil.

. . . . Mais revenons au sujet de ma commission. Vous êtes en peine de monsieur de Jully, m'a dit madame d'Epinay; il est constant que sa douleur est excessive, on ne peut être rassuré sur ses effets qu'en pensant au peu d'apparence qu'il y avoit, il y a deux mois, par la vie qu'il menoit, que la mort de sa femme pût laisser dans son ame des traces bien profondes de douleur. D'ailleurs il l'a modelée sur ses

---

lée de madame de Jully, ouvrage du ciseau de Falconet, que l'on voyoit avant la révolution dans l'une des chapelles de l'église Saint-Roch, avoit été fait sur le même modèle.

goûts, et cela lui donne les moyens de la conserver plus long-temps, sans nous alarmer sur sa santé. Il ne s'est pas contenté de faire placer partout le portrait de sa femme, il vient de bâtir un cabinet qu'il fait décorer d'un superbe mausolée de marbre avec le buste de madame de Jully et une inscription en vers latins qui sont, ma foi, très-pathétiques et très-beaux. Savez-vous, monsieur, qu'un habile artiste en pareil cas seroit peut-être désolé que sa femme revînt? L'empire des arts est peut-être le plus puissant de tous. Je ne serois pas étonné qu'un homme, même très-honnête, mais très-éloquent, souhaitât quelquefois un beau malheur à peindre. Si cela vous paroît fou, réfléchissez-y, et cela vous le paroîtra moins: en attendant je suis bien sûr qu'il n'y a aucun poète tragique qui ne fût très-fâché qu'il ne se fût jamais commis de grands crimes, et qui ne dît au fond de son cœur en lisant l'histoire de Néron, de Sémiramis, d'OEdipe, de Phèdre, de Mahomet, etc.: La belle scène que je n'aurois pas faite, si tous ces brigands n'eussent pas fait parler d'eux! Eh! messieurs nos amis des beaux arts, vous voulez me faire aimer une chose qui conduit les hommes à sentir ainsi!... Eh bien! oui, j'y suis tout résolu, mais c'est à condition que vous me prouverez qu'une

belle statue vaut mieux qu'une belle action; qu'une belle scène écrite vaut mieux qu'un sentiment honnête; enfin qu'un morceau de toile peinte par Vanloo vaut mieux que de la vertu.... Tant y a que M. de Jully est dévot, et que tout incompréhensible que nous est sa douleur, elle excite notre compassion. Il a marqué un grand désir de votre retour : madame d'Epinay vous prie de nous mander quelque chose de satisfaisant à cet égard.....

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

J'ai passé ma soirée hier chez madame Lebrun, comme je l'avois projeté. Nous y étions seuls en famille; il n'y avoit d'étranger que le chevalier de Valory, qui y fut admis et consulté sur le projet du monument. Il sera vraiment très-beau, très-simple, et l'épitaphe très-pathétique. M. d'Epinay y vint passer une heure. M. de Jully le pria de rassembler tous les papiers nécessaires pour fixer et arrêter leurs comptes sur l'affaire qui a excité entre eux tant de discussions, il y a sept ou huit mois. Elles pensèrent se renouveler encore, parce que

M. d'Epinay répondit que ces papiers seroient bientôt rassemblés de sa part, mais qu'il falloit avant tout produire l'acte d'association qu'ils avoient passé sous seing-privé; que cet acte étoit resté entre les mains de M. de Jully, qui en avoit toujours promis une copie et ne l'avoit jamais donnée. M. de Jully soutint à son frère qu'il lui en avoit fourni une. Enfin, ni l'une ni l'autre ne se trouve: cela ne fait-il pas des affaires bien faites? Lorsque monsieur d'Epinay fut parti, monsieur de Jully me dit: Ma sœur, en affaires d'intérêt et d'honnêteté, je compte plus sur vous que sur mon frère; faites, je vous prie, l'impossible pour que ces papiers se retrouvent, et que votre mari y mette un peu de soin et d'exactitude, car je vous avoue (ce que je n'ai pas voulu dire devant lui) que je n'ai aucun titre; je ne comprends pas ce que tout cela est devenu. L'inventaire des papiers est fini d'hier; on a examiné jusqu'au moindre chiffon; il n'y a aucune trace ni de notre association, ni aucun titre des sommes que j'ai données ou reçues; et je suis intimement persuadée que mon frère m'est redevable de cinquante mille écus au moins.

Je lui dis que je me rappelois à merveille que sa femme s'en étoit emparé, mais que j'ignorois

ce qu'elle en avoit fait; que je présumois cependant qu'elle les auroit peut-être remis à quelques gens d'affaires, parce qu'elle m'avoit dit, peu de temps après, que mon mari lui devoit plus qu'il ne croyoit; mais je n'ai point, lui dis-je, entendu parler depuis de cette affaire.

Il m'est assez difficile de les aider dans leur recherche, mon mari ne m'ayant jamais rien dit de ses affaires, et ne me permettant même aucune curiosité à cet égard. C'est ce que je dis à M. de Jully, et il convint que j'avois raison. Ce qui embarrasse mon frère, c'est que cette association n'est pas d'un genre, à ce qu'il prétend, à pouvoir être rendue publique sans inconvénient....

On m'apporte votre lettre, mon cher tuteur; je vous envoie celle-ci, et j'irai vous dire le reste cette après-dînée; à quatre heures je serai chez vous.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

Je suis désolée, monsieur; il faut que je me rende aujourd'hui avec toute la famille chez monsieur de Jully. Il a vu ce matin les gens d'affaires avec lesquels sa femme peut avoir eu quelques relations. Les papiers ne se retrouvent point, person-

ne n'en a la moindre connoissance. On a questionné les valets : une maudite femme de chambre, mécontente du lot que je lui ai adjugé sur les hardes de la pauvre madame de Jully, s'est avisée de dire, qu'immédiatement après la mort de sa maîtresse, j'étois entrée seule dans le cabinet, qu'elle ignore ce que j'y ai fait, mais que lorsqu'elle y étoit retournée, elle avoit trouvé la cheminée pleine de papiers brûlés. Le fait est vrai ; aurois-je brûlé ces papiers ? je l'ignore, je ne sais pas moi-même ce que j'ai fait. Que puis-je dire? Voyez-vous, monsieur, quelle défaveur cela peut me donner ? De quel droit aurois-je brûlé des papiers ? Irois-je dire à monsieur de Jully qu'il y en avoit, ou qu'il devoit y en avoir qu'il ne falloit pas qu'il vît ? Non certainement je ne le puis pas. Si j'ai exécuté un ordre de sa femme, pourquoi n'ai-je pas pris un témoin ? J'en ai bien exigé deux pour faire exécuter les ordres du mari et de la mère ? Pourquoi ai-je attendu que madame de Jully eût expiré? Et que n'ai-je dit tout de suite à la mère la commission dont j'étois chargée. En vérité, ne pouvant avouer ce qui en est, je ne vois pas ce que je puis répondre. Gauffecourt dit que madame Lebrun est furieuse, que toutes les tantes, les cousines et les commères dont

cette famille est composée, bavardent et font des commentaires à perte de vue; on dit que je dois faire bon de la somme, puisque j'ai brûlé les titres; et déjà madame Lebrun proteste qu'elle agira à la rigueur. Monsieur de Jully dit qu'il m'en croira sur ma parole, et qu'il ne peut me croire coupable d'une telle infamie, pas même d'une étourderie qui pût le mettre dans l'embarras. A ce sujet on rappelle tout ce que j'ai dit hier au soir sur cette affaire; le refus que j'ai fait de m'en mêler; enfin l'on trouve une fausseté et une duplicité manifestes dans toute ma conduite. Croiriez-vous que, jusqu'aux soins que j'ai pris de ma pauvre sœur, tout leur est suspect. J'avois mes vues, en effet, dit-on; cette assiduité, cette tendresse, n'étoient pas naturelles; aurois-je abandonné mes enfans, les aurois-je relégués à la campagne pendant l'hiver, moi qui affiche tant d'amour pour eux, si je n'avois pas eu quelques vues d'intérêt? Dieu sait tout ce que j'aurois fait, ajoute-t-on; avec le temps on découvrira de belles choses; il faut un exemple public pour le repos des familles.

En me rendant ces indignes imputations, Gauffecourt étoit tout aussi indigné de la foiblesse de M. de Jully que des bavarderies de ces

commères,

commères, car mon beau-frère se contente de dire froidement qu'il n'y croit pas; mais il n'a le courage ni de leur imposer, ni de les faire taire. Cependant Gauffecourt ne sait pas ce que j'ai fait, et je ne me suis pas permis de le lui dire. Je veux, s'il est possible, me tirer de là sans compromettre la mémoire de ma sœur. Mais je ne vois pas encore comment j'y réussirai. Bonjour, monsieur, etc. etc.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

NOTRE affaire est publique, grace aux clabauderies des dames Lebrun et à l'inconsidération de M. d'Epinay. Il rit comme un fou de ce qui fait mon supplice, et dit, que je l'aye fait exprès ou non, que le tour est excellent.

Lorsque j'arrivai chez M. de Jully, chacun parloit bas, on chuchotoit. Madame Lebrun me salua à peine et ne daigna pas m'adresser la parole. Toute la famille étoit assemblée; et les gens d'affaires, notaires, commissaires et autres avoient été mandés.

Au bout de quelques momens de tumulte, M. de Jully s'approcha de moi avec M. d'Epinay, le comte d'Houdetot et le notaire. Vous nous

voyez fort en peine, ma sœur, me dit-il, ces malheureux papiers ne se trouvent point : ne pouvez-vous nous donner quelques éclaircissemens sur ce qu'ils sont devenus ?

J'entendis madame Lebrun murmurer entre ses dents. Oh que si ! si elle le vouloit, elle le diroit bien ; et je vis en même temps toutes ces dames se faire des signes. J'étois mal à mon aise, je vous l'avoue, mais sans paroître faire attention à elles ; je répétai ce que j'avois dit la veille, en assurant que je n'en avois d'ailleurs aucune connoissance. Mais, me dit M. de Jully, qu'est-ce que cette clef que vous m'avez remise immédiatement après le malheur..... Comment en étiez-vous chargée ? n'est-ce pas celle du secrétaire ? — Oui mon frère, elle m'avoit été remise par votre femme, et j'ai exécuté ses volontés. — Quelles étoient-elles ?

A cette question, je fus embarrassée, car la pauvre femme n'avoit rien prononcé, et j'avois plutôt interprété qu'exécuté ses ordres. Cependant, après un instant de réflexion qui me rendit encore plus suspecte, je répondis : Son intention étoit que les papiers que contenoit le secrétaire fussent brûlés sur-le-champ ; ils l'ont été. — Savez-vous, me dit-il d'un ton fort troublé, ce que c'étoit que ces papiers ? — Non, et je

n'ai pas dû le savoir. J'ai pris indistinctement tout ce qui s'est présenté.

Alors tout le monde parla à la fois. Madame Lebrun se leva brusquement; Messieurs, dit-elle, je vous prends à témoin que madame avoue qu'elle a brûlé les papiers : Des papiers, madame, lui dis-je, et non les papiers; quant à ceux que vous cherchez, encore une fois si je les ai brûlés, je l'ignore et je n'en ai aucune connoissance. M. de Jully se jeta dans un fauteuil la tête appuyée dans ses deux mains. Quelle apparence, disoit une des tantes, qu'elle ait chargé madame de tout brûler et que je n'en aye rien su, moi, moi pour qui ma nièce n'a jamais rien eu de caché. Bon! reprenoit la mère, ma fille n'a jamais été dans le cas de rien cacher, c'est le comble de l'indignité de vouloir nous la rendre suspecte; c'étoit bien plutôt pour mettre à couvert ceux en qui elle avoit bien mal à propos placé sa confiance. Quoi qu'il en soit, sa dot est mangée, il faut qu'on me la rende, qui que ce soit qui la paye. M. d'Epinay vint me demander à l'oreille si ce que j'avois dit étoit bien vrai. Je le regardai avec indignation, sans lui répondre. Il s'y méprit et crut que je voulois lui dire qu'il étoit bien indiscret de me faire cette question.

Madame Lebrun hors d'elle-même se mit en

devoir de me faire subir un interrogatoire dans les formes ; je lui répondis d'abord honnêtement et le mieux qu'il me fut possible, mais son ton, ses expressions, les mots à double sens devinrent si choquans, que je pris le parti de me retirer en lui disant que je n'avois rien à lui répondre au-delà de ce que j'avois dit.

Je revins chez moi avec M. d'Epinay. Nous y trouvâmes Duclos, qui étoit déjà instruit, et à qui mon mari conta ce qui venoit de se passer. Croiriez-vous, monsieur, qu'il osa me soupçonner aussi d'avoir mis de l'intention à exécuter si ponctuellement les ordres de ma sœur ? Vous avez répondu comme vous le deviez à votre mari, m'a-t-il dit ; que vous ayiez brûlé les titres ou non, il faut toujours parler de même, entendez vous. Qu'appelez-vous, lui dis-je ; vous me soupçonneriez !... — Mais, attendez donc. Soupçonner ! soupçonner !... Où seroit donc le grand mal quand vous les auriez brûlés ? M. de Jully a, ce me semble, assez gagné à cette affaire, d'après ce que j'entends dire. Que diable est-ce que cela fait, quand les gens sont insatiables ? — Mais, Duclos, vous perdez le sens; pensez-vous bien à ce que vous dites ? — Oui, certainement; ne voyez-vous pas ?... Ecoutez, que vous les ayiez brûlés ou non, je ne vous en estime pas moins,

je vous en avertis. C'est une sorte de restitution à vos enfans; voilà comme j'envisagerois cela : il y a des cas où l'on fait très-bien de se faire justice à soi-même. Que diable ! la loi sévit contre un domestique qui vole à son maître les gages qu'il ne lui paye pas; eh bien! ils ont raison tous deux. Il faut corriger la loi.... et puis il n'y a qu'heur et malheur à tout cela. L'homme est poussé malgré lui à telle ou telle action; comment diable seroit-il responsable de ce qui en résulte? Je le fis taire en ne lui cachant point l'indignation qu'il me causoit. Il se mit à rire de ma simplicité.

Il prétend qu'on peut, sur mon aveu, me condamner à payer la somme entière. Il est bien question de somme, lui ai-je dit; que je paye ou non, c'est le soupçon que cette indigne famille ose former contre moi dont il s'agit. Cela ne m'empêche pas de voir que c'est l'intérêt qui guide madame Lebrun; mais que m'importe son motif, elle se plaindra; et quoique j'aye fait ce que j'ai dû faire, et ce que tout le monde auroit fait à ma place, on me blâmera. Il fallut essuyer un sermon de Duclos sur ma précipitation. Si les titres n'en étoient pas, que n'appelliez-vous des témoins, dit-il?

Vous pensez bien qu'il ne me laisse igno-

rer aucun des propos qui se tiennent. « Si le mari de madame d'Epinay étoit par hasard dans le cas de manquer, étant contraint à payer la somme réclamée par M. de Jully, et qu'elle en ait soustrait le titre pour quelque temps seulement, y a-t-il bien du mal à cela, dit l'un? » « J'en suis fâchée pour madame d'Epinay; peut-être n'est-elle pas coupable; mais en attendant c'est une femme qu'on ne peut plus voir, dit l'autre. » Concevez-vous qu'on se permette de telles suppositions et de pareilles réflexions? Cela est désespérant; et quelle que soit la tournure que tout ceci prenne, je ne m'en laverai jamais. Ah! je ne puis supporter le désagrément d'être ainsi l'histoire de tout Paris! Je revois des gens qui n'étoient pas venus chez moi depuis un siècle; les uns m'examinent jusqu'au fond de l'ame; les autres hasardent des questions qu'ils n'ont point droit de me faire, et couvrent leur insultante curiosité du voile de l'intérêt, qu'au fond ils n'ont jamais ressenti pour moi.

On prétend que mon mari ne m'épargne pas davantage, et Duclos m'assure qu'il dit par-tout, que, par mon étourderie, je l'expose à faire croire qu'il ne veut pas payer à son frère tout ce qu'il peut lui devoir. Si cela finit par attaquer l'hon-

neur de madame d'Epinay, ajoute-t-il, je serai forcé de prendre quelque parti dont je gémirai; mais c'est sa faute et non la mienne. Le parti est de se séparer de moi, sans encourir le blâme public, et de me reléguer dans un couvent.

Rousseau est tombé dans une autre extrémité. Toutes les fois qu'il avoit été question en sa présence de cette affaire-là, il avoit toujours gardé le plus profond silence, et jamais il ne m'en avoit dit un seul mot. Comme je pouvois croire que j'étois suspecte à ses yeux, je l'ai forcé à s'expliquer : « Que voulez-vous que je vous dise? m'a-t-il répondu, je vais, je viens, et tout ce que j'entends m'indigne et me révolte. Je vois les uns si évidemment méchans et si adroits dans leurs injustices; les autres si gauches et si plats dans leur bonne intention, que je suis tenté (et ce n'est pas la première fois), de regarder Paris comme une caverne de fripons dont chaque voyageur est tour à tour la victime. Ce qui me donne de la société la plus mauvaise idée, c'est de voir combien on y est pressé de se pardonner à soi-même, à cause de la multitude de ses semblables. S'il étoit question d'accréditer une bonne action, on ne la croiroit, morbleu! qu'à son corps défendant ».

Mademoiselle d'Ette ne m'a-t-elle pas con-

seillé d'accommoder cela avec de l'argent. En vérité, tout m'indigne et me révolte. Toute la famille m'abandonne, excepté la comtesse d'Houdetot que j'ai vue presque tous les jours; elle est à peu près la même; cependant je crois qu'il y a plus de pitié que de justice dans les expressions de son amitié. Croyez-vous, par exemple, que je puisse être bien flattée des égards et des soins que me témoigne le comte son mari? Son maintien est tout à fait singulier. Il a l'air de l'admiration; il semble qu'il dise en lui-même: « Pourquoi diable cette femme n'est-elle pas la mienne? »

LETTRE

DE M. DE FRANCUEIL A MADAME D'EPINAY.

QUE je suis malheureux, ma tendre amie, que ma situation me condamne à la retraite, et m'ôte la douceur de vous consoler, et d'aller par-tout vous défendre! Je suis indigné de la foiblesse de Jully. Comment n'impose-t-il pas à ces femmes qui étoient sans cesse en admiration devant lui? Au reste, si madame Lebrun pousse la vilainie jusqu'à vous faire assigner, et qu'il soit assez imbécille pour le souffrir, disposez de moi et de tout ce qui m'appartient comme de votre propre bien.

Je blâme, permettez-moi de vous le dire, la solitude où vous vous tenez. Montrez-vous. Les lettres que vous m'écrivez sont pleines de nerf, de courage, et ont le caractère de l'innocence : voilà ce qu'il faut afficher. A votre place, j'irois par-tout, en visite, aux spectacles ; que craignez-vous ? Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles exactement. Jamais, ma bonne amie, rien de ce qui vous intéresse ne me sera indifférent ; jugez dans cette occasion importante combien je suis occupé de vous.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE FRANCUEIL.

Bon Dieu ! qu'ai-je appris, mon ami ? Il ne manquoit que cette circonstance à mon malheur ; M. Grimm s'est battu, il a été blessé, et j'en suis la cause ! C'est Duclos qui est arrivé, avant-hier au soir, tout exprès pour m'apprendre cet événement. Je ne m'étonne pas, m'a-t-il dit, si Grimm n'a pas paru ici depuis quelques jours ; il est autrement occupé, le savez-vous ? Il rompt des lances pour vous, mais, par Dieu ! il lui en cuit à présent ; il s'est battu, et il a été blessé. Je ne puis vous dire la révolution que me fit cette nouvelle apprise ainsi su-

bitement ; je vis un honnête homme qui perdoit la vie, peut-être, pour avoir pris la défense d'une femme à qui il ne devoit rien ; et cette femme, c'est moi. Je fis cent questions à la fois à Duclos, qui n'etoit en état de me répondre à aucune; il ne savoit que le fait, et ne s'en permettoit pas moins mille conjectures et mille réflexions, qui toutes concouroient à me désespérer. Quoi qu'il en soit, disoit-il, c'est le service d'un fou qu'il vous a rendu là. C'est un homme que vous ne pouvez plus voir honnêtement; ne le voyez plus, c'est le seul moyen de vous rendre sa mort ou sa vie utile, sans quoi il vous nuira plus qu'il ne vous aura servie.

Mon mari entra : il connoissoit l'affaire, et savoit même, de plus que Duclos, le nom de l'adversaire de M. Grimm; il voulut plaisanter sur la gloire que j'en retirerois, mais je le fis taire séchement, et je dis ensuite à Duclos et à lui : « Je connois peu M. Grimm, je ne connois point du tout celui contre qui il s'est battu: quoi qu'il en soit, ce duel seroit un malheur de plus pour moi, et que je ressentirois vivement, mais qui doit me rendre plus respectable à quiconque a le sens commun. M. Grimm n'est ni un fou, ni un étourdi, et s'il est vrai qu'il ait pris jusque-là ma défense, il y a apparence

qu'il me rend plus de justice que ceux qui me raillent ou qui me blâment. Adieu, messieurs, laissez-moi, je veux être seule ».

Vous concevez aisément, mon ami, quelle nuit je passai. Je vis, le lendemain, M. de Lisieux qui étoit instruit de toutes les circonstances, voici ce qu'il m'apprit.

M. Grimm étoit à dîner chez le comte de Frièse, chez qui il loge. Il y avoit beaucoup de monde, mais point de femmes. Vers le milieu du repas, on conta mon aventure, et elle fut présentée comme un tour de passe-passe d'autant plus adroit que j'avois, disoit-on, couvert mon escamotage du voile de l'amitié et de l'honnêteté, et qu'ensuite je m'étois fait donner cent louis par mon mari pour récompense du service que je lui avois rendu. M. Grimm voulut me défendre par la réputation de probité et de désintéressement que je m'étois acquise universellement. J'ai peu l'honneur de connoître madame d'Epinay, disoit-il; elle passe pour avoir une fortune honnête; elle a de l'esprit; on dit qu'elle fait beaucoup de bien, qu'elle est noble et généreuse. On ne me persuadera jamais qu'en vingt-quatre heures on change de mœurs et de principes, et qu'on sacrifie tous les avantages dont jouit une personne honnête à un intérêt

aussi vil; et en admettant que cela fût possible, que lui en revient-il, messieurs? Cent louis, à ce que vous dites, et voilà tout; car on sait que les intérêts de son mari et les siens n'ont rien de commun. Non, messieurs, non, je n'en crois rien, et je n'en veux rien croire.

Malgré cela, cette inculpation parut plaisante, les mauvais propos vinrent ensuite, et l'on conclut, à deux ou trois voix près, que j'avois très-bien su ce que je faisois, en brûlant les papiers de madame de Jully, et qu'étant d'ailleurs de moitié dans ses intrigues, j'avois eu plus d'une raison pour en agir ainsi. Tout en disputant, ces messieurs buvoient et s'échauffoient d'autant. On conta de même plusieurs histoires sur le compte de mon mari; on décida sans nous connoître, qu'il n'y avoit à tout cela qu'un ménage de gâté. A la fin M. Grimm, impatienté, se leva et dit: Messieurs, je ne me presse point de juger des faits que je ne connois pas. Mais à quoi vous sert donc d'avoir été honnête toute votre vie, si votre probité ne peut vous prémunir contre les soupçons et la médisance. Je sais cinquante exemples de jugemens faux et révoltans prononcés avec la même légèreté. Il n'y a pas un de vous, s'il y veut bien faire attention, qui n'en sache autant. Ce qui me confond, c'est qu'en pareil

cas, par une bizarrerie inouïe, les honnêtes gens fassent presque toujours cause commune avec les fripons, comme si chacun ne sentoit que pour soi les avantages d'une bonne réputation. J'ignore quel parti vous prendriez à mon égard en pareille circonstance ; mais je vous déclare à tous, messieurs, que si demain l'on vous accuse d'un fait qui vous déshonore, je n'en croirai rien. — Parbleu ! je le crois bien, reprit l'un d'eux, mais des gens perdus ! — Qui dit cela, reprit M. Grimm : Messieurs, je le répète, je ne connois particulièrement ni monsieur ni madame d'Epinay : je ne sais s'ils sont coupables ou non, mais, ma foi, cela me donne un souverain mépris pour ceux qui sont pressés de le croire. Le baron d'E***, qui étoit le seul qui eût parlé affirmativement, se leva et répondit qu'il falloit avoir une furieuse opinion de soi-même pour oser menacer les autres de son mépris. M. Grimm répliqua qu'il falloit avoir bien peu d'honneur pour avoir besoin de déshonorer les autres si vite.

On prétend que le reproche étoit fondé dans tous les points ; aussi le baron d'E*** ne l'endura pas. Ils se tinrent encore quelques propos ; le comte de Frièse voulut d'abord changer la conversation ; mais le baron se crut offensé personnellement ; et ces messieurs ne se mêlè-

rent plus de la querelle. Les deux antagonistes descendirent dans le jardin pour se battre. M. Grimm porta à son adversaire un coup qui lui effleura légèrement les côtes, et il en reçut un en même temps dans le bras. Le baron, qui se crut fortement blessé, dit qu'il étoit content. Alors M. Grimm jeta son épée, et aida son adversaire à étancher son sang avant de songer à lui-même. Le comte de Frièse ramena le baron chez lui. Heureusement leurs blessures ne sont point dangereuses.

Ma mère et moi nous avons chargé Rousseau, qui voit tous les jours M. Grimm, de lui dire l'intérêt que nous prenons à sa santé. Depuis que mon mari a su qu'il s'étoit battu pour lui, il ne se possède pas de joie; il en fait par-tout l'éloge, et à tout propos il le cite; quant à Duclos, il fait ce qu'il peut pour atténuer cette action de M. Grimm, et pour me persuader qu'elle me fait grand tort. Tout le monde, dit-il, conclut de ce combat que Grimm est votre amant: je vous dis que vous êtes folle si vous le revoyez. Et moi je lui réponds que je suis déterminée, au contraire, à le voir beaucoup plus souvent que je ne le voyois.

Voilà où nous en sommes, et à peu près tout ce que vous désirez savoir. Que vous êtes

heureux de vivre à la campagne et dans la solitude ! Bonjour, mon ami ; de vos nouvelles ? Vous aurez des miennes exactement, si je ne vais pas vous voir.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

Le malheur nous rend indulgens, monsieur ; il n'y a rien de si vrai. Je viens d'avoir une querelle très-vive avec Duclos, Rousseau, Gauffecourt et le chevalier de Valory. Imaginez-vous qu'ils sont entrés tous quatre chez moi, en riant comme des fous. Je leur ai demandé la cause de cette gaieté. Oh ! ce n'est rien, dit Duclos ; nous étions tous les quatre à nous promener, et ce diable de Rousseau, qui pense toujours mal de son prochain, s'avise de nous dire, à propos de je ne sais plus quoi, que le mausolée de votre belle-sœur, qui est une chose magnifique, par parenthèse, est une consolation d'autant mieux inventée, que M. de Jully aura cent fois plus de plaisir à le détailler, qu'il n'en a eu à pleurer sa femme. Savez-vous sur quoi il fondoit son opinion ? sur l'empire invincible qu'ont les arts par-dessus toute autre chose. Enfin, dit-il, allons chez lui ; je gage que l'éloge de la défunte une fois fait, vous aurez la preuve de ce que j'avance. Sur

cela, madame, je parie, et nous partons. Votre beau-frère n'a encore chez lui que le modèle en petit. Le premier moment fut vraiment si pathétique, que je crus avoir gagné; mais peu à peu on quitte le rôle de pleureur, et puis on nous fait remarquer telle beauté, tel contour, et ceci et cela; et enfin, voilà un homme mille fois plus artiste que veuf. Je me suis retourné vers Rousseau, je lui ai, ma foi, dit tout haut : Allons-nous-en, mon ami, vous avez gagné. Voilà, madame, le sujet de nos rires.

Je vous avoue, monsieur, que je fus indignée que des gens qui se disent amis d'un homme, ayent été de sang-froid chez lui pour le railler : je le leur ai dit, et peut-être trop durement. Il faut pourtant convenir que le rôle que joue M. de Jully est assez ridicule, mais cela n'excuse point ces messieurs.

J'ai eu ce soir une réponse du pauvre chevalier de V.*** Il est dans une douleur amère de la mort de ma belle-sœur. Je vous ferai voir sa lettre, je suis sûre qu'elle vous touchera : elle arrache des larmes. Il me mande qu'il écrit à M. de Jully, et il m'annonce la visite d'un de ses frères qui voyage, et qui viendra dans quelques mois à Paris; et il me le recommande. Jamais il n'est sorti de sa province. Je crains de

de ne lui être bonne à rien, et de n'être pas même à Paris lorsqu'il y viendra.

M. Grimm a envoyé aujourd'hui savoir des nouvelles de ma mère et des miennes. Il nous a fait dire qu'il espéroit sortir incessamment, mais qu'il n'oseroit se présenter à nous sans une permission expresse : vous pensez avec quel empressement nous la lui avons donnée.

Francueil revient ces jours-ci de la campagne, à ce qu'il me mande. C'est une consolation, mais bien foible; il a si peu besoin de moi! Bonjour, monsieur, ne venez pas me voir demain; je passe la journée chez ma mère.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Ah! monsieur, quel bonheur! quel bonheur inattendu! M. de Jully sort d'ici. Tout est retrouvé; mais savez-vous comment? d'une manière qui ne laissera aucune ressource contre moi, ni à l'envie ni à la méchanceté. Je vous en ferai les détails, cela seroit trop long par écrit, et je n'en ai pas le loisir. Ah! c'est monsieur d'Épinay qui est excellent! Ces papiers retrouvés l'assomment. Il n'est pas bien décidé, dit-il, que ce soient les véritables : il faudra les examiner de

l'argent; j'ai pensé qu'en vous priant de brûler indistinctement tout ce qui se présentoit, elle avoit désiré d'éteindre une source de discussions, et.... — Mon frère, elle étoit trop équitable pour avoir eu une idée si mal entendue; et les suites?...... — Je supposois qu'elle ne les avoit pas prévues....... Mais, que peut-elle donc avoir fait brûler si subitement? — Je l'ignore absolument, mon frère; j'ai brûlé sans rien voir. — Vous ne le soupçonnez pas? — Non, mon frère. — Si celle-là avoit des intrigues!... mais cela n'est pas vraisemblable, n'est-ce pas? — Madame de Jully faisoit beaucoup de bien, mon frère, il seroit tout simple qu'elle eût voulu en dérober les traces. — Je le crois. Vous le croyez aussi? — C'est à mon avis le seul soupçon que nous puissions nous permettre. Il faut nous y tenir ».

Il soupira, et partit.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

Quatre jours de distance.

« Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour ».

VOILA ce que j'ai été tentée vingt fois de répondre aujourd'hui. Croiriez-vous que je ne puis pas faire un pas sans recevoir des compli-

mens et des félicitations; mais ce que je trouve excellent, ce sont ceux qui me disent : Défiez-vous de tels et tels; si vous saviez les propos qu'ils tiennent de vous? Il faut avoir l'ame bien basse pour soupçonner si vite, ajoutent-ils. Je ne répondrois pas, cependant, que ceux-là mêmes n'eussent été du nombre de ces mal-disans.

Madame Lebrun est venue chez moi; elle m'a fait des excuses de la part de ses sœurs : ainsi tout est dit, toute la famille et nos amis en ont été témoins. Je pense très-sincèrement ce que je lui ai répondu, lorsqu'elle a commencé la harangue que je ne l'ai pas laissé achever. « Il étoit difficile, madame, lui ai-je dit, que l'on pût soupçonner mon intention, mais je pouvois être coupable du fait sans le savoir; il m'importoit d'en être justifiée à mes propres yeux et dans l'esprit de ceux que j'estime. Je le suis, tout le reste m'est indifférent ». Elle voulut nier les propos qu'elle craignoit, sans doute, qui ne me fussent revenus. « J'ai appris à ne faire nul cas des propos, lui dis-je, madame. Vous dites aujourd'hui que vous ne m'avez pas soupçonnée, je le crois, et j'en prends tous ces messieurs à témoin ». M. d'Epinay alla à son frère et lui dit : Eh bien! ces papiers, les as-tu? Il faudra les voir; les as-tu examinés? Oui, lui

répondit de Jully. — Hé bien? — Hé bien? vous me devez jusqu'ici cent quatre-vingt seize mille livres. — Diable! cela ne se peut pas, cela est bien singulier : il y a là quelque erreur. J'ai mes notes. — Vous aurez ce que vous voudrez; mais je ne veux ni me départir de ce qui m'est dû, ni disputer avec vous. Je vous avertis que j'ai remis tous mes papiers à M. Félix qui les avoit en dépôt; vous n'avez qu'à remettre les vôtres à qui vous voudrez, et, dimanche matin, que celui que vous aurez choisi se rende à dix heures à l'hôtel de V***. Ces messieurs régleront notre compte, et vous n'aurez plus qu'à payer. M. d'Epinay convint qu'il iroit lui-même accompagné de Cahouet, son secrétaire.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Hier en rentrant, je trouvai Rousseau qui me dit que M. Grimm désiroit nous voir, ma mère et moi, dans un moment où il n'y auroit pas d'étrangers, parce qu'étant contraint à porter encore quelque temps son bras assujetti, il ne vouloit pas se montrer dans cet état. Il va passer un mois à la campagne pour se rétablir, et il veut prendre congé de nous avant son départ. Croi-

riez-vous que cette entrevue m'embarrasse ? je la désire beaucoup ; j'ai le cœur plein de reconnoissance pour M. Grimm, mais je ne sais pas ce que je dois lui dire ; car enfin je suis cause qu'il s'est battu, mais il ne s'est cependant pas battu pour moi. Un éloge sur l'esprit de justice et de bienfaisance générale qui l'a conduit ? c'est bien froid ! ce discours iroit mieux dans la bouche d'un autre que dans la mienne. J'appuyerai sur la reconnoissance que je ressens, sur la part indirecte...... Je répéterai indirecte ; je ne veux pas qu'il me soupçonne d'une sotte vanité : il est très-possible que je n'aie eu nulle part à son intention ; il me connoît si peu !..... Il ne parle guère ; on ignore s'il ne fait pas des remarques sur ceux qu'il voit. Quoiqu'il soit circonspect, et que je sois confiante, je pense qu'il lui faudroit peut-être plus de temps pour me connoître, que je n'en ai mis à le deviner et à le juger. Il est vrai que je me suis fait depuis si long-temps une habitude de tout combiner, de réfléchir sur-tout, que cela peut contribuer à hâter mes découvertes. Je crois que ce sera demain que nous le verrons. Je vous rendrai compte de sa visite.

M. de Jully m'a dit que le compte de ses intérêts avec M. d'Epinay étoit enfin arrêté. Cette discussion a été très-orageuse. Au rapport de

M. Félix, il y avoit bien pour une demi-heure de travail entre gens raisonnables.

Le lendemain.

J'ai enfin vu M. Grimm, mon cher tuteur; il est venu hier chez ma mère, pendant que j'y étois. Lorsqu'on nous eût annoncé son arrivée, nous allâmes au devant de lui. Après les premières salutations, qui furent très-respectueuses de sa part : Ma fille, me dit ma mère, embrassez votre chevalier. — Je serois très-fier de ce titre, si je le méritois, a-t-il répondu ; c'est la cause générale de la bienfaisance que j'ai défendue. Il est vrai, a-t-il ajouté, en me regardant, qu'elle n'avoit jamais été plus outragée et plus injustement.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

NOUS avons eu hier Rousseau et M. Grimm. Le premier étoit depuis quatre jours auprès du baron d'Holbach qui vient de perdre sa femme. On dit que cette perte est immense pour le baron, et qu'il est dans le plus grand désespoir. Il étoit heureux, il ne l'est plus ! M. Grimm,

qui arrive de la campagne, va voyager avec lui : ils seront trois mois absens. Ce procédé est digne de tout ce qu'on attend de M. Grimm quand on le connoît. Je l'en estime davantage; mais je trouve insupportable cette vie ambulante de ceux avec lesquels on aime le mieux à vivre. Je lui ai dit : Mais qui sera donc mon chevalier, monsieur, si l'on m'attaque en votre absence ?— Le même, madame; votre vie passée, m'a-t-il répondu. Enfin il est parti.

Rousseau s'est établi ici, et n'ira guère à Paris que pour voir son ami Diderot. Je lui ai proposé de nous l'amener, mais il prétend qu'il est trop farouche pour qu'il ose seulement en risquer la proposition. Quel dommage que des hommes de génie, et d'un mérite aussi éminent qu'on dit être M. Diderot, s'enveloppent ainsi de leur philosophie, et dédaignent l'hommage qu'on s'empresseroit de leur rendre dans toutes les sociétés qu'ils honoreroient de leur présence! . . .

La comtesse d'Houdetot doit venir passer huit jours avec nous; elle n'ira point cette année dans sa terre. Il me semble qu'elle s'est liée intimement, mais très-intimement avec M. de Saint-Lambert. Elle ne parle que de lui, elle ne cite que lui : c'est un enthousiasme si franc, si excessif, que le comte pourroit bien en mettre

son bonnet de travers. Elle prétend qu'il meurt d'envie de m'être présenté. Cette envie ne lui a pas pris subitement, car je le connois depuis deux ans, et il ne m'en a jamais rien dit. Quoi qu'il en soit, elle l'amènera ; je suis curieuse de les voir ensemble. Duclos fait grand cas du marquis, mais il n'est pas aussi favorablement prévenu pour M. Grimm. Il prétend qu'il n'a de mérite que l'enthousiasme de la musique ; et de talent que celui de faire valoir par dessus tout les monstrueuses beautés de la littérature de son pays.

J'ai eu un moment fort doux, dont il faut que je vous fasse part. J'avois envoyé, dimanche dernier, mon fils passer son après-dînée avec sa sœur qui étoit un peu indisposée : ils se sont amusés à m'écrire ; la petite a dicté, et mon fils, en y mêlant aussi du sien, a écrit. On m'a fait remettre cette lettre par un courrier, pendant que je me promenois sur la terrasse ; et ils observoient par leur fenêtre l'effet que ce grand événement produiroit sur moi. D'abord le courrier m'a inquiétée ; la lettre m'a fait rire : elle n'étoit ni bonne, ni mauvaise. Je me suis fait apporter une chaise et mon écritoire, et je leur ai fait une réponse, dans laquelle, après avoir badiné, et les avoir remerciés de deviner

que je pensois à eux, je leur donnois un peu plus sérieusement quelques avis sur différentes choses, relatives à eux et à moi; et en voulant répondre quatre mots, j'ai répondu quatre pages. Le transport de joie qu'ils témoignèrent, en recevant cette lettre, étoit à mourir de rire: enfin, Pauline pensa s'en trouver mal. Mais c'est leur réponse à la lettre qu'il fait voir? c'est une chose réellement fort singulière. Leur gouvernante assure qu'elle ne les a pas aidés, et elle ne sait pas mentir; d'ailleurs, elle n'ignore pas combien je méprise les piéges tendus à l'amour maternel.

Je crois que M. d'Epinay pourroit bien venir nous voir un peu plus souvent. Il s'est trouvé, dans l'examen qui a été fait du grand château, tout un côté de fondations à reprendre en sous-œuvre; il veut profiter de cela pour augmenter le bâtiment, et ajouter aux deux extrémités de la façade un pavillon quarré. Ce projet est fou, mais je ne saurois m'y opposer jusqu'à un certain point: cela l'occupera et le fixera chez lui. Et, puisqu'il est écrit qu'il fera éternellement des folies, il vaut mieux qu'il en fasse chez lui que chez les autres; au moins elles resteront à ses enfans. Il prétend bien qu'il ne mettra nul ornement superflu, nulle dorure; un bel appar-

tement simple et commode de chaque côté, voilà son plan.

J'en ai un autre, moi, que je veux vous communiquer, et que j'ai conçu d'après le plaisir qu'ont eu mes enfans à recevoir mes lettres; c'est de leur en écrire de temps en temps, où, tout en les amusant, je ferai entrer des préceptes et des leçons qui leur laissent des idées justes dans la tête, sur les principaux points de morale; j'imagine que cela leur sera plus utile que l'ouvrage que j'avois commencé, qui est sec et didactique. J'en ai fait deux, que je comptois adresser à mon fils, et sur lesquels j'ai consulté Rousseau; je vous les envoie, avec son avis, que je l'ai prié de mettre par écrit. Je vous avoue qu'en convenant de ses principes, je ne puis les trouver applicables à mes lettres; et je ne me déterminerai à les trouver aussi mauvaises qu'il le prétend, qu'au cas que vous les jugiez de même. Il est vrai que je ne les ai pas relues, mais je les sais presque par cœur. Je vous les envoie avec la lettre de Rousseau (1). Je dois vous dire que l'idée de la seconde lettre

(1) On trouvera les deux lettres de madame d'Epinay à son fils, et la réponse de J.-J. Rousseau, à la fin de ces Mémoires.

à mon fils m'est venue après une visite que nous a faite, à propos de botte, madame Darty. Elle est devenue dévote, et blâme tout, à tort et à travers, tandis qu'elle avoit avec elle une de ses sœurs, qui est une complimenteuse à perte de vue. L'enfant l'a remarqué, et je pars de là. J'attends votre avis avec impatience. Bonjour, mon très-bon, mon très-indulgent ami; en vérité j'ai eu souvent pitié de vous en songeant combien j'abuse de votre amitié.

A propos, Rousseau a eu des nouvelles de Desmahis, qui est toujours chez madame de la Poplinière; il a été très-malade, et ne reviendra à Paris qu'au mois de janvier.

LETTRE

DE LA MÊME AU MÊME.

Je n'ai que le temps, monsieur, de vous donner occasion de vous moquer de moi; cependant il faut que je vous dise auparavant que les bâtimens du château sont commencés. Monsieur d'Epinay est dans l'enthousiasme de ses plans, de ses projets; il ne nous parle que de cela. Monsieur de Francueil est très-assidu depuis que mon mari est ici; je le soupçonne d'avoir renoué ses liaisons avec mademoiselle Rose.

Monsieur d'Epinay, après avoir passé une heure dans la salle à manger avec des marchands, tandis que nous étions, ma mère et moi, dans le salon, est rentré une pièce de dentelle d'Angleterre à la main, en me disant : Madame, faites-moi le plaisir d'estimer cela ; et il ajouta pendant que je la regardois : J'ai un présent à faire à une femme à qui j'ai des obligations, et cette dentelle, si elle n'est pas trop chère, remplira assez bien mes vues. Je lui dis qu'elle valoit cent francs l'aune, à bon marché. Il s'en alla en disant : J'en vais offrir quatre-vingt. Toute la compagnie crut que ce présent m'étoit destiné, et chacun m'en faisoit déjà compliment. Ma mère le crut aussi ; car le voyant si assidu, elle en conçoit de grandes espérances de réforme ; enfin Francueil lui-même en étoit persuadé, et je ne sais comment leur persuasion me gagna aussi. M. d'Epinay ne parla plus de sa dentelle, et personne n'osa lui faire de questions ; mais une heure après, il vint me dire : je l'ai eue à quatre-vingt-huit livres ; elle est charmante : c'est dans dix jours la fête de la petite Rose, il faut bien que je lui donne un bouquet ; cela fera mon affaire. Je ne lui répondis rien, car je crus rêver en recevant cette confidence. Est-ce, me dit-il, que vous ne trouvez pas ce présent honnête ? Je ne me connois pas, lui dis-je, à ce genre d'honnêteté.

Bonsoir, monsieur, je vais me coucher; j'ai un mal de tête effroyable.

Madame d'Epinay m'écrivit peu pendant le reste de la campagne. Elle se livra tout entière à l'éducation de ses enfans; et comme les talens agréables en faisoient partie, elle se remit au dessin, à la musique, et excitoit leur émulation en travaillant avec eux. Elle leur écrivoit quelquefois; mais ayant saisi l'idée que Rousseau lui avoit donnée de ne leur écrire que des choses à leur portée, j'ai cru devoir supprimer ces sortes de lettres.

Elle revint s'établir à Paris à la fin de novembre; monsieur Grimm étoit de retour de ses voyages, et monsieur Desmahis de chez madame de la Poplinière. Madame d'Epinay et la comtesse d'Houdetot s'unirent de la plus grande amitié. Monsieur de Saint-Lambert trouvoit chez ma pupille une société solide et agréable. Monsieur Rousseau, monsieur Grimm, monsieur Gauffecourt et moi, étions les amis d'habitude. Monsieur de Francueil, monsieur Desmahis, le chevalier de Valory, mademoiselle d'Ette et Duclos venoient quelquefois chez elle, mais pas aussi fréquemment que nous. Monsieur de Jully

et le comte d'Houdetot n'y faisoient guère que des visites de bienséance; et monsieur d'Epinay ne paroissoit chez lui que lorsqu'il étoit las d'aller ailleurs.

JOURNAL

DE MADAME D'EPINAY.

Au mois de décembre.

N'attendez de moi, monsieur, à présent que vous êtes à Paris, qu'une gazette très-sèche de ce que vous ne serez pas à portée de voir, ou de ce que je ne vous aurois pas dit. Je vous enverrai une copie de ce que j'écrirai, voilà, en vérité, tout ce que vous pouvez exiger de ma paresse.

Depuis que j'ai quitté la campagne, je mène une vie assez uniforme et assez tranquille. Je vois peu mon mari; il monte à cheval presque tous les jours, et va souvent voir travailler ses ouvriers à Epinay. Tout le monde assure qu'il fait faire des sculptures et des ornemens magnifiques; mais il les fait faire à Paris et avec le plus grand mystère. Il n'en convient même pas, et soutient toujours, au contraire, qu'il veut que cette maison soit un chef-d'œuvre de bon goût et de simplicité. M. de Francueil paroît être ou sa dupe ou son confident, car il tient le

le même langage que lui. Je le vois peu, mais ses absences ou sa présence n'influent plus sur mon repos.

J'ai vu hier le chevalier de Valory ; il m'a dit avoir eu déjà trois ou quatre altercations assez vives avec mademoiselle d'Ette, dont elle l'a instamment prié de ne me pas parler.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai eu un plaisir très-vif à revoir M. Grimm. Sa société m'est tous les jours plus agréable, quoique je sois tentée quelquefois de prendre de l'humeur contre lui en le voyant si silencieux. Il ne cause volontiers que tête à tête, et il ne paroît nullement curieux de ramener les autres à son avis : ses principes sont un peu différens de ceux de nos illustres bavards. Par exemple, il ne met d'importance à l'opinion qu'on prend de lui qu'autant qu'elle se trouve d'accord avec son témoignage intérieur. Il prétend qu'il n'y a pas d'homme qui ne puisse être son propre juge quand il le voudra sincèrement ; que rien n'est si pernicieux pour les jeunes gens que de s'accoutumer à confier indifféremment leurs fautes et les écarts dans lesquels ils sont tombés au premier qui leur marque de l'amitié et de l'intérêt. Cette légèreté détruit insensiblement toute pudeur et la honte que doit leur inspirer le vice. J'avoue

qu'il m'a fait sentir par sa conduite et par sa réserve une chose que je n'aurois pas trop aperçue. Je croyois qu'après le mépris dont s'étoit couvert à mes yeux monsieur d'Epinay, je pouvois en sûreté de conscience l'abandonner à lui-même, et que je ne pouvois même trop afficher que nous faisions cause à part. Les égards qu'a monsieur Grimm, lorsqu'il nous arrive de parler de lui; la manière dont il a insisté sur le malheur qui pouvoit résulter pour mes enfans, s'ils s'apercevoient de l'opinion que j'ai de leur père; l'assurance où il semble être que je puis ou retarder sa perte, ou peut-être même le réhabiliter, m'ont fait faire de sérieuses réflexions relativement au sort de mes enfans. J'ai rougi intérieurement de n'avoir pas assez senti que la franchise, avec laquelle je laisse voir le mépris que mon mari m'inspire, pouvoit leur être nuisible, et je me suis promis une conduite plus prudente. Voilà pourtant ce qui résulte du commerce de ceux qui ont des principes stables et qui ne les arrangent pas chaque jour sur leurs projets et suivant leur intérêt?

Desmahis est de retour, je l'ai vu plusieurs fois; il est sérieux et paroît inquiet : il faut qu'il soit malade ou amoureux.

J'ai refusé hier un souper où je me serois sûrement fort amusée. Plusieurs de mes amis en étoient; mais M. de Francueil m'avoit dit qu'il passeroit la soirée chez moi ; je le vois si rarement, que je n'ai pas voulu le refuser : il n'est pas venu ; et j'ai soupé avec Linant et Duclos. Je vois que je suis seule esclave de mes engagemens et de ma parole; que M. de Francueil surtout ne vient chez moi que lorsqu'il ne sait que devenir.

Billet de madame d'Epinay à M. Grimm.

Je ne sais pourquoi je ne vous ai pas dit hier que la petite Gualtieri venoit avec son mari dîner chez moi ; peut-être vous seriez-vous laissé aller en faveur de la musique ? Je n'ose insister, je serois aussi trop importune ; à moins qu'une assez jolie collection d'ariettes nouvelles ne vous engage à venir me dédommager, une heure ou deux, d'un souper très-cérémonieux dont je suis menacée ce soir.

Billet de Rousseau à madame d'Epinay.

Je suis inquiet, madame, de l'état où je vous ai laissée hier; faites-moi donner des nouvelles de votre santé. Efforcez-vous de la rétablir pour l'amour de vous et de moi, et croyez, malgré

toute la maussaderie de votre sauvage, que vous trouverez difficilement un plus véritable ami que lui.

Réponse de madame d'Epinay à Rousseau.

Eh! mon Dieu non, mon bon ami, vous n'êtes point maussade! de quoi vous avisez-vous d'aller croire cela? Mettez-vous bien dans la tête que je ne vous trouverai jamais tel, et que si j'ai eu de l'humeur hier, vous n'en avez sûrement pas été cause. Je suis beaucoup mieux aujourd'hui. Bonjour, venez me voir ces jours-ci.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

Vous avez raison, monsieur, j'avois hier de l'humeur, de l'embarras; et qui n'en auroit point eu? Lorsque vous êtes arrivé, il y avoit une heure que Duclos travailloit à me persuader que monsieur Grimm est amoureux de moi. Avez-vous jamais vu une pareille extravagance? Mais on ne peut donc avoir d'amitié, ni de reconnoissance, ni aucun sentiment doux pour une femme, sans en être amoureux? Il est envieux ce Duclos; il me peignoit M. Grimm comme un inconnu, sans aveu, qui tire toute

son existence, dit-il, du délire d'un talon rouge et d'un pédant, et qui joue le passionné de tous ceux qui lui veulent du bien. Comment trouvez-vous ces épithètes ? J'ai eu beau me fâcher, lui rappeler qu'il savoit tout aussi bien que moi qui étoit M. Grimm, et qu'il étoit généralement estimé; il n'en voulut pas démordre : il ne sauroit souffrir que je l'appelle mon chevalier. J'ai bien voulu l'assurer qu'il n'étoit point amoureux de moi, mais qu'il me témoignoit de l'intérêt et une amitié dont j'étois très-reconnoissante; et qu'après les obligations que je lui avois, sa société me seroit moins agréable qu'elle ne me l'est, que je le rechercherois avec le même empressement. Il a redoublé de mauvais propos, et a fini par celui-ci : « Qu'il soit amoureux de vous ou non, m'a-t-il dit, je vous avertis qu'il a une passion dans le cœur pour la petite Fel, qui n'en a pas voulu, vous n'aurez que son reste; elle l'a renvoyé de chez elle, et voilà le sujet de sa dernière absence, et de ce prétendu service qu'il rendoit au baron d'Holbach en voyageant avec lui, c'est qu'il en perdit la tête. Au reste..., vous le guérirez peut-être, car il l'aime toujours »... Il en étoit là lorsque vous êtes venu; et lorsque j'ai vu arriver monsieur Grimm presque en même temps que vous, j'en ai eu de

l'embarras ; j'ai craint que Duclos ne lui tînt quelque mauvais propos : vous savez s'il les souffre ? Je n'ai eu de repos que lorsqu'il a été parti. Je ne crois pas qu'il y ait un mot de vrai à tout ce que m'a dit Duclos. La maison où monsieur Grimm va le plus à Paris est celle du baron d'Holbach : ce ne sont pas là des gens à filles. Le comte de Frièse chez qui il loge, et avec qui il est sans cesse, ne voit pas non plus mademoiselle Fel ; au reste, cela m'est fort égal. Je ne prétends rien de lui, je n'ai qu'à m'en louer ; que me feroit le reste ? Si ce n'est que je n'aime point que Duclos se mêle ainsi de mes affaires, ni dise du mal de ceux que je distingue : ah ! il est certain que s'il continue, je me brouillerai tout-à-fait avec lui ! Adieu, monsieur, j'espère vous voir demain.

Billet de madame d'Epinay à M. Grimm.

Je dîne aujourd'hui chez Francueil, et je soupe chez la comtesse d'Houdetot, qui m'a chargée de vous y inviter ; si vous acceptez la proposition, j'irai voir ma mère, et de là vous prendre pour vous mener chez ma sœur. Bonjour, monsieur ; un mot de votre rhume ?

Billet au même.

Le samedi.

Est-ce que je vous ai appelé monsieur ? C'est que j'avois une mauvaise plume apparemment. Moi fâchée ! moi vous en vouloir ! eh ! pourquoi ?

Hélas ! non, je ne serai pas seule ce soir ! que pouvez-vous avoir à me dire ? je manquerai peut-être l'occasion de vous être utile, et je ne m'en consolerai point. Venez toujours passer la soirée ; si vous venez de bonne heure, peut-être aurons-nous un moment pour causer. Au moins serez-vous sûr, si ce que vous avez à me dire n'est pas pressé, de réparer demain ce contre-temps ; je ne sortirai pas de la journée, et je vous promets que ma porte sera fermée, excepté pour vous. Bonjour, mon chevalier.

Suite du Journal.

M. de Francueil est venu hier pendant que M. Grimm étoit chez moi. Ma porte étoit fermée. Je l'ai vu cependant un moment, je lui ai marqué du regret de ne l'avoir pas reçu, et je lui ai dit qu'ayant eu affaire une heure ou deux, j'avois défendu ma porte. Cela lui a paru fort étrange ; mais qu'est-ce qu'il y a donc de si singulier ? Comment je ne peux pas avoir affaire ?

Voyez-vous la tyrannie? Oh! je veux être libre. Je m'en expliquerai au premier instant que je trouverai pour causer à mon aise avec lui. Il faut absolument fixer et décider ma situation. Cette incertitude ne me convient pas. Elle peut même me donner un coup-d'œil fort singulier; mais je voudrois trouver une occasion bien naturelle pour cette explication. Je connois Francueil. La crainte de perdre les ressources qu'il est sûr de trouver d'un instant à l'autre dans mon amitié le rendra peut-être injuste: les hommes s'exagèrent tout. Il verra dans cette explication son amour-propre humilié. Il verra des projets.... il croira que c'est une rupture que je demande.... elle s'ensuivra peut-être de notre explication! il ne sentira pas combien elle nous seroit à tous deux injurieuse!.... N'importe, je l'aurai. Encore une fois, je veux être libre.

J'ai dîné aujourd'hui chez ma mère, avec MM. Grimm, Gauffecourt et Rousseau. Duclos y est venu l'après-dînée, et n'y est pas resté; je crois qu'il n'est venu que pour savoir si j'avois vu hier M. Grimm, ou pour se donner un air de mystère avec moi. Il m'a prise à part pour me dire: L'avez-vous vu hier? — Qui? — Eh! par Dieu, cet homme! en montrant Grimm.

J'ai eu la foiblesse de répondre à sa question, et de lui mentir, ce qui est encore pis; car je l'ai assuré que je ne l'avois pas vu; et j'ai passé deux heures avec lui. Prenez garde, a-t-il ajouté, j'ai fait de terribles découvertes; allez doucement, vous allez toujours trop vite. Je vous verrai ces jours-ci, et je vous dirai tout. Il est parti après cet avertissement, qui m'a troublée un moment. Mais tout le monde s'étant retiré, à l'exception de M. Grimm, il a causé, entre ma mère et moi, avec tant de confiance, de franchise; il nous a marqué un intérêt si sage, si pur, si dénué de l'apprêt et des vues qu'on lui suppose, que je me suis voulu mal de ma facilité à écouter Duclos. Je le ferai taire à l'avenir, c'est le plus sûr. Il en seroit sûrement de ce qu'il veut me dire, comme de cet amour de la Fel qui l'occupoit si fort, à ce qu'il prétendoit. J'ai eu le courage d'en parler à M. Grimm. Sa réponse a été simple, honnête et précise.

« J'avoue, m'a-t-il dit, que j'ai eu pour elle la plus violente passion qu'il soit possible de ressentir pour une femme. Je me suis cru quelque temps écouté; c'est vraisemblablement moins sa faute que celle de mon amour-propre. J'ai reconnu mon erreur, j'en ai pensé mourir de chagrin; mais elle a mis alors tant de dureté, de

hauteur, et de manque d'égards dans sa conduite avec moi, que j'en suis guérie pour ma vie. Je puis tout pardonner, jusqu'à l'infidélité de mon ami; mais je ne pardonne pas le mépris. Je me mésestimerois et je croirois me manquer, si je revoyois jamais quiconque m'en a marqué ».

Je crois qu'après une pareille réponse on peut mépriser les avis de Duclos; mais il est bien essentiel pour mon repos de lui persuader qu'il n'y a d'autres liaisons entre Grimm et moi que celle de l'estime, de la confiance et de l'amitié. Hélas! mon expérience ne m'a que trop appris que s'il en étoit autrement, ce seroit tôt ou tard pour son malheur et pour le mien!

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

J'AI eu ce matin la preuve incontestable de ce qui nous a occasionné hier une si belle dispute, mon chevalier, et je ne puis m'empêcher à présent d'être complètement de votre avis. Je sortois de chez mes enfans, je rencontre sur l'escalier un homme très-bien mis, suivi d'un grand laquais. Il avoit l'air si riant, si affable en m'abordant, que, tout machinalement et sans le connoître, je pris le même maintien. Ma-

dame, me dit-il en m'offrant la main, me permettez-vous de vous faire ma cour un moment? — Monsieur, j'en serai très-flattée; et nous entrons dans mon appartement. Nous voilà assis l'un vis-à-vis de l'autre, à causer de la meilleure amitié du monde; et à causer, non de la pluie et du beau temps, mais de M. de Jully, de sa pauvre femme, du chevalier de V***, et puis des spectacles, des arts, des sciences, des voyages de ce Monsieur, de tout ce que vous pouvez imaginer. Je me disois sans cesse: Est-il possible d'avoir si peu de mémoire; j'ai vu cet homme vingt fois, et je ne puis retrouver son nom? A la fin, il me témoigna ses regrets de ne m'avoir pas vue plutôt, et de ne s'être présenté à moi qu'au moment de son départ. Quand on vient à Paris pour la première fois de sa vie, dit-il, deux mois sont bientôt écoulés, j'ai pourtant prié plusieurs personnes de me présenter à vous; cela n'a jamais pu s'arranger. — Mais, monsieur, lui dis-je, je ne vous ai donc jamais vu? — Non, madame. — Je n'en reviens point, et je ne m'en serois jamais doutée. Mais, monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler? — Au frère du chevalier de V***, madame. Je pars dans huit jours pour aller le rejoindre; il m'avoit recommandé d'avoir l'hon-

neur de vous voir à mon passage à Paris; et je suis sûr qu'il ne me pardonneroit pas d'avoir manqué à ce devoir. — Eh! mais, monsieur, que ne le disiez-vous d'abord?

Il prétendit que je ne lui en avois pas donné le temps, et que la conversation s'étoit engagée de manière à ne la pas rompre pour décliner son nom. Cela est bien difficile à croire. Il est certain qu'ayant été avertie par le chevalier, j'aurois pu m'en douter; mais j'avois été si prévenue par l'abord de cet homme, que je devois le connoître, que l'on auroit eu beau me dire à l'oreille qu'il m'étoit inconnu, je n'en aurois rien cru. Dès que j'ai eu fait cette découverte, je me suis rappelé notre conversation, et je vous ai vu le recevoir. Le contraste de son affabilité et de votre sauvagerie pour tout ce que vous ne connoissez pas, m'a donné envie de rire : je vous peindrois tous deux. Vous auriez eu beau faire, je parie que vous ne l'auriez pas déconcerté. Il passe sa vie avec mon mari chez le prince de *** : cela ne prouve ni pour, ni contre lui. Le prince voit tout le monde : celui-ci pourroit bien y être reçu, et mon mari souffert en faveur des talens de Rose qui ne va plus sans lui.

Ne vous verrai-je pas demain? J'ai une petite

consultation à vous faire qui concerne mes enfans. Je ne sortirai pas d'un ou deux jours, je vous en avertis.

Suite du Journal.

Que ce Duclos est abominable! Je ne puis ajouter foi aux propos qu'il me tient sur M. Grimm, et cependant par une fatalité inconcevable, je ne puis me résoudre à les rejeter tout-à-fait.

Lorsqu'il est venu chez moi aujourd'hui, M. Grimm y étoit : celui-ci s'étant en allé, Duclos a profité du moment pour me dire que je faisois un tort irréparable à ma réputation de prendre M. Grimm, et de quitter Francueil. Ses termes ne sont jamais plus délicats, ni plus décens.

Je ne prends ni ne quitte personne, lui ai-je répondu sèchement, et je n'aspire qu'à avoir et à conserver des amis que je puisse estimer, et qui me laissent tranquille. — Ah! par Dieu, a-t-il repris, vous en aurez de reste de ceux-là! mais ce ne sera pas moi qui pourrai me taire quand j'y verrai votre bonheur et votre réputation intéressés. Vous ferez tout ce qu'il vous plaira; vous le trouverez bon ou mauvais; cela m'est égal : mais j'aurai rempli le devoir de l'amitié

et de l'honnêteté. Je parlerai et je le dirai partout, je vous en avertis; oui, je dirai que je vous ai avertie, que je n'ai rien à me reprocher; mais, que diable! si votre passion est plus forte..... si vous avez la tête tournée, ce n'est pas ma faute à moi, et je m'en lave les mains. — Mais vous faites là une supposition qui n'a pas le sens commun; et vous vous permettriez de dire?..... — Eh! mais, par Dieu! que ne m'écoutez-vous donc si elle est fausse? — Ah! c'est qu'il me déplaît d'entendre sans cesse dire du mal de ceux à qui j'accorde de l'estime, de la confiance, et qui la méritent. — Oui, témoin la d'Ette, n'est-ce pas? J'avois tort en vous disant de vous défier de cette créature? — Mon Dieu!..... c'est si différent. — Vous me feriez donner au diable. Madame, je vous dis que Grimm est un fourbe adroit, souple, insinuant. Je vous pardonne de n'en rien voir, car il est presque impossible de s'en défier, il faut être moi pour l'avoir démêlé. J'en ai des preuves plus claires que le jour. Il est amoureux de vous; vous n'en conviendrez pas. — Mais croyez-vous, lui dis-je? . . . .

A cette question nous restâmes tous les deux interdits, et je continuai : . . . .

. . Je vous jure, monsieur, qu'il n'est pas pos-

sible de marquer à quelqu'un plus d'estime, plus d'attachement, plus d'intérêt tendre même qu'il ne m'en témoigne, je veux bien l'avouer, mais il ne m'a jamais tenu un seul propos galant...... — Par Dieu! je le crois bien, pas un mot d'amour? je l'aurois gagé. Il est trop fin pour cela, le drôle; il veut vous lier auparavant et vous tenir...... Oui, oui, tout cela est très-conforme à ce que je sais de lui. Il est sévère, n'est-ce pas, dans ses principes? — On ne peut davantage; et conséquent, ce que vous ne dites pas. — Oh! c'est une autre affaire. Le temps, le temps vous le prouvera. Comment, mordieu! vous ne sentez pas que rien au monde n'est plus suspect que cette sévérité de morale qu'il affiche. — Mais il n'affiche rien; au contraire il parle peu, et il n'est jamais pressé de donner son avis. — Oh! par Dieu! non; car il le laisse toujours équivoque. Ne voyez-vous pas qu'il a toujours peur de se compromettre? Il a l'air d'un homme qui craint de se démasquer; et au milieu de tout cela, y a-t-il une seule bonne action à citer de lui? Je sais bien qu'on peut souvent me condamner par mes paroles; moi, je dis franchement tout ce qui me vient en tête, je n'ai point de raison pour m'écouter parler; mais c'est que je sais bien, mordieu! que mes

actions sont nettes. — Si vous avez cette certitude....... je vous en fais mon compliment. — Il n'est pas question de cela. Je suis content de moi, tant pis pour les sots qui s'y trompent. J'ai découvert..... Je sais des choses.... Enfin, Grimm est un coquin. — La preuve, monsieur? — La preuve? — Oui, mais il me la faut plus claire que le jour, je vous en avertis. — Madame, il y a des choses que la probité, et ce que l'on doit à la confiance nous empêchent de mettre au jour. Je vais vous dire les faits, vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. La petite Fel a chassé Grimm, parce qu'il avoit fomenté une intrigue infernale pour éloigner de chez elle ceux qui commençoient à le pénétrer. Elle n'a pas voulu depuis entendre prononcer son nom; et lui, bassement, indignement, après avoir abusé de l'empire qu'il étoit parvenu à prendre sur elle par l'étalage de ses grands principes; après lui avoir fait chasser tous ses domestiques, a eu l'effronterie de se plaindre de la dureté que cette fille a eue envers lui depuis sa rupture. Les coquins sont gauches : aujourd'hui qu'il sent le jeu qu'il joue, il se démène comme un diable, mais toujours sourdement, comme il lui convient, pour retourner chez la Fel, et y être seulement admis. Cela est-il clair?

clair ? Mais ce n'est pas tout, il abusoit en même temps de la confiance du baron d'Holbach, son ami intime, pour vivre avec sa femme, et la mener à sa fantaisie. Si ce n'est pas là la conduite d'un coquin, ma foi, je n'y entends plus rien.

Suite du Journal.

Le soir, à minuit.

J'ai l'ame brisée. J'ai passé ma soirée avec Francueil ; je lui avois demandé ce rendez-vous pour m'expliquer avec lui. Je lui ai dit que mon intention étoit de fixer clairement notre situation l'un envers l'autre ; que j'avois lieu de croire, d'après la conduite qu'il avoit tenue envers moi, que son projet avoit été de me réduire au titre de son amie ; qu'il devoit voir par la liberté que je lui laissois que ce plan étoit aussi de mon goût, mais que je croyois convenable et honnête de nous rendre réciproquement notre liberté ; et j'ai ajouté que j'étois tout aussi décidée à conserver les droits de l'amitié sur son cœur qu'à m'y réduire, et à ne lui pas permettre d'en réclamer d'autres à l'avenir.

Cette déclaration, à laquelle il ne s'attendoit pas, l'a sensiblement affligé. Il a voulu savoir si ce n'étoit pas quelqu'autre engagement qui

l'avoit tout-à-fait effacé de mon cœur. Je lui ai répondu que cette question étoit inutile et offensante, et que la démarche que je faisois auprès de lui, lui prouvoit que je ne me croyois pas libre. Il me dit qu'il avouoit à regret que sa conduite avec moi auroit pu me rendre maîtresse de moi-même, sans un excès de délicatesse, dont il sentoit tout le prix; mais qu'il respectoit mon secret..... Vous aimez, et Grimm vous aime, j'en suis sûr; puis il ajouta : J'en mourrai de désespoir, je ne veux plus vous voir, il faut fuir, j'ai tout perdu!... Et il s'est jeté à mes genoux en fondant en larmes. Je lui ai dit tout ce que la compassion, la justice, la raison et l'amitié m'ont inspiré de plus consolant; je n'ai pu le calmer. J'ai eu beau lui représenter qu'il me devoit une toute autre conduite. « Je le sais, m'a-t-il répondu, mais elle est au-dessus de mes forces. » En vérité, lorsque je me représente l'état où je l'ai laissé, j'ai grand besoin de me rappeler l'indifférence dont il m'a accablée depuis plus de deux ans, pour me trouver d'accord avec moi-même.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A ROUSSEAU.

Savez-vous, mon bon ami, qu'il y a huit jours que je ne vous ai vu ? J'ai voulu tous les jours passer chez vous, je n'en ai pas trouvé le moment. Monsieur de Francueil est un peu incommodé et voudroit vous voir. Il ne sort pas, et vous lui feriez grand plaisir d'aller lui tenir compagnie. J'ai des affaires qui me commandent, sans quoi j'irois vous prendre pour vous y mener. Bonjour, mon ami : si vous pouviez me prêter le quatrième volume des Hommes illustres de Plutarque, vous me feriez grand plaisir.

Bonjour à mesdames le Vasseur.

Réponse de Rousseau.

Voilà mon maître et consolateur Plutarque ; gardez-le sans scrupule aussi long-temps que vous le lirez, mais ne le gardez pas pour n'en rien faire, et sur-tout ne le prêtez à personne ; car je ne veux m'en passer que pour vous. Si vous pouvez faire donner à mademoiselle le Vasseur l'argent de sa robe, vous lui ferez plaisir ; car elle a de petites emplettes à faire avant notre départ. Faites-moi dire si vous êtes délivrée de votre coli-

que et de vos tracas domestiques, et comment vous avez passé la nuit. Bonjour, madame et amie.

Fragment du Journal.

Monsieur de Francueil commence à se calmer. Je l'ai vu tous les jours. Il a été sensible à l'amitié et à l'intérêt que je lui ai marqués. Je l'ai assuré que je conserverois toujours pour lui les sentimens les plus tendres, et je l'ai fait convenir qu'il n'y avoit ni raison, ni justice à se désespérer de la perte d'un bien qu'on négligeoit depuis deux ans d'une manière aussi marquée. Je n'ai pu le dissuader de la part qu'il croit qu'a monsieur Grimm à mon explication avec lui. Il m'a promis de venir chez moi à l'ordinaire; mais il m'a conjurée si instamment de lui éviter les occasions de rencontrer monsieur Grimm, il m'a si fort promis d'être tranquille à ce prix, que je n'ai pu me refuser à lui accorder cette marque d'égards, mais seulement pour le convaincre que, si j'ai recouvré toute ma liberté, il n'a perdu aucun des droits que l'amitié lui conserve sur mon cœur.

Autre Fragment.

M. Linant a demandé à M. d'Epinay la permission d'examiner mon fils sur les progrès de

ses études, en présence de la famille et de quelques amis. Avant de se décider, mon mari lui a dit : S'en tirera-t-il bien, monsieur, est-il bien préparé ? A merveille ! a répondu Linant. Tant mieux, a repris M. d'Epinay. Tant pis, ai-je ajouté. — Pourquoi donc, madame ? — C'est qu'il y a à parier, monsieur, qu'il répondra comme un perroquet. — Toujours des idées bizarres, des opinions à la mode ! Votre fille n'est pas en état, je parie, de soutenir un exercice même sur la croix de par Dieu. — Ma fille ne sait rien par cœur, elle assistera à l'examen de son frère, et si on lui fait des questions à sa portée, elle répondra, ou elle se taira si elle n'a rien à dire. — Fort bien, et vous ne lui montrerez pas même son frère pour exemple s'il répond mieux qu'elle, car il faut bien se garder de la mortifier ? — C'est selon. — Eh ! ne voyez-vous pas, madame, que cette éducation n'a pas le sens commun, qu'elle détruit toute émulation, toute honte ? — Non, monsieur, je ne vois pas cela ; je vois seulement que je lui apprends, sans qu'elle s'en doute, à ne mettre de l'émulation ou de la honte qu'aux choses qui en valent la peine. — Comme il vous plaira... M. Linant, vous êtes donc bien sûr que mon fils s'en tirera de manière à me faire honneur ? car c'est

moi qui dirige et qui veux diriger à l'avenir son éducation. — Monsieur, je réponds de lui, dit Linant; mais il ne faut pas priver madame de ce qui lui est dû. Je suis persuadé que vous vous concertez ensemble, mais jusqu'à présent c'est elle qui prend toute la peine. — Madame d'Epinay a fort bonne intention, je n'en disconviens pas. Jusqu'à présent je n'ai pu m'en mêler comme j'aurois voulu : je suis si accablé d'affaires; mais je vais m'arranger autrement. Madame, je me charge de prier tout le monde : faisons la liste. Il faut mettre la séance à jeudi; c'est un jour de congé; il faut que cet exercice lui soit présenté comme une récompense. Cela n'est-il pas dans vos principes, madame? — Oui, assurément, monsieur. — Bon! je m'en doutois. Allons; d'abord la famille, mon frère, le comte et la comtesse d'Houdetot. Mettrons-nous le marquis de Saint-Lambert? — Comme vous voudrez. — Oui, oui; il ne gâtera rien; c'est un poète, d'ailleurs; il sentira mieux le mérite de l'enfant. Gauffecourt, n'est-ce pas? — Sûrement. — Duclos? — Pourquoi Duclos? — Hé, pourquoi pas? — Ah! c'est que... il ne se souciera peut-être pas... Non, ne priez pas Duclos. — Ah! pardonnez-moi; je veux qu'il en soit. Diable! son approbation ne m'est pas indifférente. Je veux

aussi M. Rousseau : il fera à l'enfant des questions saugrenues qui égayeront un peu l'ennui de la chose. Ah çà! engagez, je vous en prie, M. Grimm; je n'ai point été chez lui; il ne trouveroit peut-être pas bon que je lui envoyasse un billet en mon nom, comme cela de but en blanc; ou bien je lui enverrai un billet de votre part et de la mienne ; et si j'ai un moment, j'y passerai. Croyez-vous qu'il vienne ? — Je l'espère. — C'est que je serai bien aise de voir un peu ce qu'il pense sur mon fils. J'engagerai Francueil aussi : je crois que voilà tout. — Oui ; vous n'oubliez que ma mère. — Ah ! c'est qu'elle va sans dire. Je vais faire les billets, et préparer une récompense à laquelle l'enfant ne s'attend pas. — Monsieur, songez, je vous prie, que le choix de la récompense n'est pas indifférent. — Non, non, je le sais bien. — Qu'elle ne puisse pas effacer la joie qu'il aura au fond de son cœur d'avoir bien fait, ni qu'elle ne le distraye pas trop des marques de distinction que je prierai mes amis de lui donner. — Diable ! cela le touchera beaucoup, je crois! — Oui, si vous me laissez faire. Je vous en prie, monsieur, dites-moi votre projet. — Non, non, je veux vous surprendre ; laissez-moi faire aussi.

Ma mère m'a dit qu'elle avoit vu ces deux

jours-ci M. Grimm, et il n'est point venu chez moi. Il étoit triste et rêveur. Se seroit-il aperçu de mon embarras et de ma réserve avec lui? Je n'ai osé lui dire ce qui vient de se passer entre Francueil et moi. Je voudrois pouvoir m'éclaircir... De quoi?... Mon Dieu, que ce Duclos m'est odieux!... Je veux savoir pourquoi je n'ai pas vu M. Grimm. Il n'a point à se plaindre de moi. Je l'ai reçu, ce me semble, comme à l'ordinaire : on n'a pas tous les jours des consultations, des confidences à faire; et qui est-ce qui dit que c'est moi qui le rends triste et rêveur? C'est peut-être... c'est peut-être lui-même. Je vais mander à Francueil de ne pas venir jeudi et de venir demain... Et, si M. Grimm alloit se trouver demain chez moi, car je ne veux pas lui fermer ma porte?.. Je manderai à Francueil de venir le matin; cela est plus sûr. Quel tourment! quel manége! et pourquoi? pour rien. Oh! je veux lui faire sentir qu'il n'est pas possible que cela dure ainsi : c'est une fantaisie trop ridicule pour m'y soumettre long-temps.

Suite du Journal.

Je suis désolée : je ne sais ce que tout ceci peut devenir. Ce que j'ai voulu éviter est arrivé. J'avois fait prier hier M. Grimm de me venir

voir : il n'est pas venu ; mais croyant que j'avois à lui parler, il est arrivé ce matin à midi, au moment où j'attendois Francueil. J'ai eu un embarras prodigieux en le voyant entrer, et je n'ai cherché qu'à m'en débarrasser, dans la crainte que Francueil, à qui j'avois assuré que je serois seule, ne se conduisît d'une manière malhonnête avec M. Grimm, ou ne me soupçonnât de l'avoir fait trouver exprès chez moi. On ne sait quelle tournure les choses les plus simples peuvent prendre dans l'esprit d'un homme prévenu. Je n'ai pu rendre raison à M. Grimm de celle que j'avois eue hier pour le mander, ni de l'embarras qu'il me causoit et qu'il a très-bien remarqué. A la fin je lui ai dit que je voulois le voir, uniquement parce qu'il y avoit long-temps que je ne l'avois vu ; mais que j'étois si occupée ce matin, que j'avois tant de misères dans la tête, dont il étoit cependant nécessaire que je m'occupasse, qu'il me feroit plaisir s'il vouloit revenir cette après-dinée. Il m'a répondu très-froidement qu'il ignoroit si cela lui seroit possible, mais qu'il alloit prendre congé de moi. Je n'ai insisté ni pour le faire rester, ni pour le revoir aujourd'hui. Je me suis contentée de lui demander s'il viendroit demain dîner, et s'il voudroit bien s'ennuyer une heure de l'exercice que devoient soutenir

mes enfans. M. d'Epinay le désire autant que moi, ai-je ajouté : je crois qu'il veut avoir votre avis sur plusieurs points de leur éducation ; peut-être me rendrez-vous un grand service, et m'en rendrez-vous plus d'un ? Madame, me répondit-il, vous ne devez pas douter que je ne vous rende toujours tous les services qui dépendront de moi.

Au moment où il alloit sortir, Francueil arriva. Je ne puis me rendre compte à moi-même de la pusillanimité qui s'empara de moi, mais au lieu de prendre la contenance qui me convenoit et que j'étois en droit de prendre, puisque je n'ai aucun tort, ni envers l'un, ni envers l'autre, je rougis, je pâlis, je devins tremblante, et les efforts que je fis sur moi pour ne pas me trouver mal furent inouïs. M. de Francueil eut un mouvement de dépit si marqué en voyant M. Grimm, qu'il me rappela à moi-même ; et M. Grimm, après nous avoir considérés tous deux avec étonnement, sortit en me saluant, les yeux baissés et l'air affligé pour moi, sans doute, du rôle que je jouois. Dès qu'il fut sorti, je déclarai avec fermeté à M. de Francueil que je ne voulois plus m'assujettir à un caprice qui me donnoit les apparences les plus défavorables; que je ne savois ni à propos de quoi, ni d'où me venoient les embarras où il me mettoit ; que

la crainte que j'avois de manquer à la promesse que je lui avois faite si indiscrètement me donnoit un air de mystère, d'intrigue, et de fausseté qui ne me convenoit pas, puisqu'au fond je n'avois aucune raison pour en agir ainsi, et que je le priois très-instamment de se conduire avec moi comme j'avois lieu de l'attendre de lui, et comme je le méritois : Que voulez-vous, lui dis-je, que pense M. Grimm du maintien que vous avez eu en le voyant? à peine l'avez-vous salué. Tout ce qu'il voudra, me répondit Francueil : c'est votre faute; pourquoi manquer à votre parole ? Vous pouvez bien penser, ai-je répondu, que, puisque j'ai eu l'imprudence de vous la donner, je n'y ai pas manqué volontairement ; mais pour ne plus me trouver exposée à des scènes aussi ridicules, je me rétracte et je ne vous promets plus rien. — Vous m'en dites bien plus que vous ne pensez, madame : qui pourroit vous embarrasser, si Grimm ne m'enlevoit pas votre cœur, si vous n'aviez pas d'engagement avec lui, ou si vous n'étiez pas prête à en former un? — Je vous ai dejà dit, monsieur, que je n'en avois aucun, et je veux bien, pour la dernière fois, vous le répéter; je ne prétends qu'à son estime, à son amitié : mais si je continuois une conduite aussi entortillée, aussi gênée, je m'exposerois à

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

Oh ! la douce journée que celle d'hier, monsieur, et combien il manquoit à ma satisfaction de vous la voir partager ! Je vous en avois pourtant averti d'avance, mais vos insupportables affaires nous privent sans cesse de vous. Pour cette fois, elles vous ont joué un aussi mauvais tour qu'à nous. Mes enfans ont été charmans. Pauline est délicieuse. Mon fils s'est fort bien tiré de son exercice; mais il faut me laisser rabâcher tout à mon aise sur ce charmant sujet.

Vous savez que toute la famille et nos amis étoient invités par M. d'Epinay lui-même, pour assister à l'exercice que mes enfans devoient faire en notre présence. Mon fils devoit répondre sur Cicéron, sur l'Histoire romaine, et sur deux livres de l'Enéïde. Linant se rengorgeoit dès la veille. Lorsque tout le monde fut rassemblé, il alla, en se frottant les mains, demander indulgence à tout le monde avec un air si sûr du succès de son élève, que l'enfant lui-même en étoit ivre.

Le dîner fut assez gai. M. de Francueil, qui s'est trouvé incommodé, à ce qu'il m'a fait dire,

n'est point venu. Ma fille, à qui chacun demanda sur quel sujet elle montreroit sa science, fut un peu humiliée d'avouer qu'elle ne savoit encore qu'un peu de géographie; et elle ajouta d'un air malin : Mais si par hasard mon frère se trompe, je pourrai peut-être l'aider, car je n'ai pas laissé que de retenir bien des choses de ses leçons. — C'est-à-dire, lui répondit son père, que vous ne retenez que ce qu'on ne vous apprend pas. — Papa, reprit-elle, je retiens bien ce que je comprends, mais pas le reste.

Elle tint parole, car son frère ayant hésité sur l'histoire romaine dans deux endroits, la petite qui le guettoit se leva, et répondit pour lui en riant. Pourquoi avez-vous retenu cela, lui demanda Rousseau ? — Monsieur, c'est que c'est beau, et que cela me fait plaisir. Un de ces traits concernoit Régulus, lorsqu'il exhortoit les Romains à rejeter les propositions de paix qu'il apportoit à Rome, et dont le refus devoit lui coûter la vie.

Dans un autre moment on demandoit compte à mon fils d'une règle de la syntaxe latine qui l'embarrassoit, la petite à notre grand étonnement la lui souffla. Monsieur d'Epinay lui dit : Pauline, est-ce parce que cela est beau et que cela te fait plaisir que tu as retenu cette règle.

Oh ! mon Dieu ! non, répondit-elle, c'est parce qu'on l'a tant rabâchée à mon frère, que je l'ai retenue malgré moi et sans y rien comprendre.

Mon fils est pourtant plus fort que je ne le supposois. Il n'a point récité en perroquet. Ses réponses ont presque toutes été justes.

Duclos a bavardé ; monsieur Grimm a presque toujours gardé le silence : et ce sont Gauffecourt, Rousseau et la comtesse d'Houdetot qui ont fait tous les frais de cette journée. Quand l'exercice a été fini, Linant a demandé la même assemblée pour dans trois mois, à la campagne. Pauline s'est écriée : Oh ! alors, messieurs, mesdames, je veux qu'il soit aussi question de moi ! Et sur quels objets, a demandé monsieur de Jully ? Je n'en sais encore rien, mon oncle, nous verrons cela : je demanderai à maman les plus nécessaires.

J'avois donné à mes amis le mot sur ce que je les priois de dire pour encourager mon fils, au cas qu'il méritât leurs éloges ; mais monsieur d'Epinay gâta tout, comme je l'avois prévu. Il sortit de l'appartement en emmenant l'enfant, et priant de ne se pas séparer, et il le ramena avec un habit de velours couleur de cerise et des paremens superbes. Je restai désolée de cette gaucherie, elle fit sur presque tout le monde la

même

même impression que sur moi, d'autant que l'enfant avoit l'air si satisfait, que l'on ne pouvoit dissimuler le mauvais effet de cette récompense. Il vint d'abord embrasser ma mère qui, depuis deux heures, ne cessoit de répandre des larmes de joie. Ensuite il vint à moi. Je vous trouvois bien plus paré auparavant, mon ami, lui dis-je. Duclos lui dit : Voilà qui est fort beau, mon ami, mais n'oubliez pas qu'un sot galonné n'est jamais qu'un sot. Rousseau, à qui mon fils voulut faire admirer son habit, ne lui répondit rien, et l'enfant le pressant, il lui dit à la fin : Monsieur, je ne me connois pas en clinquant, je ne me connois qu'en homme ; j'étois très-disposé tout à l'heure à causer avec vous, mais je ne le suis plus.

Monsieur d'Epinay fut un peu embarrassé du succès de sa récompense ; il voulut raccommoder son imprudence, mais je rompis la conversation, et je promis à mon fils de lui donner des marques de ma satisfaction. Ensuite on questionna Pauline sur la géographie : elle ne se trompa sur aucune position. Son père n'avoit rien préparé pour elle, et il se contenta de lui donner des éloges et de l'embrasser. Mais je compte lui faire présent d'un joli bureau qui l'engage, pour en jouir, à se mettre souvent à l'étude, et je prépare à mon fils les estampes des

bons tableaux qui représentent la plupart des traits d'histoire dont il nous a parlé; ou les portraits de quelques-uns des grands hommes qu'il a eu occasion de citer. Je lui donne aussi quelques bons livres reliés très-simplement, et pour cause. Voilà, monsieur, un jour heureux pour la pauvre Emilie : sur combien de mois, sur combien d'années de peine?

Suite du Journal.

J'avois grand besoin de l'explication que j'ai eue hier avec M. Grimm. Son maintien et son silence ne m'indiquoient que trop combien il souffroit et pour lui et pour moi de la conduite que je tenois depuis quelque temps. J'ai bien perdu auprès de mon chevalier pendant trois semaines, lui ai-je dit, j'espère trouver en lui l'indulgence que mes intentions méritent, et j'espère aussi qu'il aura assez de générosité pour se mettre à ma place. — Moi, madame, m'a-t-il répondu, vous ne me devez rien. Si j'ai à me plaindre de vous, je l'ignore, et vous me le persuaderez difficilement. — Monsieur, j'espère que vous m'écouterez; que vous répondrez à tout ce que j'ai à vous dire, avec la même franchise que je mettrai dans mon explication; et vous verrez que la plus grande preuve que je puisse vous

donner de mon estime et du cas que je fais de votre amitié est de ne vous rien taire de tout ce qu'on a fait auprès de moi pour vous perdre. Ce n'est pas M. de Francueil, comme vous pourriez le croire. — Je n'en doute pas, madame; un homme que vous avez honoré de votre tendresse ne sauroit être un coquin; mais ce pourroit être Duclos. — Qui vous l'a dit? — La connoissance que j'ai de lui. — C'est lui, je l'avoue. — Permettez-moi de vous dire, madame, que cette source devoit vous suffire pour apprécier la valeur des choses qu'on a pu vous dire. Il s'intéresse si fortement à moi cependant, qu'il a déjà tenté de vous rendre suspecte par des avis secrets qu'il m'a fait donner; mais lorsqu'il s'agit du mal, je ne crois que ce que je vois, et je ne pense pas qu'il y revienne.

Je lui dis tout ce que j'avois appris par Duclos. Je lui contai mon explication avec Francueil, ce qui s'en étoit suivi, et la raison qui avoit retenu ma confiance depuis trois semaines; c'est-à-dire la terreur machinale que Duclos avoit jetée dans mon ame. Il m'écouta en silence. Je vis divers sentimens se peindre sur son visage tandis que je parlois, mais il ne m'interrompit point. Lorsque j'eus fini, il me répondit à peu près ce dont voici le précis :

« Je vous ai dit, madame, la vérité sur ce qui concerne mademoiselle Fel : je l'estimois, je l'aimois, je l'adorois, parce que je me croyois aimé et estimé d'elle. Elle m'a donné des marques d'une indifférence si sensible, d'un manque d'égards, d'un mépris si révoltant, qu'aucune considération ne me déterminera jamais à la revoir ».

« Quant à la baronne d'Holbach, ajouta-t-il, il n'appartient qu'à la scélératesse la plus atroce de donner des couleurs suspectes à mon attachement pour elle. Madame d'Holbach étoit la femme la plus attachée à ses devoirs que j'aye connue ; et ils n'étoient pas pour elle difficiles à remplir. Cette femme, par son caractère, n'avoit jamais besoin des autres pour être satisfaite et heureuse, mais elle ne négligeoit rien de ce qu'elle croyoit utile ou agréable à son mari. C'étoit pour lui qu'elle caressoit ses amis. Elle étudioit leurs goûts, elle étoit remplie de ces soins, de ces recherches qui font la douceur de la vie ; mais ce n'étoit pas pour leur plaire qu'elle en agissoit ainsi ; c'étoit pour qu'ils se plussent chez elle, et que son mari trouvât toujours chez lui des gens portés à l'indulgence pour une assez bonne dose de caprices dont il est pourvu, et dont elle ne se permettoit pas de parler sincèrement sans nécessité. Comme je suis un de ceux

qui ont le plus de crédit sur l'esprit du baron, j'étois par cette raison un de ceux en qui son épouse avoit le plus de confiance. Cette malheureuse femme nous est enlevée par une maladie effroyable, à la fleur de son âge, au moment où nous redoutions le moins ce malheur : je vois mon ami au comble de la prospérité tomber tout à coup dans le dernier désespoir par la mort d'une femme faite exprès pour son bonheur ; et l'on ne veut pas que je la regrette, que je me désole ; et la douleur la plus vive et la plus juste qu'on ait jamais ressentie seroit suspecte ! Non, non, madame, elle ne peut l'être que pour un Duclos tout au plus, qui n'est pas fait pour sentir ou partager un sentiment honnête, et qui ne peut en supposer aux autres ».

J'ai répété encore à M. Grimm ce que je venois de lui dire ; je l'ai assuré que je ne me pardonnerois jamais d'avoir pu me méprendre un instant sur son caractère, qu'autant que je pourrois lui prouver que c'étoit plus par défiance de moi-même que de lui. Je lui ai encore exposé ma vraie situation avec M. de Francueil. Il prétend que je me suis trop pressée de lui parler ; que j'ai mal pris mon temps, et que j'ai autorisé sa jalousie ; il est désolé que Francueil m'ait compromise auprès de Duclos. Je voulois

rompre avec celui-ci ; il ne me le conseille pas, et veut au contraire que j'affiche bien clairement tout le mépris qu'il m'inspire avant de le chasser, afin même d'attendre une occasion que je puisse citer hautement s'il en est besoin, sans retour fâcheux pour moi. Il m'a reproché ma dissimulation et mon silence envers lui ; il en est choqué avec raison, mais il l'est comme un honnête homme l'est d'une injure : il a mis tant de franchise, de délicatesse, d'amitié, et cependant de fierté dans ses reproches, qu'il est bien complètement lavé à mes yeux des horreurs que Duclos ose débiter contre lui. Il m'exhorte fort, pour ma réputation et pour mon repos, de ne plus me prêter aux asservissemens que Francueil exige de moi : j'avois déjà senti que je ne le pouvois sans me compromettre, mais la compassion m'entraînoit. Voilà qui est bien décidé, et je ne m'exposerai pas deux fois à perdre l'estime de mes amis, et par dessus tout, celle de M. Grimm.

Nous avons causé jusqu'à minuit. Je suis pénétrée d'estime et de tendresse pour lui. Quelle justesse dans ses idées ! quelle impartialité dans ses conseils ! Je suis flatté, me disoit-il, de l'avantage de vous être utile ; mais je suis piqué de voir que l'on vous domine comme un enfant, et

que, par bonté pour les autres, vous vous donniez bien de la peine pour leur cacher ce que vous valez. Vous êtes presque parvenue à vous le cacher à vous-même. Si je n'étois bien sûr que vous pouvez prendre sur vous d'apprendre à vos alentours à vous connoître, je crois que je prendrois sur moi de renoncer à la douceur de vivre à côté de vous. Mais quel dommage d'enfouir des qualités si belles et si rares! Vous ne connoissez ni votre esprit, ni les ressources de votre ame et de votre caractère. — Pourquoi donc, lui ai-je dit, vouloir me fuir, tandis que j'ai tant de besoin de vous? Sans admettre que je possède les qualités supérieures que vous me supposez, je sens que j'en acquiers chaque fois que je cause avec vous: vous me parerez des vôtres, je sens que vos principes sont suivant mon cœur. Quand je suis avec vous, une joie pure remplit mon ame, et quand je vous quitte, j'éprouve encore long-temps après une satisfaction qui n'est mêlée d'aucun retour pénible, et qui m'étoit tout-à-fait inconnue. Oui, mon ami, je veux toujours vous avoir près de moi; je fais gloire de votre tendresse et de votre estime: perdez une idée si contraire à notre bonheur. — Ce seroit un sacrifice, me répondit-il, que je ferois à votre repos. Peut-être vos amis,

quels qu'ils soient, conviennent-ils mieux à votre position ? Vous voyez que j'apporte déjà du trouble dans votre société. Je crains que la conduite de M. de Francueil ne vous donne du chagrin : il vous a compromise auprès de Duclos ; et vous ne savez pas de quoi ce Duclos est capable ! En voulant me perdre, ils vous nuiront ; votre mari profitera de la folie de l'un et de la méchanceté de l'autre. Pesez bien tous ces inconvéniens, et voyez si vous aurez le courage de repousser la calomnie, si vous ne pouvez la détruire. — Tout est vu, lui dis-je ; avec vous je ne craindrai rien ; mais voyez, vous-même, si vous n'êtes point effrayé de vous attacher à une pauvre malheureuse tourmentée par le sort et par des circonstances si bizarres, qu'il est, je crois, difficile d'en voir jamais réunies de pareilles. . . . . . .

Je lui ai conté sans détour ce qui m'est arrivé depuis que je me connois : je ne lui ai caché aucun de mes torts, aucune de mes étourderies passées, ni la sotte confiance que j'ai toujours accordée si légèrement au premier venu. Ce qui l'a affecté sensiblement par intérêt pour moi, ce sont les ménagemens que j'ai opposés à l'impertinente conduite de Duclos. — Vous l'avez autorisé, m'a-t-il dit, à vous manquer d'é-

gards impunément. Savez-vous qu'il se vante d'avoir eu vos bonnes graces, et de les avoir encore tant qu'il lui plaît? — Lui! l'infâme! Ah! l'abominable homme! Rien, je vous le jure, n'est plus faux. — Je vous crois, et je n'en doute pas. — Et vous ne voulez pas que je lui ferme la porte? — Non, dans ce moment-ci, il est trop tard ou trop tôt; cela ne seroit pas sage. Il faut bien lui prouver auparavant que vous ne le redoutez point, et que tout ce qui vous entoure sent mieux que lui ce que vous valez. Malgré cela, quelque heureuse pour vous que puisse être cette rupture, il faut vous attendre qu'elle vous causera du chagrin. Soyez bien sûre, ma chère amie, qu'on ne se manque jamais à soi-même impunément.

M. Grimm a répondu à la confiance que je lui avois témoignée, en me disant aussi les divers sujets de chagrins qui ont, dit-il, absolument changé son caractère. Il m'a promis de passer la journée de dimanche chez ma mère et chez moi. La satisfaction que me donne son amitié est au dessus de tout ce que je puis exprimer.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Hé bien ! où êtes-vous à présent, que l'heure de recevoir de mes nouvelles est passée ? Vous vous plaignez, mon chevalier, et vous ne pensez pas à ma peine. Faites-vous toujours, pour ne plus troubler mon repos, des projets propres à me faire mourir de chagrin ? Mon ami, nous serons heureux en dépit du sort dont nous avons tant à nous plaindre. Je n'ai pu vous répondre ce matin ; j'avois des importuns ; Francueil étoit du nombre : il est plus déraisonnable que jamais. Il prétend qu'il ne peut plus me voir. Je lui ai dit de faire tout ce qui lui conviendroit, et que si sa conduite devenoit injurieuse pour moi, il ne feroit tort qu'à lui-même, et qu'il perdroit l'estime et l'amitié qu'il m'auroit été très-doux de lui conserver. Voilà où nous en sommes. Bonjour, mon bon ami.

A propos, mon mari compte vous inviter à souper demain avec ma famille et Gauffecourt ; il a des projets, dit-il, sur lesquels il veut votre avis. Francueil aura de la musique mardi ; nous sommes priés. Comment fera-t-il pour ne vous en rien dire ?

Suite du Journal.

C'étoit pour établir le plan d'Epinay en relief que mon mari avoit rassemblé mes amis et les siens. Il vouloit les consulter sur la décoration extérieure, qui, suivant ce plan, est assommée d'ornemens mesquins et de mauvais goût; mais la consultation s'est bornée à justifier ce qu'on y a blâmé, et qu'il étoit cependant très-décidé de faire. Il s'est attaché particulièrement à persuader M. Grimm, qui disoit que plus de simplicité lui sembleroit de meilleur goût. Gauffecourt a fait un conte très-plaisant pour dire à mon mari qu'il étoit comme la meunière des Trois Cousines. En effet, après avoir péroré trois quarts-d'heure pour prouver qu'il falloit suivre ce plan à la lettre, et avoir eu le chagrin de ne voir que deux de ses amis de son avis; avec un soupir, il prononça : Nous verrons; je me consulterai encore; et tout bas, il donna ordre à son architecte d'aller en avant.

M. Francueil avoit promis de venir et ne vint pas. J'ai été passer une heure à son concert aujourd'hui; il n'en avoit pas averti M. Grimm. Il est certain que s'il ne se décide pas à se conduire plus décemment, je ne remettrai pas les pieds chez lui.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Je suis inquiète du comte de Frièse, mon ami, car tous les vôtres me sont chers : cette maladie commence vivement. Je voudrois qu'on ne s'endormît pas; les symptômes que vous me détaillez sont presque toujours ceux de la malignité. Appelez plusieurs médecins. Ne viendrez-vous pas dîner ? J'ai tant de besoin de vous voir! Vous étiez hier fort oppressé; songez à ce que vous m'avez promis. Si je ne vous vois pas avant six heures, j'irai à votre porte savoir des nouvelles de mes malades. Bonjour.

Le lendemain.

Suivant le bulletin qu'on m'a donné à mon réveil, si votre malade continue de même jusqu'à ce soir, il est sauvé. Je suis bien aise que le duc d'Orléans soit venu le voir, et que vous ayiez été présent. J'aime bien aussi que, dans l'état où est le comte, il ait pensé à vous présenter au prince; qu'il guérisse et tout sera au mieux. Francueil est venu ce matin savoir pourquoi j'avois refusé d'aller le soir entendre de la musique chez lui. Je lui ai répondu que je n'ai-

mois pas l'affectation qu'il avoit de vous exclure de toutes les parties où il vous mettoit autrefois; que je trouvois tout simple qu'il ne vous recherchât pas; mais qu'il falloit savoir vous rencontrer et vous admettre lorsque cela étoit nécessaire. J'ai ajouté que j'avois passé, d'ailleurs, ces misères au premier moment; mais que la continuité de cette conduite perdoit le droit de me toucher; et en vérité, mon ami, je ne disois pas vrai, car il me faisoit de la peine : il s'est jeté à mes genoux en me jurant qu'il étoit aussi amoureux que le premier jour, et qu'il y avoit de la barbarie à moi de le forcer d'être témoin de ce qui faisoit son supplice. Je ne vous y fôrce pas, lui ai-je dit; mais moi je ne vais pas chez vous, puisque la porte lui est fermée. Cette discussion a duré long-temps. A la fin il m'a donné ce billet pour vous inviter ce soir. Si vous avez un moment à vous, allez-y; cela vous dissipera : et moi je n'irai pas, car en vérité, mon ami, je n'ai pas le courage de l'accabler. Donnez-moi des nouvelles de mes malades. Bonjour.

Billet de M. Grimm.

Je reçois votre billet, je vous en remercie. Vous avez parlé comme il vous convient à monsieur de Francueil. Dès qu'il fera ce qu'il doit

faire, il sera content, et il apprendra quels procédés il doit attendre d'une conduite honnête. Je vais le remercier, et l'assurer que je ferai ce qui dépendra de moi pour profiter de son invitation ; mais je n'irai point. Quoique le comte soit assez bien aujourd'hui, je ne puis me résoudre à le quitter. Allez entendre de la musique ; menez-y vos enfans ; dissipez-vous, ma bonne amie : j'espère reprendre incessamment la douce habitude de ne vous plus quitter.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

Vendredi.

Monsieur, je suis désolée ; monsieur Grimm fait une perte irréparable. Où ira-t-il ? Que va-t-il devenir ? Il n'a rien. Mais avec le comte il n'avoit besoin de rien. Si vous saviez comment j'ai appris ce malheur !

J'avois envoyé hier deux fois dans l'aprèsdînée savoir comment étoit le comte : j'étois inquiète machinalement. A neuf heures on me fait dire qu'il avoit un léger redoublement, mais aucun accident. J'allois écrire lorsque Duclos entra. Eh bien ! me dit-il, tout en m'abordant, qu'allez-vous faire de Grimm à présent ; voilà une belle occasion pour jouer le désespéré.

Comment donc, lui dis-je ? Eh ! par Dieu ! reprit-il, d'où venez-vous ? Est-ce que vous ne savez pas que le comte de Frièse est mort ? Je jetai un cri perçant et je restai immobile de saisissement. La douleur où devoit être monsieur Grimm de ne point entendre parler de moi, l'incertitude de son sort à venir, tout se présenta à la fois dans mon esprit. Je tournai le dos à Duclos, et j'écrivis sur-le-champ à monsieur Grimm. Duclos profita du trouble où j'étois, prit mon billet et le lut tandis que je cherchois de quoi le fermer. Etes-vous folle, me dit-il, dans une occasion comme celle-ci, d'écrire un tel billet ? on ne sait, dans le désordre qu'entraîne un semblable événement, en quelles mains il peut tomber. Je ne vois pas qu'il soit fort décent d'afficher que *vous êtes plus accablée que lui de son malheur, ni qu'il est votre tendre ami*, encore moins que *vous ne respirerez que lorsqu'il sera auprès de vous*. Le diable m'emporte !... on diroit que le comte étoit votre amant, par l'état où vous êtes ! car ce n'est sûrement pas Grimm ; vous me l'avez juré.... Un simple compliment, et signé : voilà ce qui convient pour le moment.

Monsieur, vous avez raison, lui dis-je, celui-là est mal ; et j'écrivis celui-ci.

« Vous ne ressentez pas plus vivement que
» moi, mon ami, le malheur qui vous arrive.
» C'est le sort de l'homme de bien d'en éprouver,
» et de trouver autour de lui des bras tendus pour
» le recevoir et pour essuyer ses larmes : venez
» pleurer avec moi et avec ma mère celui qui mé-
» rite tous vos regrets. Votre vertu, votre courage
» et bien des amis vous restent. Je vous écris
» en présence de Duclos ; mais cette lettre écri-
» te, vous ne trouverez ni lui ni personne chez
» moi que ceux à qui vous permettrez de mêler
» leurs larmes aux vôtres ».

Je reçus un billet de monsieur Grimm qui me demandoit s'il pouvoit me voir. Je lui envoyai ma lettre après l'avoir lue à Duclos, et je le congédiai. Tandis que j'avois écrit il m'avoit interrompue dix fois pour me dicter. Il sortit furieux. Lorsqu'il fut parti, en rangeant mon bureau, je ne trouvai plus mon premier billet; je lui écrivis sur-le-champ pour savoir ce qu'il en avoit fait. Il me répondit que, puisque je ne le trouvois pas, il l'avoit vraisemblablement brûlé ; que je savois bien qu'il n'aimoit pas les papiers inutiles. M. Grimm arriva, la douleur et l'abattement peints sur le visage. Est-il possible, me dit-il en entrant, que vous m'abandonniez dans ce moment-ci? Moi, lui dis-je,

mon

mon ami, pouvez-vous le penser? Je lui contai l'ignorance où j'avois été de ce malheureux événement, et l'enchaînement des circonstances qui m'avoient empêchée d'envoyer plutôt chez lui. Il me dit que le comte avoit tourné à la mort tout d'un coup. Ses amis prennent le parti d'aller s'enfermer à Saint-Cloud pendant cinq ou six jours, et forcent M. Grimm à y aller avec eux. Cette absence, avec des gens qui ne lui sont pas aussi chers que nous, me paroît être pour lui un surcroît d'affliction.

LETTRE

DE MADAME D'ÉPINAY A M. GRIMM.

Quoi? je ne puis seulement vous dire avant votre départ combien je révère et aime le duc d'Orléans, pour tout ce qu'il fait pour vous. Je conçois, quant à vous, votre délicatesse; mais, mon ami, le temps adoucira vos peines, et votre état vous restera : votre lettre m'a fait pleurer de plaisir. Souvenez-vous que vous m'avez promis de penser à vous, si je ne vous abandonnois pas. C'est le seul moyen de me rendre ma tranquillité. Je vous proteste que je prendrai de moi un soin proportionné à celui que je vous verrai prendre de vous. Vous n'avez point d'idée

de tout ce que les amis du pauvre comte pensent et disent de vous. Que je serois heureuse si vous n'étiez pas dans la douleur! Quelle créature en effet est plus intéressante ! Quel ami ! Quel homme! Voilà ce qu'on me dit depuis deux jours sans cesse, à moi qui le sens mieux qu'eux. Oui, je crois que je suis votre fanatique comme on pourroit l'être de la vertu.

Suite du Journal.

M. Grimm envoie tous les jours son laquais savoir de mes nouvelles, et me donner des siennes. Il se porte bien, mais il est si accablé, qu'à peine peut-il parler. Il ne m'a point écrit depuis deux jours; je viens de lui en faire des reproches. Rousseau est aussi malade : il avoit en effet bien mauvais visage hier. Il ne veut rien faire, ni prendre aucun conseil sur son état. Si je n'en ai pas de bonnes nouvelles ce soir, je lui enverrai un médecin.

Billet de Madame d'Epinay à Rousseau.

Mon Dieu! mon cher ami, que je suis en peine de vous, et fâchée de n'être pas en état de vous tenir compagnie. M'assurez-vous bien au moins qu'il ne vous manque rien, et que je puis comp-

ter que vous vous souviendrez de la promesse que vous m'avez faite, en ce cas de vous adresser à moi ? Je suis très-bien, mais mes forces viennent bien lentement. Adieu. Ne m'écrivez pas si cela vous fatigue, mais que je sache sûrement de vos nouvelles; mes forces ne m'en permettent pas plus.

Réponse de Rousseau.

Le plaisir de vivre avec vous me manque : voilà mon plus grand mal et mon seul besoin. Au surplus, ne soyez pas inquiète pour moi; j'ai peut-être plus d'incommodités que de vraies douleurs, mais je ne puis sortir dans cet état; d'ailleurs, voici des temps qu'il faut laisser passer, et durant lesquels je ne sors jamais. Je ne puis vous dire combien de consolations je trouve dans nos dernières conversations; mais en attendant que nous puissions les reprendre, pour Dieu! ménagez votre santé.

Autre Billet de Rousseau à Madame d'Epinay.

Pour Dieu ! madame, ne m'envoyez plus M. Malouin. Je ne me porte pas assez bien pour l'entendre bavarder avec plaisir. J'ai tremblé hier toute la journée de le voir arriver; déli-

vrez-moi de la crainte d'en être réduit, peut-être, à brusquer un honnête homme que j'aime, et qui me vient de votre part; et ne vous joignez pas à ces importuns amis qui, pour me faire vivre à leur mode, me feront mourir de chagrin. En vérité, je voudrois être au fond d'un désert quand je suis malade.

Autre chose : accablé de visites importunes et de gens incommodes, je respirois en voyant arriver M. de St.-Lambert, et je lui contois mes peines par cette sorte de confiance que j'ai d'abord pour les gens que j'estime et respecte; n'a-t-il pas été prendre cela pour lui? Du moins, je dois le croire par ce qu'il me dit en me quittant, et par ce qu'il m'a fait dire par son laquais. Ainsi, j'ai le bonheur de rassembler autour de moi tout ce que je voudrois fuir, et d'écarter tout ce que je voudrois voir : cela n'est assurément ni fort heureux, ni fort adroit. Au reste, je n'ai pas même entendu parler de Diderot. Que de vocation pour ma solitude et pour ne plus voir que vous! Bonjour, madame. J'envoie savoir des nouvelles de la santé de Grimm et de la vôtre. J'ai peur que vous ne deviniez trop l'état de la mienne par le ton de ce billet. J'ai passé une mauvaise nuit, durant laquelle la bile a fomenté, comme vous voyez. Je suis mieux ce matin. Je vous écris, et tout se calme insensiblement.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Le mardi.

MON ami, vous vous laissez accabler par votre peine, et vous ne pensez pas que vous avez des amis à consoler de votre malheur; des amis à qui vous êtes nécessaire, et à qui il ne reste rien si vous les abandonnez. Si vous pouviez nous voir! si vous saviez la sensation que font dans notre société les chagrins que vous éprouvez! Duclos n'ose paroître parmi nous; il se rend justice pour la première fois de sa vie. Gauffecourt, le marquis de Saint-Lambert, la comtesse, ne se trouvent à leur aise qu'avec moi ou avec ma mère. Nous comptons les jours que vous avez encore à être absent, et nous voulons vous emmener à Epinay aussitôt votre retour; nous irons tous si cela vous convient: cette idée est venue de ma mère. Nous avons rencontré hier le baron d'Holbach aux Tuileries : nous ne nous connoissions pas, mais nous nous sommes devinés. Rousseau étoit avec nous; c'étoit sa première sortie. Le baron nous a abordés, et tout de suite nous avons parlé de vous. Il est singulier, ce baron; il a fait une sortie sur la gaucherie des amis du comte, qui vous enlèvent

aux vôtres pour vous garder à Saint-Cloud où rien ne doit vous plaire. Je lui ai appris que c'étoit pour vous mettre à portée d'être connu plus particulièrement du duc d'Orléans, qui devoit aller voir vos hôtes. Ils font, lui ai-je dit, ce que chacun de nous voudroit faire. — Personne ne sait comme moi, dit-il, combien Grimm est à plaindre ; mais tous ces gens-là ne le consolent point. — Ma foi, répondit Rousseau, je vois que ce n'est point le malheur qui rend le plus malheureux, c'est la rage que tout le monde a de consoler, et de rendre service à tort et à travers. Que ne le laisse-t-on à lui-même? Pour moi, je déclare que s'il m'arrive quelque malheur que mes amis ne croient pas pouvoir se dispenser d'apercevoir, je veux qu'ils me laissent choisir le genre de consolation qui me convient ; car enfin, je dois mieux savoir qu'un autre ce qui me plaît apparemment. Dans une autre circonstance, j'aurois retenu peut-être la suite de cette discussion qui fut assez longue; mais mon ami, j'étois retournée à Saint-Cloud lorsque la conversation est devenue générale.

Suite du Journal.

Le chevalier de Valory, avec qui j'ai passé hier ma journée, m'a confié le parti qu'il a été

forcé de prendre pour se soustraire à l'humeur de mademoiselle d'Ette, qui devient de jour en jour plus insoutenable. Il vient de faire l'acquisition d'une terre dans le voisinage de celle de son frère, et il a obtenu de lui qu'il lui donneroit une de ses filles pour y vivre avec lui et faire les honneurs de sa maison. Elle arrivera à Paris ces jours-ci, et s'en retournera avec son oncle. Mademoiselle d'Ette ignore cet arrangement, le chevalier le lui laisse ignorer jusque après son départ, pour éviter les scènes et les violences qui ne manqueroient pas de suivre cet adieu. Il ira même d'abord passer quelques semaines chez son frère pour se mettre à l'abri de ses premiers emportemens. Je ne crois pas cette précaution inutile.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Enfin, je suis débarrassée de Duclos, et j'espère, mon ami, que vous ne me désapprouverez pas. Hier son impertinence fut si marquée, qu'il n'y avoit en vérité aucun moyen de la supporter. Voici ce qui s'est passé, jugez-moi.

Je ne sais si je vous ai dit que la nièce de Va-

lory, qui est à Paris pour une quinzaine de jours seulement, m'avoit instamment priée de lui faire entendre Jelyotte; en conséquence je pris jour avec celui-ci : mais sans rien prescrire, il me fit entendre que si Duclos y étoit, il ne chanteroit pas. J'ai obtenu, me dit-il, un congé de quinze jours pour me reposer, et le public pourroit trouver mauvais que je les employasse à chanter dans des soupers. Je lui dis qu'il pouvoit venir et être sûr de trouver un auditoire peu nombreux et très-disposé à ne lui causer aucun déplaisir. En conséquence, je me suis arrangée pour n'avoir que le chevalier, sa nièce et mademoiselle d'Ette. Ma porte étoit fermée pour tout autre, même pour vous, comme je vous l'ai dit.

Duclos m'avoit fait demander le matin si je serois chez moi le soir; j'avois répondu que non. A six heures, il se présente, on lui dit que je suis sortie; il répond qu'il veut entrer et qu'il m'attendra. Mes gens embarrassés objectent qu'ils n'ont point d'ordres et qu'ils ne peuvent laisser entrer personne. Il demande Linant, on le laisse entrer; il va chez mon fils : le laquais de mon fils dit qu'il va l'avertir. — Où est-il? — Chez madame. — J'y vais; et il entre dans mon appartement, en riant comme un fou. Par Dieu! dit-il, je savois bien qu'elle y étoit. Oui, monsieur,

repartis-je, mais pas pour vous, comme je vous l'ai mandé.

Je renvoyai mes enfans pour reprocher à Duclos son insolence tout à mon aise. Vous serez cause, lui dis-je, que je vais mettre mon portier dehors pour avoir manqué à mes ordres. Ce n'est pas sa faute, reprit-il, et il me conta ce que je viens de vous dire. Je sais bien, continua-t-il, que vous m'aviez fait dire que vous n'y seriez pas, mais je n'en ai rien cru, et je veux savoir les gens avec qui je ne peux pas être. Je lui répondis qu'il me paroissoit bien étrange de ne pouvoir rien faire chez moi qu'il n'en fût instruit; que je lui avois dit si précisément, et plus d'une fois, que je voulois être libre, qu'il auroit dû se le tenir pour dit; et qu'enfin j'étois très-décidée à le prier de s'en aller sans lui rendre d'autre compte de cette volonté. Mais sa curiosité l'emporta et l'engagea à repondre plus doucement que je ne m'y attendois. Je m'en irai, me dit-il, je m'en irai quand on servira, ou quand votre monde arrivera. Je vis par d'autres propos qu'il me soupçonnoit de vous attendre, et de vouloir souper seule avec vous. Voyant qu'il ne gagnoit rien à questionner : Avouez, me dit-il, que vous attendez Grimm, et je pars. Je n'ai rien à avouer, lui dis-je, si ce n'est que vous me forcerez à quel-

que parti violent si vous ne partez pas. Mais ensuite, craignant qu'il ne résultât quelque éclat fâcheux de ses soupçons, j'ajoutai : Qui m'obligeroit, je vous prie, à fermer ma porte et à en faire mystère si j'attendois monsieur Grimm ? — Diable ! madame, je ne vous croyois pas si déli....— Si je vous dis qui j'attends, partirez-vous sur-le-champ ? — Oui, d'honneur. — J'attends le chevalier de Valory et sa nièce. — Ah ! ah ! et Jelyotte, n'est-ce pas ? Et que ne disiez-vous ? — Je ne dis pas cela. — Non, mais je le dis moi, n'ai-je pas entendu l'autre jour....... Elle vous l'a demandé..... J'y étois. Le fat ! je suis sûr que c'est lui qui a exigé que je n'y fusse pas, et vous êtes assez sotte pour vous prêter à cette impertinence ? Le joli rôle qu'il vous fait jouer ! Le diable m'emporte, chasser vos amis !.... Un freluquet à qui il ne faut qu'un rhume pour anéantir toute son existence !

Il en étoit là lorsque mon domestique vint me demander une adresse pour un paquet que j'envoyois à quelqu'un. Vous trouverez, lui dis-je, cette carte sur la cheminée. Il la cherche et moi aussi sans la trouver. Duclos, que la présence de Cahouet impatientoit, me dit : Quoi ! ces vieilles adresses qui étoient là ? Je viens de les jeter au feu ; vous savez bien que je n'aime

point les papiers inutiles : que diable fait-on de cela ? Si vous en aviez besoin, que ne les serriez-vous ? Ah ! monsieur, lui dis-je, cette impertinence est trop forte ; je prétends être maîtresse chez moi, et l'être seule ; et pour vous le prouver, sortez, je vous prie, et très-vite. Ah ! parbleu, reprit-il, je ne serai pas même pressé de revenir ; s'il vous faut des complaisans, je vous jure bien de n'y jamais remettre les pieds, dussiez-vous m'en prier à genoux.

Je vous avoue que cette scène m'a si fort troublée le reste de la soirée, que je n'ai joui de rien. J'ai mis mon malaise sur le compte de ma santé, et l'on m'a crue sur ma parole. A présent que c'est une affaire faite, je me crois, en vérité, trop heureuse d'avoir eu une occasion si naturelle de me débarrasser d'un homme dont la tyrannie m'humilioit, autant qu'elle m'étoit insupportable. Bonjour, mon ami ; je vais prendre l'air et faire un tour de Tuileries avec mes enfans. Ne vous verrai-je pas ce soir ?

Suite du Journal.

Voici qui est bien singulier ! Il y a des choses... Oh ! je n'en reviens point !.. Quelle impudence !.. Malgré la prétendue colère de Duclos, hier matin, en rentrant de la promenade, j'ai trouvé

son nom à ma porte; ce qui m'a fait prendre le parti de le consigner de façon à être sûre de ne le point voir, de quelque manière qu'il s'y prenne. Je supposois qu'il avoit senti l'indécence de sa conduite, et qu'il vouloit m'en faire des excuses; mais M. Grimm, qui avoit approuvé celle que j'avois tenue, m'avoit conseillé de ne le pas revoir, à moins qu'il ne me fît une réparation par écrit et un aveu bien prononcé de son impertinence. Bien loin de cela, ce matin, à mon réveil, j'ai reçu ce billet de lui.

« Mandez-moi si vous soupez chez vous ce soir. J'oublie vos vivacités en pensant au tort qu'une rupture avec moi feroit à votre réputation. Pauvre enfant! vous me faites pitié! On se joue de vous, et vous ne vous en doutez pas. Il faut que je sois bien honnête pour me conduire avec vous comme je le fais ».

J'ai été si révoltée de ce billet, que si Duclos se fût présenté chez moi, je crois que je l'aurois fait jeter par les fenêtres. J'avois confié à Gauffecourt ce qui s'étoit passé la veille : Tenez ferme, me dit-il; si vous saviez sur quel ton ce coquin parle de vous dans le monde, vous en rougiriez de colère; sa conduite avec vous est d'une fausseté sans égale.

Malgré cela, le mépris étant le seul sentiment qu'il me convînt de lui montrer, je me bornai à lui écrire la lettre que voici.

LETTRE
DE MADAME D'EPINAY A M. DUCLOS.

Vous ne sauriez croire combien je suis dans l'admiration de votre générosité. J'en suis si peu digne, que je ne vous conseille pas de l'écouter au point de venir chez moi malgré moi; car si vous vous en avisiez en quelque temps et sous quelque prétexte que ce fût, je ne manquerois pas de vous faire mettre à la porte sur-le-champ, quelque désagréable que fût pour moi une scène de cette espèce: vous me connoissez mal si vous croyez que je puisse souffrir que vous m'honoriez de votre présence par pitié. Laissez-moi, je vous prie, le soin de ma réputation, et au nom de Dieu que je ne doive plus rien à vos démarches. Au reste, si vous voulez prendre le titre d'honnête homme avec moi, que ce ne soit point du moins tête à tête, parce que je ne puis vous donner un démenti sans vous perdre. Si je suis assez foible, ou assez bonne, ou assez timide pour vous épargner, que cela vous engage, s'il est possible, à mettre à l'avenir plus

de délicatesse, et sur-tout plus de probité et d'honnêteté dans votre conduite; car le public ne se paye pas toujours de bruit, et si vous n'y prenez garde, il vous connoîtra bientôt aussi bien que moi.

Duclos, après qu'il eut reçu cette lettre, parut avoir pris son parti; mais il alla trouver monsieur de Francueil; et le voyant moins assidu chez madame d'Epinay, il supposa qu'il avoit à se plaindre d'elle, et que n'étant plus dans le cas de chercher à approfondir ses démarches, il pouvoit, sans courir le risque d'être démenti, donner à sa retraite les couleurs qu'il lui plaisoit. Il dit donc à monsieur de Francueil, qu'il prenoit le parti de se retirer de chez madame d'Epinay, parce qu'il voyoit bien que depuis que Grimm s'étoit impatronisé chez elle, les anciens amis, et particulièrement les gens véridiques, n'avoient plus l'heur de plaire; que madame d'Epinay devenoit injuste, aigre et capricieuse; et que n'ayant pu lui faire ouvrir les yeux sur le danger dont cette nouvelle liaison étoit pour elle, il ne lui restoit qu'à s'éloigner, d'autant plus qu'il ne pouvoit se dissimuler qu'elle ne lui pardonneroit pas d'avoir démasqué monsieur

Grimm. Mais, ajouta-t-il, comme j'ai fait mon devoir et que je me suis toujours conduit en honnête homme ce qui s'appelle, et en véritable ami, je me retire net et je me lave les mains de tout ce qui en peut arriver.

Quoique ce langage flattât la passion et la jalousie de M. de Francueil, Duclos lui étoit suspect, et il ne pouvoit supporter que madame d'Epinay eût des torts réels avec lui; il fut assez maître de lui-même pour répondre vaguement à Duclos, et pour lui montrer toute l'estime possible pour ma pupille. Interdit d'avoir manqué son coup, Duclos s'en alla, après l'avoir prié de ne pas parler de ses sujets de plainte, par ménagement, disoit-il, pour madame d'Epinay. Monsieur de Francueil vint dès le même jour me trouver pour savoir ce qui s'étoit passé, et il me conta la visite qu'il avoit reçue; mais un peu plus sincère avec moi, il ne me cacha pas qu'il soupçonnoit monsieur Grimm de détruire dans l'esprit de madame d'Epinay tous ses anciens amis. Je lui rendis compte du sujet qui l'avoit déterminée à chasser Duclos de chez elle, et je l'assurai si positivement que je ne voyois rien de suspect dans la liaison de monsieur Grimm avec madame d'Epinay, que depuis cette explication il fut assez tranquille, et revint chez elle

à peu près comme à son ordinaire. Quant à monsieur d'Epinay, il se contenta de demander pourquoi l'on ne voyoit plus Duclos : madame d'Epinay lui répondit : « Pour de très-bonnes raisons, monsieur ; c'est un coquin qui nous a tous joués... » Ah! par Dieu, dit-il, voilà une belle découverte ! c'est d'aujourd'hui que vous savez cela ? et c'est pour ce motif que vous ne le voyez plus ? Ah ! ma foi, si l'on y regardoit de si près !.. Il vous nuira, prenez-y garde. — Ah ! monsieur, reprit-elle, je le méprise trop pour le craindre. — Ah ! par Dieu, oui ! Enfin chacun se conduit comme il l'entend ; je m'en lave les mains ; je n'y suis pour rien, je n'y suis pour rien ; je ne le reverrai pas chez moi, mais vous ne m'empêcherez pas de lui faire bonne mine : je veux être bien avec tout le monde. — A vous permis, monsieur, lui dit-elle encore, même avec vous-même si vous pouvez.

Il tint parole avec Duclos, qu'il accueillit comme à son ordinaire par-tout où il le rencontra.

Le chevalier de Valory, comme on a vu, étoit au moment de partir avec sa nièce pour prendre possession de l'acquisition qu'il venoit de faire. Malgré toutes les précautions qu'ils avoient prises, le secret ne put en être si scrupuleusement gardé, que quelques-uns des préparatifs néces-

saires

saires à une transplantation totale ne fussent sus de mademoiselle d'Ette, et ne lui donnassent de violens soupçons. Elle passa quelques jours à se contraindre pour mieux épier le chevalier et sa nièce; mais ce qu'elle remarquoit ne pouvoit lui rien apprendre, ni la rassurer. Cependant une nuit, dont elle avoit passé la plus grande partie dans l'inquiétude, elle entre chez le chevalier : il dormoit; elle le réveille, s'assit sur son lit, et entame une explication avec toute la violence et la fureur qui l'animoient. Le chevalier, après avoir employé vainement, pour la calmer, tous les moyens que sa bonté naturelle lui suggéra, lui signifia enfin très-précisément qu'il alloit se séparer d'elle pour toujours, et fuir un enfer auquel il ne pouvoit plus tenir. Cette confidence, qui n'étoit pas faite pour l'apaiser, redoubla sa rage. Puisqu'il est ainsi, dit-elle, sortez tout à l'heure de chez moi; vous deviez partir dans quatre jours, c'est vous rendre service de vous faire partir dans l'instant. Tout ce qui est ici m'appartient; le bail est en mon nom; il ne me convient plus de vous souffrir chez moi : levez-vous, monsieur, et songez à ne rien emporter sans ma permission.......

Cette harangue, prononcée d'un ton qui ne

laissoit guère de réplique, indigna le chevalier autant qu'elle l'étonna. Je vous jure, répondit-il, que si j'étois seul ici, je ne me ferois pas donner deux fois mon congé ; mais, mademoiselle, songez que vous devez des égards à ma nièce, et que je ne souffrirai pas qu'on lui en manque. — Quoique je soupçonne fortement votre nièce, répondit mademoiselle d'Ette, d'être de moitié, et peut-être même d'être cause de votre indigne conduite, je veux bien ne la pas mettre dehors avant le jour ; mais vous, encore une fois, levez-vous, faites vos paquets, et partez tous les deux dès qu'elle sera levée.

Elle sortit de la chambre du chevalier. Il se leva, fit un paquet de ses papiers et de son linge, écrivit à mademoiselle d'Ette pour lui mander de lui envoyer chez son frère tout ce dont elle n'auroit pas besoin, et passa ensuite chez sa nièce. Il l'éveilla, et l'instruisit de ce qui venoit de se passer : celle-ci, indignée, dit qu'elle ne vouloit pas rester un quart-d'heure chez cette furie ; qu'elle alloit se lever, et sortir à l'instant même de la maison. Mais en pensant qu'ils ne savoient où aller si matin, ils ne purent s'empêcher de rire de leur position et de cette déroute. Quoiqu'il ne fût que sept heures, mademoiselle de Valory pria son oncle de la conduire

chez madame d'Epinay, et d'aller ensuite chercher, dans quelque hôtel garni, un logement pour les quatre jours qui leur restoient à passer à Paris; car il ne leur étoit pas possible d'abréger leur séjour, les voitures qui devoient les mener n'étant pas encore arrivées.

Tandis qu'ils délibéroient sur le parti qu'ils alloient prendre, on apporta une lettre de mademoiselle d'Ette pour le chevalier, dans laquelle elle avoit épuisé toute son éloquence pour obtenir son pardon, et le détourner de son départ. Tout ce que la passion la plus effrénée peut dicter étoit dans cette lettre; amour, soumission, remords, menaces, vengeance, promesses, expressions tendres, rien n'y étoit épargné, et montroit évidemment la tête la plus en désordre. Cette lettre, loin de produire l'effet qu'elle en attendoit, effraya si fort le chevalier et sa nièce, qu'il sortirent de la maison avec la plus grande précipitation : ils emportèrent seulement les effets de mademoiselle de Valory et ce que le chevalier avoit préparé; et ils laissèrent le reste à la merci de mademoiselle d'Ette.

Arrivés chez madame d'Epinay, ils la firent éveiller, et lui contèrent leur aventure : celle-ci leur dit qu'elle ne les laisseroit point aller en hôtel garni, et elle alla prier son mari de trou-

ver bon qu'elle leur donnât un petit appartement qui n'étoit point occupé dans leur maison: il y consentit, et ils s'y établirent.

Lorsque mademoiselle d'Ette s'aperçut du départ du chevalier, elle entra dans une fureur inexprimable; elle brisa tout ce qui tomba sous sa main; mais voyant, par la lettre du chevalier, qu'elle trouva sur sa table, qu'il lui laissoit ce qu'elle jugeroit à propos de prendre, elle jugea convenable de tout garder et de ne plus rien casser. Jamais elle n'a pardonné à madame d'Epinay d'avoir retiré chez elle le chevalier et sa nièce; c'étoit, à son avis, lui manquer de la manière la plus révoltante; et, d'après cette opinion, elle lui voua une haine qui ne s'est jamais démentie. Elle alla même chez madame d'Esclavelles, pour lui porter ses plaintes; et afin de mieux les fonder, elle ne craignit point de se déshonorer elle-même en affichant, non seulement auprès de madame d'Esclavelles, mais partout, la vie qu'elle avoit menée comme maîtresse du chevalier; et pour prouver ce qu'elle appeloit l'ingratitude de madame d'Epinay, elle débita hautement tous les détails de la confidence où elle avoit été. Aussitôt que j'eus appris l'indignité de la conduite qu'elle tenoit, je me rendis chez elle, et après lui avoir parlé très

ferme, voyant que je n'y gagnois rien, je feignis de n'avoir jamais eu connoissance de la plupart des faits qu'elle osoit affirmer; elle m'en offrit les preuves par écrit : c'étoit là justement ce que je voulois. Alors je m'emparai de tous les papiers qu'elle me donna à lire, et je les mis dans ma poche. Elle voulut s'y opposer, mais je lui dis que si elle ne me remettoit pas à l'instant tout ce qu'elle pouvoit avoir de papiers relatifs à Francueil et à madame d'Epinay, j'allois de ce pas obtenir contre elle une lettre de cachet, et la faire renfermer. Elle se mit à fondre en larmes, à s'arracher les cheveux, et finit cependant par me donner tout ce qu'elle pouvoit avoir de preuves contre ma pupille. Je la priai instamment, en partant, de se tenir tranquille sur ce chapitre, si elle vouloit que je le fusse sur le sien. Aucun des amis de madame d'Epinay ne voulut plus revoir cette intrigante, et je ne fus nullement étonné lorsque j'appris, quelques mois après, qu'elle s'étoit intimement liée avec Duclos.

Suite du Journal de madame d'Epinay.

Que je viens de payer cher les torts qui ne sont dus qu'à la foiblesse de mon caractère! Je veux le vaincre ou mourir à la peine. Depuis deux

mois que je suis ici, j'aurois pu y être parfaitement heureuse, mais j'ai fait tout ce qu'il falloit pour détruire ce bonheur, j'ai trop présumé de ma prudence et de mes bonnes intentions.

Nous menions une vie très-douce, ma mère, mes enfans et moi; la comtesse d'Houdetot et le marquis de Saint-Lambert étoient établis avec nous : M. Grimm nous donnoit tout le temps qu'il n'étoit pas obligé d'être auprès du duc d'Orléans. M. de Francueil venoit presque aussi souvent que M. Grimm, et il parut d'abord n'avoir aucune peine à se trouver avec lui. Ils partageoient même de fort bon accord les soins qu'ils vouloient bien se donner pour l'instruction de mes enfans. Lorsque ma santé, qui se délabre tous les jours davantage, ne me permettoit pas de faire de longues promenades, je restois avec M. Grimm, ou avec M. de Francueil, dans l'ame duquel je me félicitois d'avoir ramené la tranquillité : un jour, il me dit que les efforts qu'il faisoit pour vaincre la mélancolie qui le dévoroit étoient inconcevables, et devenoient au dessus de ses forces; je lui répondis qu'on augmentoit toujours son chagrin lorsqu'on cherchoit à le cacher, qu'il falloit savoir être triste avec ses amis, rester avec eux tant qu'on y étoit bien, et les quitter quand on prévoyoit être mieux

ailleurs. Hélas ! me répondit-il, c'est que je ne puis ni vous quitter, ni vous fuir. Ce propos me déplut et je le lui dis : il se récria sur ma sévérité. Je ne vous demande rien, me dit-il, je n'ai aucune espèce de prétention faite pour vous alarmer, je ne réclame que celles que vous m'avez permis de conserver, celles d'un ami ; vous voulez que je me flatte d'être des vôtres, et vous m'imposez silence dès que j'ose un instant vous entretenir de mes peines ! Je ne vous demande que de ne pas me traiter plus mal qu'eux.

Enfin, je ne sais tout ce qu'il me dit ; mais il m'assura si bien qu'il étoit heureux seulement de la conversation qu'il venoit d'avoir, que je crus pouvoir me permettre de l'écouter quelquefois, mais seulement lorsqu'il seroit dans une mélancolie si grande, que cette consolation lui deviendroit nécessaire ; et je le lui promis.

Je rendis à monsieur Grimm la conversation que j'avois eue avec Francueil ; il désapprouva l'engagement que j'avois pris d'écouter ses plaintes. Je regardai ce blâme comme une dureté déplacée de sa part : et comme il avoit douté de ma bonne foi et de mes sentimens pour lui, dans le temps que Duclos m'avoit tant alarmée sur les siens, je me figurai que la petite tyrannie qu'il vouloit exercer dans cette occasion

étoit une suite de ses doutes passés. Certaine de mes intentions, je me rassurai, et je regardai comme une chimère l'assurance qu'il me donnoit que je ne tarderois pas à me repentir de ma condescendance.

Cependant monsieur de Francueil, tout en redoutant ma présence, ne pouvoit plus s'en passer; il trouvoit mille prétextes pour s'entretenir avec moi, et lorsque je cherchois à éloigner les occasions de lui parler, il tomboit dans un désespoir qui me déchiroit l'ame; alors je travaillois à ramener sa raison; quelquefois j'y réussissois, mais d'autres fois aussi il falloit lui permettre d'éviter la présence de monsieur Grimm, et le laisser partir lorsqu'il arrivoit. Quand j'avois gagné quelque chose sur l'esprit de Francueil, j'en faisois part à monsieur Grimm; mais lorsqu'il étoit déraisonnable, j'évitois de lui en parler, dans la crainte qu'il ne me conseillât de supprimer des consolations que je trouvois très-innocentes, et dont j'espérois toujours de la meilleure foi du monde, qu'incessamment Francueil n'auroit plus besoin. Ma mère s'aperçut que la conduite de Francueil et la mienne n'étoient pas naturelles; elle conçut des inquiétudes dont elle fit part à M. Grimm. Cet homme l'a ensorcelée, lui dit-elle; au nom

de l'estime et de l'amitié que vous avez pour elle.... monsieur, montrez-lui la vérité.... Elle a confiance en vos avis.... mais quel parti prendre? car après les propos de cette indigne d'Ette, on ne peut rien faire qui n'ait son danger.

M. Grimm me parla suivant l'intention de ma mère; toutefois avec tant de ménagement et presque de froideur, que je compris alors que ma conduite pouvoit être susceptible d'interprétation défavorable, et qu'il en étoit affligé, quoiqu'il ne m'en parlât pas; mais soit par orgueil, soit que je fusse piquée d'avoir été si mal jugée, je me contentai de lui répondre aussi froidement qu'il m'avoit parlé, que je ne négligerois pas ses avis. Le lendemain, je déclarai à M. de Francueil qu'à l'avenir je n'aurois plus de conversation particulière avec lui, puisque je n'avois pas mieux réussi dans le désir que j'avois de lui rendre la tranquillité. Cet entretien fut vif; j'en sortis les larmes aux yeux, et me retirai dans mon appartement. M. Grimm m'ayant vue passer, descendit sur la terrasse d'où je venois; il y trouva Francueil que j'y avois laissé dans le plus grand désespoir; il passa près de lui et le salua : mais, soit que celui-ci fût absorbé et ne vît point M. Grimm, soit qu'il eût effectivement intention de l'offenser, il continua de marcher à grands

pas sans lui rendre son salut, et sans avoir même l'air de l'apercevoir. Piqué de ce procédé, M. Grimm remonte chez moi, et me demande raison de cette conduite; je lui dis assez naïvement ce qui s'étoit passé, et combien peu j'avois réussi à calmer Francueil. Cela ne me surprend pas, me répondit-il; avec une pitié aussi malentendue, vous perpétuez son malheur : il falloit dès le premier moment lui interdire les plaintes, et même votre présence s'il eût insisté. Je vous ai laissé aller tant que vous avez voulu, car un conseil déplacé auroit pu vous déplaire; et d'ailleurs, depuis que nous sommes à la campagne, vous ne m'en avez pas demandé; mais aujourd'hui les choses sont poussées si loin, qu'elles ne sont plus supportables, à moins que votre intention, madame, ne soit de me faire prendre mon parti.... — Moi! lui dis-je vivement, pouvez-vous le penser?... — Mais, reprit-il, cela vaudroit peut-être mieux pour tout le monde.... Vous me faites jouer un rôle très-plat et très-indécent pour vous, madame, permettez-moi de vous le dire. — Vous me mettez au désespoir, ajoutai-je; ne vous arrêtez pas un instant à cette idée, et dites-moi ce qu'il y a à faire. — Il faut vous tenir tranquille; et si vous voulez mon avis, madame, je crois que s'il cherche de nouveau à

vous parler, vous devez lui annoncer avec beaucoup de fermeté qu'il ne doit plus songer à vous entretenir de ce que vous ne voulez plus entendre; lui dire que votre amitié pour lui vous a portée à une condescendance dont il vous met dans le cas de vous repentir, et que c'est à lui à présent à chercher les moyens qu'il croira les plus efficaces pour sa guérison; mais qu'il ne faut pas à l'avenir qu'il vous y fasse entrer pour rien, et que pour trancher court aux remarques qu'on ne peut s'empêcher de faire, vous lui conseillez de partir. Vous adoucirez cet arrêt par l'assurance des sentimens que vous lui devez et que vous lui conserverez sans doute: voilà, madame, me dit très-froidement M. Grimm, ce qu'exige le respect que vous vous devez à vous-même.

Ce ton me glaça; je sentois la nécessité de l'avis qu'il me donnoit, mais j'aurois voulu qu'il mît plus d'aménité dans ses conseils; alors je les aurois suivis sans réplique. Deux choses, cependant, me portoient à m'y refuser: premièrement, ce ton froid et imposant qui m'effrayoit, et me faisoit craindre de me laisser encore dominer, et de me trouver dans le cas de plier ma volonté à l'empire d'un nouveau despote, au lieu de la concilier avec les sentimens d'un ami;

mais, d'un autre côté, je craignois encore plus qu'on ne supposât que mon amitié pour monsieur Grimm ne fût la cause de ma rupture, si on voyoit Francueil cesser tout à coup de venir chez moi.

Remplie de cette crainte, qui avoit beaucoup influé sur ma conduite, je répondis à M. Grimm: Ce que vous me dites, j'en conviens, est un sûr moyen de me défaire de Francueil; mais il en résultera un éclat que je dois éviter à quelque prix que ce soit. — Sans doute, me dit-il, mais il ne faut pas l'éviter aux dépens de votre réputation, et sur-tout de ce que vous vous devez à vous-même. — D'accord; mais lorsqu'on verra son désespoir, on supposera que je l'ai abandonné, et ce seroit un tort réel au bout de dix ans de liaison. — Ne s'est-il pas conduit depuis deux ans comme quelqu'un qui n'avoit plus aucune espèce de goût pour vous? — Cela est vrai; mais comment voulez-vous, en voyant l'état où est Francueil, qu'on puisse supposer la conduite qu'il a eue avec moi? — Elle n'est que trop connue, madame, graces à vos perfides amis qui, Dieu merci, n'ont cessé jusqu'à présent d'amuser le public des confidences que vous leur avez faites, et de celles qu'ils supposent méchamment et très-faussement que vous auriez pu leur faire. Cet aveu, loin de me rassu-

rer, acheva de me troubler. Vous ne devez plus vous permettre de causer avec M. de Francueil, ajouta M. Grimm, que pour lui représenter fortement qu'il vous manque d'une façon impardonnable, par une conduite qui mène à vous faire supposer des torts qu'il sait très-bien que vous n'avez pas. Mais il faut, encore une fois, voir ce qu'il fera, et si c'est à moi qu'il en veut. Dans tous les cas, je crois que vous ne devez pas souffrir qu'il se conduise avec moi comme il le fait, car si cela continuoit, je ne pourrois pas ne le pas voir; et sans les égards que je vous dois et la crainte de vous compromettre, je n'attendrois pas davantage à lui en demander raison.

Je ne craignois que trop que l'intention de Francueil ne fût, en effet, de chercher querelle à M. Grimm; quelques propos tenus m'en avoient donné le soupçon, et j'en avois frissonné dès le premier mot que M. Grimm m'avoit dit de ce qui venoit de se passer entre eux. Vous avez raison, lui dis-je vivement, et je vais lui en parler tout de suite de façon à le faire changer de conduite. — Comment pouvez-vous vous en flatter à présent, vous en désespériez il y a un moment? — J'en désespérois sans m'exposer à un éclat que je ne crains plus dès que vous êtes

compromis. — Ne sentez-vous pas que ce n'est pas là le moment de lui parler? Vous ne pouvez savoir que par moi le détail de l'impolitesse qu'il m'a faite. Attendons à demain, à moins qu'il ne vous donne occasion de voir par vous-même.

Je feignis de céder, afin de ne pas perdre plus de temps pour ce que je méditois. J'étois vivement alarmée; je craignois que M. Grimm ne se crût obligé à tirer raison de l'insulte qu'il venoit de recevoir; la résistance qu'il apportoit à l'envie que j'avois de parler tout de suite à Francueil m'en sembloit une preuve; et comme je sentois qu'il m'observeroit d'assez près pour que je ne pusse rien lui dire, je pris le parti d'écrire à Francueil une longue lettre, où je lui marquois que j'avois vu par ma fenêtre la conduite qu'il venoit de tenir avec M. Grimm; j'en témoignois le plus grand dépit, cette insulte, par la circonstance, me devenant personnelle. Je lui retraçois avec chaleur toute sa conduite passée; je lui demandois de quel droit il osoit aujourd'hui troubler mon repos, lorsque mon indulgence m'avoit portée à souffrir sa déraison depuis cinq mois, tandis qu'elle n'auroit pas dû m'occuper un quart-d'heure. Je finissois par exiger de lui, ou qu'il assurât monsieur Grimm en ma présence qu'il ne l'avoit pas aperçu,

ou qu'il partît et s'éloignât jusqu'à ce qu'il eût recouvré sa raison, et qu'il pût paroître devant moi sans manquer aux égards qu'il me devoit, soit à moi-même, soit en la personne de mes amis. Je l'assurois que s'il ne suivoit pas exactement ce que je lui prescrivois, il perdroit à jamais mon estime et mon amitié qu'il m'auroit été bien doux de pouvoir lui conserver. Je lui disois encore que j'avois la plus grande répugnance à agir avec cette rigueur, parce qu'il m'étoit et me seroit toujours cher, à moins qu'il ne me forçât de l'effacer totalement de mon cœur.

Il falloit trouver le moment de rendre cette lettre à l'insu de monsieur Grimm. Elle auroit pu avoir son approbation dans tout autre temps; mais alors je sentois, ou du moins je croyois qu'il devoit m'interdire toute démarche, même celle qu'il auroit pu approuver au fond de son ame. Tout occupée de mes craintes et du remède que je croyois y apporter, je cherchois le moyen de rendre ma lettre sans être aperçue; je tremblois comme si j'eusse fait une mauvaise action, et je fus tout aussi gauche que je devois l'être dans cette disposition. Malheureusement monsieur Grimm m'aperçut donnant mystérieusement un papier à Francueil; il étoit environ neuf heures du soir, il y avoit beaucoup

de monde, et l'on faisoit de la musique; il prit tout à coup un maintien froid et ironique qui me mit au désespoir : sans doute il se crut joué. Je tentai de lui dire deux mots après le souper, mais il me tourna le dos sans me répondre. Francueil de son côté qui avoit lu ma lettre, se retira immédiatement après le souper dans son appartement sous le prétexte d'avoir à écrire. Grimm crut alors que j'avois un rendez-vous arrangé avec lui; et feignant de s'en mettre peu en peine, il dit d'un air assez détaché qu'il avoit reçu des lettres qui le mandoient à Paris le lendemain de bon matin : heureusement qu'il ne se trouva pas d'occasion.

Le désespoir s'empara de moi au point que, si dans ce cruel instant je ne fis rien qui me compromît, ce fut absolument l'effet du hasard et de mon heureuse étoile. Cependant je ne doutai pas que la nuit ne nous amenât la catastrophe la plus tragique. Je la passai debout dans ma chambre dans l'état le plus violent; j'écrivois à monsieur Grimm, j'écrivois à Francueil, je brûlois mes lettres presque aussitôt qu'elles étoient écrites. Le moindre bruit me glaçoit les sens, et comme monsieur Grimm et Francueil ne dormirent guère plus que moi, et que leurs appartemens n'étoient pas loin du mien,

j'étois

j'étois à tout instant alarmée par le mouvement presque continuel que j'entendois chez eux.

Vers les cinq heures, accablée de fatigues et de tourmens, et tout me paroissant calme dans la maison, je me jetai sur mon lit pour y prendre un peu de repos. Je ne me réveillai qu'à neuf heures. Or, comme j'étois ordinairement beaucoup plus matinale, et qu'on juge toujours d'après l'idée dont on est frappé ; monsieur Grimm en conclut que tout ce qui se passoit autour de moi, et sur-tout son indifférence, m'affectoit médiocrement ; c'est pourquoi il ne parut dans mon appartement que lorsque tout le monde fut rassemblé pour le déjeuner. Je restai tout étonnée en apprenant que monsieur de Francueil étoit parti à six heures du matin. Mais monsieur Grimm crut qu'il s'étoit éloigné par mon ordre, et que je jouois la surprise. Ma première idée fut de craindre qu'il ne se fût passé quelque chose entre eux ; et je pâlis et je rougis tour à tour.

Cependant je me rassurai un peu en voyant le sang-froid de monsieur Grimm, qui interpréta tout différemment les mouvemens divers qui m'agitoient. Il se retira pour faire sa toilette avant tous les autres, de sorte qu'il ne me fut pas possible de lui dire un seul mot. Alors voyant clairement qu'il m'évitoit, je lui écrivis un mot

pour le prier de ne point partir, et de ne pas me condamner sans m'entendre; et j'allai à la porte de sa chambre lui remettre moi-même le papier. Comme son laquais y étoit, il ne put le refuser; mais il le prit fort sérieusement et le posa sur la cheminée, en me remerciant comme d'une chose qui n'étoit pas nécessaire, et qu'il savoit même par cœur. Je lui dis tout bas : Vous poussez la dureté et l'injustice trop loin, monsieur, c'est pour la dernière fois que je vous prie de m'entendre, si vous me refusez encore... je suis courageuse, et je ne suis point coupable; j'ai de la peine plus que je n'en puis supporter... Je ne réponds plus de moi. J'étois alors dans un degré d'abattement où l'on ne sent plus rien et où tous les évènemens sont égaux. Ce fut dans cet état que je regagnai mon appartement, et je restai dans une espèce d'anéantissement.

Depuis quelque temps, le mauvais état de ma santé m'obligeoit à manger seule dans ma chambre, et lorsqu'il y avoit du monde, je ne paroissois qu'à cinq heures après dîner. Toute la matinée se passa sans que j'entendisse parler de M. Grimm, et il vint dîner sans avoir paru chez moi. A trois heures, tandis qu'on étoit à table, je reçus un exprès de Francueil, avec un paquet considérable et une petite cassette.

On le fit monter chez moi. Je pris le paquet, et ne me sentant ni la force, ni la volonté de l'ouvrir, je lui fis dire que j'étois incommodée, et que s'il exigeoit réponse, je la ferois le lendemain. Le même exprès étoit chargé d'une lettre pour mon mari ; cette lettre lui donnoit une excuse valable de son départ précipité.

Au sortir du dîner M. Grimm monta enfin dans ma chambre, et y monta seul. Je crus que la curiosité avoit plus de part que l'intérêt à sa visite. Je venois d'ouvrir la cassette et le paquet ; c'étoient toutes mes lettres et mon portrait que Francueil me renvoyoit, avec une lettre de douze pages, où tout ce que le délire, le repentir, le désespoir et le regret peuvent suggérer étoit peint. Il me disoit un éternel adieu, et comptoit partir le lendemain pour ses terres.

Je fus saisie de douleur en pensant à l'état affreux où il étoit, et j'avoue que la comparaison de ce qu'il souffroit pour moi avec la dureté de M. Grimm ne fut pas favorable à ce dernier. Il fut frappé de mon abattement, à ce qu'il m'a dit depuis, et du désespoir qui étoit peint sur mon visage : à peine le vis-je entrer. Madame, me dit-il, je viens savoir ce que vous avez à me dire. Je jetai sur lui des yeux éteints, sans proférer une parole. Il en fut alarmé. Je

ne sais, continua-t-il, pourquoi vous voulez m'empêcher de partir. Avec un peu plus de bonne foi, nous serions tous moins à plaindre; je ne puis supporter l'idée de faire votre malheur..... ou d'être cause....... — Mon ami, lui dis-je, je ne vous trouve point comme je vous croyois; vous êtes dur, tyrannique; il me semble que vous poussez le rôle d'ami au-delà des bornes que l'indulgence et la douceur prescrivent. — J'ai pressenti, madame, qu'un caractère aussi ferme, aussi violent que le mien, s'accorderoit mal avec la foiblesse du vôtre. Je ne puis être utile à mes amis qu'avec ma façon d'être..... — Ah! il est certain, monsieur, que le bien que vous faites aux autres leur coûte prodigieusement! — Je le sens, mais je vous en ai prévenue. C'est vous qui avez exigé mon avis; vous savez combien peu j'ai été pressé de vous le donner, mais il ne me convient pas qu'on le requière pour le mépriser : je vous le répète, madame, peut-être tenez-vous plus à vos anciennes liaisons que vous ne le croyez vous-même...... — Voyez, lui dis-je, en l'interrompant et lui donnant la lettre de Francueil, combien vous êtes injuste dans vos soupçons, et cruel dans votre conduite ! Il lut la lettre sans rien dire. Cependant, je lui dois la justice d'avouer que s'il fut

touché de ma situation, il le fut encore plus de la dureté qu'il avoit eue envers moi lorsque je lui avouai la démarche indiscrète que j'avois faite à son insu. Je convins qu'il avoit pu prendre le change sur ma conduite, mais je n'en eus pas moins de peine à oublier sa dureté, malgré tout le regret qu'il m'en témoigna, et tout le soin qu'il mit à la réparer. Cet événement a jeté dans mon ame des traces de désespoir si profondes, que je m'en ressentirai, je crois, toute ma vie; et quoique je sois à présent tranquille, j'ai en moi une mélancolie qu'il m'est impossible de vaincre. . . . .

J'appris, deux jours après, que Francueil étoit parti pour Chenonceaux, où il avoit annoncé qu'il passeroit six mois.

Suite du Journal.

Oh! combien depuis quelques jours j'ai eu sujet de réfléchir sur les inconvéniens, et même les malheurs qui peuvent résulter d'une démarche inconsidérée! La confiance et l'estime de mon ami perdues; un air équivoque, faux et malhonnête répandu sur toute ma conduite; l'éducation de mes enfans négligée; la gêne et la défiance jetées dans tous les esprits; ma mère inquiète, examinant, et craignant également de

questionner, de s'instruire ou de se taire; ma santé détruite par la peine, la crainte et le chagrin; la vie et l'honneur de deux hommes exposés!... O femmes! puissiez-vous apprendre par mon exemple qu'une pitié mal entendue est la plus cruelle et la plus dangereuse de toutes les foiblesses!

Mon mari est le seul, au milieu des entraves que je me suis données, qui n'ait pas marqué s'apercevoir de mes tourmens. La comtesse d'Houdetot et Saint-Lambert sont trop occupés d'eux-mêmes, et ont trop d'usage pour voir ce qu'on ne leur dit pas....... Hélas! cette raison de leur silence et de l'uniformité de leur conduite avec moi peut-elle me satisfaire? J'en suis humiliée, et je fais le serment de ne plus me conduire que d'après une mûre réflexion, et d'après les avis de M. Grimm à qui je rends bien tard, mais pour jamais, la justice qui lui est due.

On doit présumer que Duclos n'étoit pas homme à s'être laissé chasser de chez madame d'Epinay, sans chercher à se venger, soit d'elle, soit de M. Grimm, à qui il attribuoit le courage qu'elle avoit eu de se débarrasser de sa présence, et de secouer l'empire qu'il avoit pris

chez elle. Mais il falloit se venger sans se compromettre, et perdre ses deux ennemis à la fois, s'il étoit possible : c'étoit là le sublime projet qu'il avoit conçu ; heureusement qu'il manqua de sang-froid, de prudence et d'adresse dans l'exécution de ses desseins.

On a vu qu'immédiatement après son expulsion, il avoit tenté de brouiller madame d'Epinay avec M. Grimm. Par les plaintes qu'il fit à M. de Francueil, il espéroit que leur rupture auroit de l'éclat, et que le public en accuseroit M. Grimm si hautement, que madame d'Epinay ne pourroit se dispenser de l'éloigner, si les égards qu'il lui devoit ne le déterminoient pas lui-même à se retirer. Voilà l'explication des propos qu'il tenoit, et de l'affectation avec laquelle il vantoit dans le monde les soins et le respect de M. Grimm pour madame d'Epinay. Or, si son premier projet auprès de Francueil eût réussi, plus il parloit bien de Grimm, plus il montroit d'intérêt pour madame d'Epinay, plus il le mettoit dans la nécessité de s'éloigner de lui-même, lorsqu'il nuisoit à sa réputation. Et dans le cas contraire, il lui restoit la ressource de dire bien du mal de madame d'Epinay, et de couvrir Grimm de ridicule par l'attachement respectueux qu'il lui donnoit pour elle. Mais

M. de Francueil ajouta peu de foi aux propos de Duclos, et, loin de se plaindre, il retourna avec beaucoup plus de tranquillité dans la société de madame d'Epinay.

Duclos alors commença à agir sourdement. Il continua à brailler du bien de Grimm et à insinuer tout bas le plus de mal qu'il put de madame d'Epinay. Il alla trouver Diderot, l'ami intime de M. Grimm, il lui parla d'abord légèrement de madame d'Epinay, ensuite il lui confia que son ami en étoit amoureux : il ajouta qu'il en étoit bien aise, parce que madame d'Epinay étoit une jolie maîtresse à avoir, et à laquelle, à moins d'être fou, on ne couroit jamais le risque de s'attacher sérieusement. Enfin, insensiblement, il en vint à faire à Diderot les confidences les plus fausses, les plus infâmes, et heureusement les plus aisées à détruire.

Diderot qui n'avoit aucune raison de douter de la sincérité de Duclos, et qui ne savoit pas que cet homme venoit d'être expulsé de la maison d'une personne dont il disoit tant de mal, fut tellement effrayé du danger que couroit son ami Grimm avec une telle femme, qu'il résolut de travailler à rompre cette liaison. Il connoissoit Grimm incapable de s'attacher médiocrement. Il le crut perdu, et peu de jours après il

alla un matin le trouver. C'est de M. Diderot que j'ai appris ces détails; et voici la conversation qu'ils eurent ensemble : je la mets ici telle que M. Diderot lui-même me l'a donnée par écrit.

« Lorsque je fus établi au coin du feu de Grimm, je ne sus comment m'y prendre pour amener le sujet que je voulois traiter. S'il est bien amoureux, me disois-je, je vais lui porter un coup mortel. N'importe! il faut parler; je serois plus cruel de me taire : et voilà que je bavarde d'abord sur les femmes en général, sur leurs bonnes et mauvaises qualités, sur le temps qu'elles font perdre à un homme de lettres, et le parti qu'elles en pourroient tirer, au contraire, si elles n'attachoient leurs conquêtes et leurs faveurs qu'à ce prix. A ce propos il vint de lui-même à me parler de la chaleur d'ame que lui avoit inspirée mademoiselle Fel. Jamais, me dit-il, je ne la quittois sans avoir la tête exaltée, sans être dans cette disposition qui fait qu'on se sent capable de dire ou de faire de belles et de grandes choses. Oh! mon ami, qu'est-ce que je suis devenu depuis ce temps? Mon ame est morte, je ne suis plus moi; je suis dans un engourdissement total, je n'en sors qu'à force d'efforts et d'artifice. Je ne suis pas capable d'écrire une ligne : je ne me re-

connois plus. En effet, lui dis-je, cette créature vous a fait bien du mal! Quand je songe à l'état où je vous ai vu, plus de deux mois entre la vie et la mort, le délire et la raison!.. Quelle dureté, quelle hauteur de sa part! de la vôtre quelle ivresse! quel abandon! D'où je conclus, mon ami, que pour un homme sensible, il est de quelque importance de considérer à qui l'on confie son bonheur. J'en conviens, me dit-il. Il est très-facile, ajoutai-je, de sentir la nécessité d'une règle de conduite, mais très-difficile de s'y conformer. Il n'y a personne, par exemple, qui ne se récrie contre l'injustice, l'absurdité et la déraison avec laquelle se font les mariages; et les mêmes gens, s'ils ont une fille, une nièce, un enfant à marier à leur disposition, en usent de même et trouvent cet usage alors très-sagement établi. Et les autres liaisons? y met-on plus de sens commun? — Non, assurément. — On rencontre une femme en société, ou un ami nous présente chez elle; elle nous paroît aimable, on y retourne, elle le paroît encore plus, sa présence devient nécessaire, son image suit par-tout, et voilà une passion inspirée et prise. Aussi cela dure ce que cela peut durer, mais finit toujours par la désolation de l'un ou de l'autre. — Cela est vrai.

Mais, mon ami, vous convenez de tout; et voilà

précisément ce qui démontre la vérité de mon premier propos. —Qui dit?—Qui dit que rien n'est si facile que de connoître le bon conseil, et rien de si difficile que de le suivre. — Et quelles raisons pouvez-vous avoir de m'appliquer cette maxime?—Quelles raisons?... dites-moi... je vous prie, la Fel n'a donc plus aucun pouvoir sur vous? — Non, ni n'en aura de sa vie. Vous devez me connoître, mon ami; vous savez combien les torts m'irritent : je puis beaucoup supporter, beaucoup souffrir ; mais il y a tel tort dont le souvenir ne peut jamais être effacé. — Et si elle revenoit ? — Si elle revenoit? il n'est pas seulement question d'aimer, il faut estimer.—Propos de raison et non du cœur ! Raillerie à part, je vous crois en sûreté de ce côté là, mais, mon ami, cette aventure doit vous avoir rendu sage. Si vous vous trouviez par hasard... si vous vous trouviez quelque penchant... il faudroit... je crois que vous y regarderiez de près. — C'est bien mon dessein.—C'est la réponse d'un homme qui y auroit déjà regardé. — Qui vous a dit cela?—C'est que vous avouez tout ce qu'il seroit sage de faire, et que je vous crois sur le point de faire une folie qui disposera encore une fois de votre bonheur. —Et quelle folie, s'il vous plaît ? — Mais Rousseau ne vous a-t-il pas présenté à madame

d'Epinay ? — Oui. — Ne vous êtes-vous pas battu pour elle? — Pour elle, non; à son sujet, peut-être. — Ne disputons point sur les termes. Quoi qu'il en soit, ne la voyez-vous pas beaucoup plus assidûment qu'il ne convient, sinon à Rousseau, mais au moins à d'autres. — Cela se peut. — Si j'en crois Duclos, qui n'en est pas, je crois, plus content que Rousseau, ni bien d'autres, vous n'êtes pas loin de prendre de la passion pour elle, ni elle d'en prendre pour vous. — Et quand cela seroit vrai, mon ami, ce dont je ne conviens, ni ne disconviens? — Quand cela seroit?... Eh bien! vous vous prépareriez des peines dont je crois que vous seriez très-injuste de vous plaindre! — Et la raison, s'il vous plaît? — Mais... avant que de vous la dire, il seroit assez à propos de savoir quelle sorte de sentiment vous pourriez prendre et vous attendriez en retour de madame d'Epinay, ou de telle autre femme qu'il vous plaira. Si tout ceci n'est qu'une affaire d'amusement, de sens, pourvu que cela soit bien clairement expliqué, je n'y vois guère d'inconvénient. — Ces sortes de liaisons ne me conviennent pas; j'ai en dégoût cette espèce de commerce : soit orgueil, soit délicatesse, je veux être aimé par choix, de préférence et uniquement. Je veux pouvoir tout sacrifier à celle que j'aime,

sans en rougir, et qu'elle n'accepte de moi que ce qu'elle est prête à me rendre. J'apprécie à fort peu de chose la satisfaction des sens et l'ivresse qu'elle donne, quand elle est séparée des sentimens d'estime et de confiance : ce plat délire ne va ni à mon esprit, ni à mon cœur. Je veux être plus heureux encore après la jouissance que dans le moment où j'ai joui, par un sentiment de vanité peut-être ; mais enfin voilà comme je suis. Je prétends trouver dans celle qui me confiera son bonheur la certitude du mien ; quelque événement qui m'arrive, je veux qu'elle en soit occupée loin de moi, comme je le serai d'elle ; et que ce soit enfin le respect et l'estime de nous-mêmes qui nous mettent au dessus de la gêne et des inconvéniens inévitables lorsque l'on brave un préjugé généralement reçu dans la société où l'on vit. Voilà, mon ami, comme je puis être heureux, et comme il me convient de l'être. — Et voilà le bonheur que vous vous promettriez avec madame d'Epinay ? — Oui sans doute. — Et vous la croiriez bien faite pour le goûter et le procurer ? — Plus qu'aucune femme que j'aye jamais connue, me répondit Grimm avec fermeté. »

« Ah ! mon ami, lui dis-je, vous êtes perdu ! Le sort en est jeté ; vous n'êtes plus en état de ré-

fléchir, d'écouter : brisons là dessus. J'aime mieux me taire que de continuer une conversation qui vous désoleroit et qui ne remédieroit à rien ».

« Il se mit à rire, ce rire me désola. Non, non, dit-il, ne craignez rien, vous pouvez me dire tout ce qu'il vous plaira, sans m'affliger. — Mais, lui dis-je, laissons donc là madame d'Epinay et parlons d'une femme en général. Voyons quelles sont les qualités que vous en exigeriez pour faire le bonheur d'un homme tel que vous? Vous voulez de l'esprit, et de l'esprit solide, agréable, mais susceptible de culture et de réflexion; car il faut pouvoir parler autre chose que pompons, intrigues, colifichets? — Sans doute. — Vous voulez de la franchise, de la vérité, une dose de philosophie et de raison un peu plus qu'à l'ordinaire? — Celà est sûr. — Point de mystère, aucun goût pour l'intrigue; la fausseté vous est en horreur? — Assurément. — Avant tout qu'elle soit sage et nullement coquette; qu'elle soit même à l'abri de tout soupçon? — Certainement. — Car il ne suffit pas de ne pas être dupe, il faut que nos amis et même les indifférens ne puissent former aucun doute injurieux à notre gloire. — Vous avez raison. — Il faut qu'elle soit douce, complaisante, point impérieuse? Je ne sais tout ce que je lui dis encore ».

« Lorsque j'eus fini mon énumération, je me tus, et je le regardai en silence, et, en vérité, en pitié. Il m'embrassa en riant : Allons, mon ami, courage, me dit-il, à l'application. »

« Son sang-froid m'affligeoit et m'embarrassoit : Mais, lui dis-je, je n'ai point l'honneur de connoître madame d'Epinay; je n'ai aucune raison personnelle de l'aimer ni de la haïr, mais je suis lié avec des hommes de sens qui la connoissent... et qui la connoissent bien. — Mieux que moi? — Je ne sais; mais ce sont ses amis, et ils ne s'en expliquent pas autrement qu'une foule d'indifférens. — Mon ami, me répondit Grimm, les amis, ou soi-disant tels, sont souvent bien méchans, et presque toujours ce public que vous avez eu la délicatesse de me présenter comme la foule des indifférens est un sot. — C'est-à-dire, lui dis-je d'impatience, que vous croyez très-sincèrement que madame d'Epinay n'est ni fausse, ni coquette, ni catin? — Non très-certainement. — Elle est pleine de raison, de sens, de philosophie? — Beaucoup plus qu'on ne le croit et qu'elle ne le croit elle-même. — Qu'elle n'a nulle affectation, nulle prétention? — Aucune. — Ni foiblesse, ni détours; qu'elle n'a pas un défaut? — Elle est franche, naïve, véridique.

Elle a le cœur droit. — Elle a, sans doute, du courage, du nerf, de la fermété? — Assez pour en acquérir davantage. — Elle n'est point méchante? — Elle en est à mille lieues. — A vous entendre, mon ami, elle est parfaite. — Je ne dis pas cela. — Il ne vous manque plus que d'ajouter qu'avant vous, elle n'aura pas eu d'amans. — Si elle m'aime, je serai le premier. »

« Cette réponse prononcée d'un ton.... d'un ton que je ne puis rendre, m'atterra au point qu'il me fut impossible de proférer un seul mot; je tombai dans le silence; je vis Grimm perdu : je devins inquiet, rêveur, chagrin. Je voulus parler d'autre chose; il me fut impossible. Grimm pressentit que j'avois des lumières plus précises que je me refusois de lui donner : il vint à moi, me pressa de parler avec instance. Sans doute, lui dis-je, je sais des choses....... mais je les tiens de la confiance.... — De la confiance! de la confiance de Duclos, peut-être, qui ne les aura inventées et ne vous les aura dites qu'afin que vous veniez bien vite me les rendre. — Cela se peut; mais quel mal y auroit-il à être plus discret qu'il ne me suppose? — Le mal de garder le secret à un coquin qui ne vous le demande pas, et à exposer le bonheur de votre ami; s'il arrivoit, par hasard, qu'un Duclos vous eût

eût dit la vérité. Mais, mon ami, croyez-vous que Duclos ou le public sache plus d'erreurs, ou de folies de madame d'Epinay, qu'elle n'en sait elle-même ? Eh bien ! elle me les a toutes dites; et je gagerois ma tête, que si ce que Duclos vous a confié est vrai, je le sais, et que si je ne le sais pas, cela est faux. Dans le premier cas, vous ne m'apprendrez rien ; dans le second, vous démasquerez un calomniateur ; vous apprendrez à connoître ce Duclos, dont la brusquerie et la fausse austérité de mœurs en imposent à tant de monde, et vous perdrez la mauvaise opinion que vous avez conçue d'une femme estimable et honnête, qui ne mérite pas d'être aussi mal dans l'esprit d'un homme juste, tel que vous. — Je conviens, dis-je à Grimm, que je vous dois plus à vous, qui êtes l'ami de mon ame, qu'à tous les Rousseau et les Duclos du monde; mais ce que je sais de madame d'Epinay, par la confiance de Duclos, n'est pas de ces choses que les femmes disent, ni qu'elles puissent dire, peut-être. — Eh bien ! quoi ? a-t-elle couché avec Rousseau, Duclos, et vous peut-être qu'elle n'a jamais vu ? »

« J'hésitai encore à répondre, et je gardai le silence. Diderot, me dit-il tout à coup, vous ne voyez pas ce que vous faites; vous allez par

égard pour des coquins, qui ont eu l'impudence de ne vous pas demander le secret, faire à madame d'Epinay et à moi un mal effroyable. Je vais la ramener sur sa confession générale ; et comme je n'y trouverai certainement rien de plus que ce que je sais, vous allez me tourmenter, la tourmenter elle-même : elle aime mon repos, elle viendra à son tour vous sommer de parler ; elle fera venir Duclos..... — Je ne crains pas Duclos ; de quelque impudence que je puisse le soupçonner, il ne niera pas : et pour madame d'Epinay, j'avoue que j'aimerois mieux m'expliquer avec elle qu'avec qui que ce fût. — Cela se peut, mais cela est inutile. C'est moi qui vous demande ce que l'on vous a dit, qui vous le demande par l'amitié qui est entre nous et qui ne finira jamais, quand même vous vous opiniâtreriez à garder le silence, car je ne sais pas rompre avec mes amis pour des bagatelles. — Mais, mon ami, vous êtes heureux, vous aimez, vous estimez ; on vous aime, on vous estime ; que vous faut-il ? — Une preuve de plus que madame d'Epinay n'est pas une femme ordinaire. — Et si c'en étoit une qui ne fût pas en effet d'une fausseté ordinaire et commune ? — Eh bien ! vous rempliriez exactement votre but en me la faisant connoître, et vous

iriez, comme vous vous l'êtes proposé, au devant de tous les maux que vous craignez pour moi, d'une liaison intime avec elle. — Vous voulez donc que je parle? — Oui, je le veux. — Vous allez être satisfait. Eh bien! mon ami, lui dis-je, apprenez donc que madame d'Epinay vous a trahi le jour même qu'elle avoit choisi pour vous rendre heureux. — Et comment cela? — Elle vous avoit écrit pour vous donner rendez-vous chez elle, n'est-il pas vrai? — Après. — Vous lui avez répondu par un billet très-tendre? — Très-tendre. — Duclos arriva: dans l'ivresse où elle étoit, elle lui confia son bonheur, et le conjura de s'en aller pour la laisser en liberté. Elle avoit fait des recherches de toilette, des apprêts de volupté...... Duclos prévoyant des suites fâcheuses de cette liaison, par l'inconstance naturelle de madame d'Epinay, et par l'idée qu'il a conçue de vous qu'il ne soupçonne pas de se laisser jouer, l'effraya sur le danger qu'elle couroit en se livrant à cette fantaisie passagère, et l'engagea à rompre, puisqu'elle n'étoit pas satisfaite, et qu'il en étoit temps encore. Elle se rendit à ses raisons, ou feignit de s'y rendre. Il lui dit ensuite que ses apprêts étoient trop beaux, trop séduisans pour être perdus; elle en convint, et il fut heureux en

vous attendant. Puis il partit, et la laissa maîtresse de faire de vous tout ce qu'il lui plairoit. Voilà, mon ami, tout ce que vous avez voulu savoir. »

« A mon grand étonnement, Grimm sourit d'abord de ce conte; puis il en fut profondément indigné, et comme il le devoit, puisqu'il étoit absolument faux. Et quand Duclos, me dit-il, a-t-il fabriqué cette belle calomnie? — Mais il y a environ quinze jours; je vous ai cherché plusieurs fois depuis sans avoir pu vous joindre. — Et Rousseau, que vous a-t-il dit? — Rousseau n'articule point de faits; mais, ma foi, il n'a pas l'air d'en penser mieux. Il m'est impossible, d'après ces deux autorités, de concevoir de madame d'Epinay le bien que vous voudriez que j'en crusse. — Je conviens, me dit Grimm, que ne soupçonnant pas la probité de Duclos, et étant comme tout le monde la dupe de son honnêteté, vous n'avez pas dû vous douter de sa scélératesse. Apprenez, mon ami, qu'il y a plus de six semaines que madame d'Epinay l'a chassé de chez elle; qu'il a tenté de me perdre dans son esprit par les calomnies les plus infâmes; qu'il a cherché tous les moyens de lui nuire depuis qu'il est expulsé; et apprenez encore que je ne lui ai point écrit

de billet tendre ; qu'elle ne m'en a point écrit. — J'en ai vu un. — Comment ? — J'en ai vu un de sa main écrit pour vous ; elle l'a sacrifié à Duclos. — Qui vous dit qu'il est de sa main ? Duclos est capable de tout. — J'ai vu nombre de ses billets à Rousseau, à Duclos, je ne puis m'y méprendre. — Que disoit-il donc ce billet ? — Ma foi.... Attendez. C'étoit, je crois, sur la mort du comte de Frièse. »

¶ On peut se rappeler ce que c'est que ce billet dont Duclos s'étoit emparé. Grimm expliqua à Diderot la manière dont il lui étoit resté. Comme cette explication est assez longue, je l'ai supprimée, et je reprends la suite de leur conversation.

« Non, mon ami, continua M. Grimm, je n'ai de ma vie vu un scélérat aussi profond que Duclos. J'ignore où me mènera ma liaison avec madame d'Epinay ; mais jusqu'à présent je vous prie de ne me supposer que son ami. Ainsi les propos de Duclos sont faux dans tous les points ; elle n'a pas été dans le cas de m'écrire ce prétendu billet sacrifié à Duclos, et pourquoi vous auroit-il montré un billet qu'il a dérobé par adresse, si on lui en eût confié d'autres ? Mais voilà, mordieu ! à quoi s'exposent les femmes par leur conduite inconsidérée et légère,

par la fureur de vouloir être prônées ! et par la malheureuse facilité qu'on a de bavarder dans ce maudit pays, on laisse prendre de l'empire au premier venu qui vante vos vertus, vos talens : et nommément madame d'Epinay a un tort que je ne lui pardonne pas, c'est la vitesse avec laquelle elle laisse établir chez elle les nouvelles connoissances, sans se donner la peine d'examiner leurs mœurs et leur caractère. Elle leur soumet ses opinions, elle ne se défie que d'elle; et si elle eût montré à Duclos et à bien d'autres le mépris et le ressentiment de leurs premières insolences, elle ne seroit pas en butte aujourd'hui à leurs infâmes calomnies. Ne voyez-vous pas, Diderot, que tout ce qu'il vous a dit a le caractère du mensonge et de la fausseté ? Une ou deux confidences de cette espèce, et voilà une femme honnête perdue sans ressource ! Qui prend assez d'intérêt à elle pour vérifier les faits ? Qui sera assez juste pour juger sur une fausseté découverte le cas qu'on doit faire de ce qui reste quelquefois équivoque, et qu'il est impossible d'éclaircir ? Je ne dirai rien de tout ceci à madame d'Epinay : elle est malade, elle est foible ; le moindre chagrin pourroit produire des effets funestes : et ma foi je l'aime et l'estime trop pour lui montrer froide-

ment les dangers que sa conduite inconsidérée lui fait courir ».

¶ Diderot me dit qu'il quitta Grimm bien convaincu que Duclos étoit un coquin, mais foiblement persuadé que madame d'Epinay fût aussi honnête que le prétendoit son ami.

Duclos n'apprenant aucun changement relatif à madame d'Epinay, et ne pouvant se dissimuler par le mauvais succès de ses manœuvres qu'il étoit démasqué aux yeux de tous ceux à qui il vouloit nuire, prit le parti du silence et attendit quelque occasion de porter des coups plus sûrs. Il n'en laissa échapper aucune de décrier madame d'Epinay dans le public. Et elle lui doit une grande partie de la prévention que nombre de gens ont conservée contre elle beaucoup trop long-temps.

Suite du Journal.

J'ai vu Desmahis hier pour la première fois depuis un an. Il a passé une partie de l'après-dinée chez moi. Je l'ai trouvé triste, inquiet et changé. Je le crois tout-à-fait hypocondriaque. J'avois beaucoup de monde : quelques-uns de mes amis étant venus auprès de moi pour me parler, Desmahis s'approcha à son tour, et me

dit : Avouez, madame, que ces messieurs me trouvent méconnoissable, et qu'ils vous l'ont dit. Ah ! mon Dieu, repris-je, je vous jure qu'ils ne m'ont pas parlé de vous. Il n'osa insister; mais je crois, à l'air qu'il prit ensuite, qu'il me soupçonnoit de ne pas accuser vrai.

Je le plains, mais je suis encore bien autrement affectée de la mélancolie qui s'est emparée de Rousseau depuis quelque temps. Il est malheureux, et lui-même paroît en ignorer la cause. Il se déplaît, Paris l'ennuie, ses amis lui sont souvent plus à charge qu'agréables; tout ce qu'il voit, ce qu'il entend le révolte et lui fait prendre les hommes en déplaisance. Je lui ai conseillé de voyager. Il m'a répondu qu'il falloit de la santé et de l'argent pour suivre ce conseil, et qu'il n'avoit ni l'un, ni l'autre. Non, m'a t-il ajouté, ma patrie ou la campagne, voilà ce qu'il me faut; mais je ne suis point encore décidé. Vous ne savez pas que c'est souvent un sacrifice au-dessus des forces humaines que de quitter pour toujours même les choses qui déplaisent quelquefois : il faut d'abord ne pas prendre garde à moi, voilà un des grands biens de ce monde, et que mes chers amis ou soi-disant tels ont la rage de ne vouloir pas me procurer. Je comprends, lui ai-je dit, que cela leur est fort difficile, et quant

à moi, je ne vous promets pas de parvenir à vous donner cette satisfaction.

Rousseau sort de chez moi. Son ame est perplexe. La mienne ne l'est pas moins sur le conseil qu'il me demande, et sur celui qu'il convient de lui donner. Il a reçu des lettres par lesquelles on le presse vivement de revenir vivre dans sa patrie. Quel parti dois-je prendre, m'a-t-il dit? Je ne veux, ni ne peux rester à Paris; j'y suis trop malheureux. Je veux bien faire un voyage et passer quelques mois dans ma république; mais par les propositions que l'on me fait, il s'agit de m'y fixer, et si j'accepte, je ne serai pas maître de n'y pas rester. J'y ai des connoissances, mais je n'y suis lié intimement avec personne. Ces gens-là me connoissent à peine, et ils m'écrivent comme à leur frère: je sais que c'est l'avantage de l'esprit républicain; mais je me défie d'amis si chauds: il y a quelque but à cela. D'un autre côté mon cœur s'attendrit en pensant que ma patrie me désire; mais comment quitter Grimm, Diderot et vous? Ah! ma bonne amie, que je suis tourmenté!

Ne pourriez-vous pas, lui ai-je dit, sans prendre d'engagement, faire un essai de quelques

mois de séjour? — Non, les propositions qu'ils me font sont de nature à être acceptées ou rompues sur-le-champ, et sans retour. Et quand j'irois pour quelques mois sans autre but, que ferois-je ici de Thérèse et de sa mère, de mon loyer? Je ne puis subvenir à tant de dépenses. Si je me défais de ma chambre, et que j'emmène mes gouvernantes, qu'en ferai-je? Et où irai-je si je ne me plais pas à Genève? — Il n'est guère possible, mon ami, de prendre en deux heures une décision sur une affaire aussi grave : donnez-vous le temps d'y penser, j'y penserai aussi, et nous verrons.

On lui propose une place de bibliothécaire, et sous ce prétexte, on lui offre douze cents livres de rente. Je ne sais s'il voit le dessous de cet arrangement, mais il ne m'en a rien dit. Il est clair cependant que ce poste n'est qu'un prétexte pour lui faire un sort, car Gauffecourt m'a souvent dit que l'honneur et la considération sont les seuls avantages qu'on retire de ces sortes de places, auxquelles il n'y a que cent écus d'appointemens attachés. Aussi, ne les donne-t-on qu'à des hommes qui ont une honnête aisance, afin que l'intérêt n'engage personne à les rechercher. Il dit qu'elles sont remplies par des hommes distingués, et vraiment savans.

A cet égard, personne n'y convient mieux que Rousseau.

Il y a ; à quelque distance de la Chevrette, à l'entrée de la forêt, une petite maison qu'on appelle l'Hermitage, et qui appartient à M. d'Epinay. Je veux proposer à Rousseau de l'habiter. Je la lui ferai arranger de la manière la plus commode pour sa façon de vivre, et je me garderai bien de lui dire que cette dépense a été faite pour lui. Il n'y a jamais été ; il croira que cette maison a toujours existé comme il la voit. Je prierai M. d'Epinay de trouver bon que j'y mette des ouvriers.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A ROUSSEAU.

J'AI réfléchi, mon cher Rousseau, sur les raisons qui vous portent à accepter les propositions qu'on vous fait, et sur celles qui vous engageroient à les refuser. Si vous allez à Genève, dites-vous, que faire de mesdames le Vasseur? rien n'est si aisé à lever que cette difficulté. Je me chargerai d'elles jusqu'à ce que vous ayiez vu si vous pouvez vous accoutumer à Genève, et vous y fixer. Il ne me convient point de vous déterminer à aucun parti. Je serois,

peut-être, trop partiale dans mes conseils et dans mes décisions. Je ne veux que lever les obstacles; ce sera ensuite à vous à vous décider. Si vous refusez, m'avez-vous dit, il n'en faut pas moins quitter Paris, parce qu'il est au dessus de vos forces d'y rester. En ce cas, j'ai une petite maison qui est à vos ordres. Vous m'avez souvent ouï parler de l'Hermitage qui est à l'entrée de la forêt de Montmorenci : elle est située dans la plus belle vue. Il y a cinq chambres, une cuisine, une cave, un potager d'un arpent, une source d'eau vive, et la forêt pour jardin. Vous êtes le maître, mon bon ami, de disposer de cette habitation si vous vous déterminez à rester en France.

Je me rappelle encore que vous m'avez dit que si vous aviez cent pistoles de rente, vous n'iriez point ailleurs. Vous êtes, je l'espère, persuadé qu'il me seroit bien doux de contribuer à votre bien-être. Je m'étois depuis long-temps proposé de chercher les moyens de vous procurer ce sort, sans savoir que vous y bornassiez vos désirs. Voici ma proposition : Laissez-moi ajouter sur la vente de votre dernier ouvrage ce qui vous manque de fonds pour compléter vos cent pistoles; je prendrai même tels arrangemens qu'il vous plaira avec vous. Ainsi, ce

service se réduit à si peu de chose, que la proposition ne peut vous en déplaire. J'en ai d'autres à vous faire sur la manière dont vous vivrez à l'Hermitage, mais qui sont d'un trop long détail pour être écrites. Enfin, mon bon ami, réfléchissez, combinez, et soyez sûr que je ne mets d'attache qu'au parti qui vous rendra le plus heureux. Je sens tout le prix de votre amitié, et l'agrément de votre société; mais je crois qu'il faut aimer ses amis pour eux avant tout.

RÉPONSE de Rousseau à Madame d'Epinay.

Il s'en faut bien que mon affaire avec M. Tronchin ne soit faite, et votre amitié pour moi y met un obstacle qui me paroît plus que jamais difficile à surmonter. Mais vous avez plus consulté votre cœur que votre fortune et mon humeur dans l'arrangement que vous me proposez; cette proposition m'a glacé l'ame. Que vous entendez mal vos intérêts de vouloir faire un valet d'un ami, et que vous me pénétrez mal si vous croyez que de pareilles raisons puissent me déterminer. Je ne suis point en peine de vivre ni de mourir; mais le doute qui m'agite cruellement, c'est celui du parti qui, durant ce qui me reste à vivre, peut m'assurer la plus parfaite indépendance. Après avoir tout fait pour elle,

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Je me hâte de vous écrire deux mots, parce que je ne puis souffrir que vous me croyiez fâché, ni que vous preniez le change sur mes expressions.

Je n'ai pris le mot de valet que pour l'avilissement où l'abandon de mes principes jetteroit nécessairement mon ame; j'ai cru que nous nous entendions mieux que nous ne faisons : est-ce entre gens qui pensent et sentent comme vous et moi, qu'il faut expliquer ces choses-là? L'indépendance que j'entends n'est pas celle du travail; je veux bien gagner mon pain, j'y trouve du plaisir; mais je ne veux être assujetti à aucun autre devoir si je puis.

J'entendrai volontiers vos propositions, mais attendez-vous d'avance à mon refus, car ou elles sont gratuites, ou elles ont des conditions, et je ne veux ni de l'une, ni de l'autre. Je n'engagerai jamais aucune portion de ma liberté, ni pour ma subsistance, ni pour celle de personne. Je veux travailler, mais à ma fantaisie, et même ne rien faire quand il me plaira, sans que personne le trouve mauvais, hors mon estomac.

Je n'ai plus rien à dire sur les dédommagemens;

tout

tout s'éteint une fois, mais la véritable amitié reste, et c'est alors qu'elle a des douceurs sans amertume et sans fin. Apprenez mieux mon dictionnaire, ma bonne amie, si vous voulez que nous nous entendions. Croyez que mes termes ont rarément le sens ordinaire; c'est toujours mon cœur qui s'entretient avec vous, et peut-être connoîtrez-vous quelque jour qu'il ne parle pas comme un autre. A demain.

Suite du Journal.

J'ai peu vu M. Grimm depuis quelque temps. Il n'a presque point quitté le baron d'Holbach qui vient d'épouser la sœur de sa première femme, que l'on dit très-aimable. Ses amis ont beau dire, un homme, si vivement affligé qu'il l'a été de la mort de sa femme et si promptement consolé, n'annonce pas un caractère si solide.

J'ai tâché de persuader à Rousseau que ses principes, qui seroient très-estimables s'il étoit libre, devenoient très-condamnables dans sa situation, puisqu'il ne pouvoit pas se permettre d'exposer à la misère deux femmes qui avoient tout sacrifié pour lui. Cette considération, lui ai-je dit, doit vous rendre moins difficile, et

doit vous engager à ne pas rejeter les secours que l'amitié vous offre, et est même bien digne de changer votre répugnance en un consentement respectable à vos yeux, comme à ceux des personnes qui pourroient en avoir connoissance : j'ai peu gagné sur son esprit. Ainsi, je suis esclave, m'a-t-il répondu, et il faudra que j'assujettisse mon sort ! .... Non, non, cela ne me va pas. Je ne prie personne de rester avec moi ; je n'ai besoin de personne ; mesdames le Vasseur sont libres, et je prétends l'être aussi : je le leur ai dit vingt fois, je ne les prie ni de rester, ni de me suivre.

Ce sophisme ne m'a pas édifiée ; je le lui ai dit ; il ne m'a rien répondu ; mais à la manière dont il m'a écoutée, je le soupçonne de ne pas aimer de certaines vérités. Je suis étonnée, lui disois-je, qu'avec de l'esprit, de l'expérience et de la philosophie, vous mettiez tant d'importance à mille misères qui souvent ne valent pas la peine d'en parler, ni même d'être remarquées. — Comment, mordieu! me répondit-il, vous appelez misères les injustices, les ingratitudes journalières, la causticité de mes soi-disant amis!..... — Allons donc, lui dis-je, je ne puis répondre à cela que par ce mauvais dictum : *On rit avec toi, et tu te fâches !* Mais

vous ne pouvez pas croire un instant qu'on ait le projet de vous blesser. — Projet ou non, que m'importe ! Mais ne croyez pas, madame, que ce soit pour moi seul que je suis révolté; ce que je vous ai vu éprouver vingt fois de vos meilleurs amis!... — Faites comme moi, mon ami; s'ils sont faux, méchans et injustes, je les laisse, je les plains, et je m'enveloppe de mon manteau; en voulez-vous la moitié?

Il se mit à rire, et me dit ensuite : Je ne sais encore quel parti je prendrai, mais si j'accepte l'habitation de l'Hermitage, je refuse encore plus que jamais les fonds que vous voulez me prêter. Je n'aurai besoin là de rien pour vivre; une vache, un cochon et un potager pourvoiront suffisamment à notre nourriture.

Je ne l'ai pas voulu contrarier davantage, et nous nous sommes quittés, moitié gaiement, moitié mal à notre aise. M. d'Epinay a consenti à me laisser arranger l'Hermitage : comme il ne lui en coûtera rien, et qu'il compte néanmoins se parer de son consentement, il n'a point été difficile à obtenir. J'ai mis des ouvriers à la maison : elle est tout arrangée; et dès que je saurai la détermination de Rousseau, je la ferai meubler. J'ai fait changer les cheminées; j'ai fait placer celle de la grande salle de manière que,

par le moyen de plaques et de tuyaux de chaleur, elle échauffe trois pièces à la fois.

Le pauvre Desmahis, en vérité, me fait de la peine. M. Grimm m'a raconté, hier au soir, une de ses folies ; et quoiqu'il soit le principal acteur de l'aventure, il ne la savoit que de la veille : elle est d'un genre trop étrange pour que je me refuse au plaisir de la transcrire ici.

Il y a près d'un mois que Desmahis vint plusieurs fois chez moi, et le hasard a fait qu'il s'y est présenté presque toujours dans des momens où M. Grimm s'y trouvoit. Il faut, ou que ma physionomie lui ait laissé entrevoir qu'il pouvoit me gêner, ou bien qu'il l'ait imaginé ; car il s'est permis quelques plaisanteries chez le baron d'Holbach, sur la peine qu'il se figuroit que nous ressentions à l'arrivée d'un tiers. Le baron, qui aime M. Grimm très-cordialement et très-bonnement, a cru qu'il jouoit chez moi le rôle d'un freluquet. Disposé peu favorablement pour moi, vraisemblablement par les propos de cet indigne Duclos, qui ne m'épargne pas dans le monde, à ce que j'ai appris à cette occasion, il a cru devoir chapitrer sérieusement son ami. Il lui a d'abord répondu en plaisan-

tant; mais la remontrance devenant trop forte, après avoir remercié le baron du motif qui le faisoit parler, il lui a imposé silence si sérieusement, une fois pour toutes, que ni lui, ni les autres n'ont depuis été tentés d'y revenir.

Cette expédition faite, M. Grimm n'y a plus pensé. Quant à Desmahis, soit qu'il ait entendu dire que M. Grimm n'avoit pas trouvé ses plaisanteries bonnes, quoiqu'il ne lui en eût rien témoigné, soit enfin que, naturellement défiant, il ait cru qu'il lui en vouloit et cherchoit à le lui témoigner, il prit pour lui, un jour qu'il dînoit chez le baron, un propos que M. Grimm tint en général, et auquel il avoit mis si peu d'intention, qu'il ne s'en est pas même souvenu. Desmahis s'en trouvant offensé, tâcha de le faire sentir à mots couverts à M. Grimm, qui ne le sentit point : il l'examina avec soin, et ne le quitta point. Lorsqu'il sortit, il le suivit, ne doutant nullement qu'il ne lui parlât plus clairement dans la rue. Il fut très-étonné de voir M. Grimm causer plus paisiblement, et prendre congé de lui au détour de la première rue. Desmahis se crut obligé de l'instruire de sa marche du jour et du lendemain. M. Grimm, qui ne comprit pas trop pourquoi cette confidence, lui souhaita bien du plaisir; et ce n'est que depuis

peu de jours qu'il a appris par M. de Margency, un de leurs amis communs, tout ce qui s'étoit passé dans la tête de Desmahis. Il assura M. de Margency qu'il n'avoit jamais eu aucun grief, et par conséquent aucun ressentiment contre lui; qu'il ne croyoit pas que Desmahis fût capable de tenir des propos dont je pusse m'offenser, parce que je ne les méritois pas; que M. Desmahis étoit trop bien reçu chez moi pour se les permettre; et que quant aux plaisanteries, je savois les apprécier, en rire quand elles étoient bonnes, et les oublier promptement quand elles ne l'étoient pas, car ce que je redoutois le plus étoit l'ennui. Apparemment qu'il a jugé les siennes mauvaises, puisque je ne l'ai pas vu depuis: j'en suis fâchée; il est d'une conversation et d'une société très-agréables; et c'est une perte dans la nôtre.

J'ai eu hier la visite d'un homme qui vient de passer huit jours chez M. de Francueil. A en juger par les détails qu'il nous a faits de sa gaîté, de la vie dissipée qu'il mène, il n'est rien moins que malheureux. Cette découverte m'a mise à mon aise; je vois que l'amour-propre bien plus que le sentiment a causé son dépit.

M. d'Epinay ne se lasse point de faire des extravagances. Il vient d'établir dans la maison des filles Rose une école de théâtre ; il croit faire un acte de citoyen en ruinant ses enfans, pour former à ses frais des sujets pour l'Opéra ; chaque jour est marqué par une nouvelle folie dont il croit très-sincèrement devoir tirer une grande considération.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Enfin, madame, j'ai pris mon parti, et vous vous doutez bien que vous l'emportez, j'irai donc passer les fêtes de Pâques à l'Hermitage, et j'y resterai tant que je m'y trouverai bien et que vous voudrez m'y souffrir ; mes projets ne vont pas plus loin que cela. Je vous irai voir demain, et nous en causerons ; mais toujours le secret, je vous en prie. Voilà maintenant un déménagement et des embarras qui me font trembler. Oh ! qu'on est malheureux d'être si riche ! Il faudra que je laisse la moitié de moi-même à Paris, même quand vous n'y serez plus ; cette moitié sera des chaises, des tables, des armoires, et tout ce qu'il ne faudra pas ajouter à ce que vous aurez mis à mon château. A demain.

Suite du Journal.

La joie que me causa cette lettre, lorsque je la reçus, fut telle, que je ne pus m'empêcher de la laisser éclater en présence de M. Grimm, qui étoit chez moi. J'ai été très-étonnée de le voir désapprouver le service que je rendois à Rousseau, et le désapprouver d'une manière qui m'a paru d'abord très-dure. J'ai voulu combattre son opinion; je lui ai montré les lettres que nous nous sommes écrites : Je n'y vois, m'a-t-il dit, de la part de Rousseau que de l'orgueil caché par-tout : vous lui rendez un fort mauvais service de lui donner l'habitation de l'Hermitage; mais vous vous en rendez un bien plus mauvais encore. La solitude achèvera de noircir son imagination; il verra tous ses amis injustes, ingrats, et vous toute la première, si vous refusez une seule fois d'être à ses ordres; il vous accusera de l'avoir sollicité de vivre auprès de vous, et de l'avoir empêché de se rendre aux vœux de sa patrie. Je vois déjà le germe de ses accusations dans la tournure des lettres que vous m'avez montrées. Elles ne seront pas vraies, ces accusations; mais elles ne seront pas absolument dénuées de fausseté, et cela suffira pour vous faire blâmer, et pour vous donner encore l'apparence

d'un tort que vous n'aurez pas plus que tous ceux qu'on vous a jusqu'à présent supposés.

Ah ! mon ami, me suis-je écriée, ne me dites pas cela deux fois, car je me suis toujours si mal trouvée, en effet, de faire le bien, qu'il me prendroit peut-être envie de faire le mal, pour voir si je m'en trouverois mieux ! Non, me répondit M. Grimm, cette envie ne vous prendra pas ; mais en continuant à faire pour vous et pour les vôtres le mieux qu'il vous est possible, renoncez à vous mêler des autres : le public est trop injuste envers vous. Je vous jure que ce qui peut vous arriver de moins fâcheux dans tout ceci, c'est de vous donner un ridicule : on croira que c'est par air et pour faire parler de vous, que vous avez logé Rousseau.....

Ah ! garantissez-moi, ai-je répondu, qu'il n'en résultera rien de plus fâcheux que cette fausse interprétation, et j'aurai bientôt pris mon parti. Et moi aussi, répondit M. Grimm ; mais si cette interprétation venoit à la suite d'une rupture avec Rousseau, cela auroit plus de suite que vous ne pensez. Voilà, lui dis-je, ce qui n'arrivera point ; mon amitié n'exige aucune reconnoissance. Il m'est démontré que cet homme seroit malheureux par-tout, par l'habitude qu'il a d'être gâté : chez moi il ne trouvera que de l'in-

dulgence; nous nous ferons tous un devoir et un plaisir de lui rendre la vie douce. Voilà qui est à merveille, me dit encore M. Grimm; mais on se repent toujours de céder à la déraison : cet homme en est plein; et plus on la tolère, plus elle augmente. Au reste, le mal est fait, vous ne pouvez plus vous dédire; faites en sorte, à présent, de vous conduire avec prudence. Mais comment vivra-t-il, et que faites-vous pour lui?

C'est un secret, mon ami, ai-je répondu; il me coûtera peu, il sera bien, et il ignorera ce que je ferai; il ne s'en doutera même pas.

J'ai écrit à Rousseau que je le mènerois dimanche à l'Hermitage.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

VOICI de la musique que j'ai retrouvée encore. Ne vous fatiguez pas cependant pour chercher à me défaire de tout cela, car je trouverai à débiter de mon côté tout ce qui vous sera resté en livres et en musique que j'enverrai chercher pour cela dans une huitaine de jours. Faites-moi dire comment vous vous trouvez de vos fatigues d'hier. Je sais que l'amitié vous les rendoit douces; mais je crains bien que le corps ne paye un peu les plaisirs du cœur, et que l'un ne fasse

quelquefois souffrir l'autre. Pour moi, je suis déjà, par la pensée, établi dans mon château pour n'en plus sortir que quand vous habiterez le vôtre. Bonjour, ma bonne amie. Ne croyez pas pourtant que je veuille employer ce mot en formule; il ne faut pas qu'il soit écrit, mais gravé; et vous y donnez tous les jours quelque coup de burin qui rendra bientôt la plume inutile, ou plutôt superflue.

M. Rousseau, qui avoit été passer les fêtes de Pâques à l'Hermitage, fut si enchanté de cette habitation, qu'il n'eut pas de plus grand désir que de s'y voir établi. Madame d'Epinay se fit un plaisir d'aller elle-même l'y installer, et le jour fut pris aussitôt que tout fut prêt pour le recevoir. Le matin elle envoya une charrette à la porte de Rousseau prendre les effets qu'il vouloit emporter; un de ses gens l'accompagnoit. M. Linant monta à cheval dès le matin pour faire tout ranger, et pour que madame d'Epinay ne revînt pas seule. A dix heures elle alla prendre Rousseau dans son carrosse, lui et ses deux gouvernantes. La mère le Vasseur étoit une femme de soixante-dix ans, lourde, épaisse, et presque impotente. Le chemin, dès l'entrée de la forêt, est impraticable pour une berline; madame

d'Epinay n'avoit pas prévu que la bonne vieille seroit embarrassante à transporter, et qu'il lui seroit impossible de faire le reste de la route à pied; il fallut donc faire clouer de forts bâtons à un fauteuil, et porter à bras la mère le Vasseur jusqu'à l'Hermitage. Cette pauvre femme pleuroit de joie et de reconnoissance; mais Rousseau, après le premier moment de surprise et d'attendrissement passé, marcha en silence, la tête baissée, sans avoir l'air d'avoir la moindre part à ce qui se passoit. Nous dînâmes avec lui. Madame d'Epinay étoit si épuisée, qu'après le dîner elle pensa se trouver mal; elle fit ce qu'elle put pour le cacher à Rousseau, qui s'en douta, mais qui ne voulut point avoir l'air de s'en apercevoir.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

QUOIQUE le temps me contrarie depuis mon arrivée ici, je viens de passer les trois jours les plus tranquilles et les plus doux de ma vie; ils le seront encore plus quand les ouvriers qu'occupe mon luxe ou votre sollicitude seront partis. Ainsi je ne serai proprement dans ma solitude que d'ici à deux ou trois jours; en attendant je m'arrange, non selon la morale turque,

qui veut qu'on ne s'établisse ici-bas aucun domicile durable, mais selon la mienne, qui me porte à ne jamais quitter celui que j'occupe. Vous me trouverez rangé délicieusement, à la magnificence près que vous y avez mise, et qui, toutes les fois que j'entre dans ma chambre, me fait chercher respectueusement l'habitant d'un lieu si bien meublé. Au surplus, je ne vous conseille pas beaucoup de compter sur des complimens à notre première entrevue; je vous réserve, au contraire, une censure grieve d'être venue malade et souffrante m'installer ici sans égard pour vous ni pour moi. Hâtez-vous de me rassurer sur les suites de cette indiscrétion, et souvenez-vous une fois pour toutes que je ne vous pardonnerai jamais d'oublier ainsi mes intérêts en songeant aux vôtres.

J'ai trouvé deux erreurs dans le compte joint à l'argent que vous m'avez remis; toutes deux sont à votre préjudice et me font soupçonner que vous pourriez bien en avoir fait d'autres de même nature, ce qui ne vous réussiroit pas long-temps; l'une est de quatorze livres, en ce que vous payez sept mains de papier de Hollande à cinq livres cinq sous, au lieu de trois livres cinq sous qu'il m'a coûté, et que je vous ai marquées; l'autre est de six livres pour un Racine que je n'ai jamais

eu, et que par conséquent vous ne pouvez avoir vendu à mon profit; ce sont donc vingt francs dont vous êtes créditée sur ma caisse. Soit dit sur l'argent, et revenons à nous.

Je n'ai songé qu'à moi ces jours-ci; je savourois les beautés de mon habitation et les charmes d'une entière liberté; mais en me promenant ce matin dans un lieu délicieux, j'y ai mis mon ancien ami Diderot à côté de moi, et en lui faisant remarquer les agrémens de la promenade, je me suis aperçu qu'ils s'augmentoient pour moi-même. Je ne sais si je pourrai jamais jouir réellement de cette augmentation; si cela peut se faire un jour, ce ne sera guère que par le crédit de mon ancien ami Grimm : peut-être pourra-t-il et voudra-t-il bien me procurer une visite de l'ami que je lui ai procuré, et partager avec moi le plaisir que j'aurai de le recevoir. Ce n'est pas encore le temps de parler de tout cela; mais vous, quand vous verra-t-on, vous en santé, et votre sauveur sans affaire? Il m'a promis de venir, et le fera sans doute. Quant à vous, ma bonne amie, quelque envie que j'aye de vous voir, si vous venez sans lui, ne venez pas du moins sans sa permission. Bonjour, malgré la barbe de l'hermite et la fourrure de l'ours, trouvez bon que je vous embrasse, et portez aux pieds

du seigneur de la case les hommages de son très-dévoué sujet et fontenier honoraire.

Les gouverneuses veulent que je vous supplie d'agréer leurs très-humbles respects ; elles s'accoutument ici presque aussi bien que moi, et beaucoup mieux que mon chat.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A ROUSSEAU.

Je profite du retour de mon jardinier pour vous remercier, mon cher hermite, de m'avoir donné de vos nouvelles. Celles que je puis vous donner de ma santé ne sont pas si mauvaises ; voilà deux nuits que je dors passablement. Laissez-les dire : je vous assure que votre installation m'a fait grand bien.

Je me suis déjà acquittée d'une partie de vos commissions : votre ami Diderot, que je ne vois point, comme vous savez, parce qu'il redoute les nouvelles connoissances, projette de vous aller voir incessamment. Vous savez qu'il n'est pas maître de son temps ; ainsi, mettez sur le compte de ses affaires le retard que votre amitié vous rendroit peut-être insupportable. Croyez, mon bon ami, que les vôtres sont occupés de vous, et vous regrettent ; ne songez donc qu'à

la satisfaction que vous aurez à les retrouver quand leurs occupations et le temps le leur permettront.

J'envoie à mesdames le Vasseur de petites bagatelles qui pourront leur être utiles, en attendant qu'elles aient mis de l'ordre dans leurs nippes. Bonjour, mon hermite, je vous souhaite bien de la santé, du beau temps, et toute la satisfaction que vous méritez.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

VOUS serez bien aise, madame, d'apprendre que mon séjour me charme de plus en plus; vous ou moi nous changerons beaucoup, ou je n'en sortirai jamais. Vous goûterez, conjointement avec M. d'Epinay, le plaisir d'avoir fait un homme heureux : c'est de quoi n'avoir pas regret à l'échange de manteau dont vous m'offrez la moitié.

Il me reste une petite épine à tirer, c'est le reste de mon délogement. Il faudra, madame, que vous acheviez, s'il vous plaît, de me tirer de cet embarras. Pour cela je voudrois.... mais allons un peu par ordre; car je voudrois tant de choses, qu'il me faut des *primo* et des *secundo*.

1.°

1.° Payer à madame Sabi 39 liv. 16 s. pour loyer et capitation, selon la note que j'en ai faite sur le petit livre ci-joint.

2.° Recevoir quittance de l'un et de l'autre sur ledit livre.

3.° Donner congé pour la fin de ce terme.

4.° Faire aujourd'hui démonter le lit et la tapisserie de l'alcove, si cela se peut.

5.° Charger l'un et l'autre sur la voiture du jardinier, avec les matelas et ce qu'on y pourra joindre de poterie et menus ustensiles.

6.° Il faudroit, pour cela, envoyer quelqu'un d'entendu avec le garçon jardinier, qui pût démonter et emballer le tout sans rien gâter.

7.° Il restera, pour un autre voyage, un lit de camp qui est dans le grenier; une quarantaine de bouteilles qui sont encore à la cave; et l'armoire, avec les brochures et paperasses qu'elle contient, et pour le transport desquelles j'enverrai d'ici une malle, avec une lettre pour prier M. Deleyre de présider à ce dépaperassement.

Il faut ajouter à cela la petite précaution de commencer par payer madame Sabi, afin qu'elle ne s'effarouche pas de voir achever de vider mon appartement, sans faire mention du terme commencé, et par conséquent dû.

Tout ceci suppose que le déménagement de madame d'Esclavelles est achevé, et afin que la voiture du jardinier ne revienne pas à vide tant qu'il y a des choses à rapporter. Au surplus, ma grande prudence, qui a fait tous ces arrangemens avec beaucoup d'effort, ne laisse pas de s'en remettre à la vôtre sur les changemens qu'il pourroit être à propos de faire à ce projet.

Recevez les très-humbles remerciemens de mademoiselle le Vasseur. Vous aviez donc deviné que la bouteille à l'encre avoit été très-exactement répandue de la Chevrette ici sur tout le linge des bonnes gens, dont à peine une seule pièce est restée intacte? Il semble que vous ayiez, ainsi que les dieux, une providence prévoyante et bienfaisante; c'est à peu près ce qui a été dit en recevant votre présent. Le temps ne se raccommode point encore, et votre maison ne s'achève point. Ce n'est pas de quoi se rapprocher sitôt. Ce que vous avez à faire pour mettre cet intervalle à profit, c'est de continuer à raffermir tellement votre santé, que quand vous serez à la Chevrette, vous puissiez venir fréquemment à l'Hermitage chercher un ami et la solitude. Je vous montrerai des promenades délicieuses, que j'en aimerai davantage encore quand une fois vous les aimerez.

Votre conseil est bon, et j'en userai désormais. J'aimerai mes amis sans inquiétude, mais sans froideur; je les verrai avec transport, mais je saurai me passer d'eux. Je sens qu'ils ne cesseront jamais de m'être également chers, et je n'ai perdu pour eux que cette délicatesse excessive, qui me rendoit quelquefois incommode et presque toujours mécontent. Au surplus, je n'ai jamais douté des bonnes résolutions de Diderot; mais il y a loin de sa porte à la mienne, et bien des gens à gratter en chemin. Je suis perdu s'il s'arrange pour me venir voir; cent fois il en fera le projet, et je ne le verrai pas une. C'est un homme qu'il faudroit enlever de chez lui, et le prendre par force pour lui faire faire ce qu'il veut.

Bonjour, ma bonne amie, et non pas Madame, quoique je l'aye mis deux fois par inadvertance au commencement de ce griffonnage. Mais pourquoi ce correctif, et que fait la différence des mots quand le cœur leur donne à tous le même sens.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

JE commence à être bien inquiet de vous, madame ; voici la quatrième fois de suite que je vous écris sans réponse, et moi qui n'ai jamais manqué de vous répondre depuis votre retour à Paris, je ne mérite ni cette négligence de votre part, ni le reproche que vous m'avez fait de la mienne. Tranquillisez-moi, je vous en prie, et faites-moi dire, au moins, que vous vous portez bien, afin que je ne sois plus alarmé, et que je me contente d'être en colère.

Je rouvre ma lettre écrite et cachetée en recevant la vôtre et le moulin. Vous m'apaisez aux dépens de ma tranquillité. J'aurois bien des choses à vous dire, mais vos exprès m'obligent de renvoyer tout cela à un autre temps. Je vous jure que je vous ferois volontiers mettre à la Bastille si j'étois sûr d'y pouvoir passer six mois avec vous tête à tête; je suis persuadé que nous en sortirions tous deux plus vertueux et plus heureux.

Ne comptez pas sur moi pour le dîner de mardi; si Diderot me tient parole, je ne pourrois vous la tenir. Je ne suis pas non plus décidé sur

le voyage de Genève. Si vous couchez à la Chevrette, j'irai sûrement vous y voir le lendemain, pour peu que le temps soit supportable; là nous causerons; sinon je vous écrirai plus amplement.

Voilà une lettre de Tronchin au commencement de laquelle je ne comprends rien, parce que je ne suis point au fait. Lisez-la et faites-la remettre ensuite à Deleyre, ou copie de ce qui regarde son ami. Ne vous tracassez point l'esprit de chimères. Livrez-vous aux sentimens honnêtes de votre bon cœur, et en dépit de vos systèmes vous serez heureuse. Les maladies mêmes ne vous en empêcheront pas. Adieu.

Voilà encore une lettre de Romilly. Je ne connois point M. de Silhouette; peut-être que si Grimm vouloit se mêler de cette affaire, ou vous dire ce qu'il faut faire, vous pourriez servir cet honnête homme et obliger votre ami.

Billet de Madame d'Epinay à Rousseau.

Je n'ai point été vous voir, mon hermite; je ne vous ai point écrit, parce que j'ai eu des affaires par dessus la tête, des tracasseries domestiques, des misères insupportables; mais la chose qui me tourmente le plus, c'est que ma mère se met à gâter mes enfans plus que

jamais ; de sorte que je me trouve forcée de jouer avec eux un rôle plus sévère que je ne le voudrois. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que mon fils pressent le goût de dissipation et de frivolité qui domine son père ; cet instinct est bien singulier et m'alarme. Nous causerons un peu sur ces objets la première fois que nous nous verrons. Vous ne voulez pas absolument me dire comment va votre santé, ni si vous ne vous êtes pas trouvé incommodé de votre fatigue de l'autre jour. Bonjour, l'hermite ; vous verra-t-on bientôt ?

Réponse de Rousseau à Madame d'Epinay.

Je voulois vous aller voir jeudi, mais le temps qu'il fait gâta tellement les chemins, qu'ils ne sont pas encore essuyés ; je compte pourtant, s'il fait beau, tenter demain le voyage. En attendant faites-moi donner de vos nouvelles, car je suis inquiet de votre situation de corps et d'esprit. Bonjour, ma Dame et amie, j'aspire à ces momens de tranquillité où vous aurez le temps de m'aimer un peu.

Voilà vos deux livres dont je vous remercie.

Suite du Journal.

J'ai été il y a deux jours à la Chevrette pour terminer quelques affaires avant de m'y établir

avec mes enfans. J'avois fait prévenir Rousseau de mon voyage : il est venu me voir. Je crois qu'il a besoin de ma présence, et que la solitude a déjà agité sa bile. Il se plaint de tout le monde. Diderot doit toujours aller, et ne va jamais le voir; M. Grimm le néglige; le baron d'Holbach l'oublie; Gauffecourt et moi seulement avons encore des égards pour lui, dit-il; j'ai voulu les justifier : cela n'a pas réussi. J'espère qu'il sera beaucoup plus à la Chevrette qu'à l'Hermitage. Je suis persuadée qu'il n'y a que façon de prendre cet homme pour le rendre heureux : c'est de feindre de ne pas prendre garde à lui, et s'en occuper sans cesse; c'est pour cela que je n'insistai point pour le retenir, lorsqu'il m'eut dit qu'il vouloit s'en retourner à l'Hermitage, quoiqu'il fût tard et malgré le mauvais temps. Je lui ai demandé quelles seroient ses occupations : il me dit, qu'il comptoit se remettre à copier de la musique, que cela lui procureroit du pain gaiement en l'amusant. J'espère que vous me donnerez votre pratique et celle de vos amis, ajouta-t-il; mais avec moi il ne faut point être pressé, par je prétends ne copier qu'à mon aise, et quand je n'aurai pas l'esprit de faire autre chose. Pour commencer, nous lui avons demandé, M. d'Epinay et moi, une douzaine de

copies. Dès le lendemain matin, j'envoyai quelqu'un pour avoir de ses nouvelles. Voici la lettre qu'il remit à mon exprès.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

JE suis arrivé saucé, et à une heure de nuit; mais du reste sans accident, et je vous remercie de votre inquiétude.

Votre jardinier a encore emporté ce matin des pêches au marché de Montmorenci; on ne peut rien ajouter à l'effronterie qu'il met dans ses vols; et bien loin que ma présence ici le retienne, je vois très-évidemment qu'elle lui sert de raison pour porter chez vous encore moins de fruit qu'à l'ordinaire. Il n'y aura de long-temps rien à faire à votre jardin; vous épargneriez les restes de votre fruit si vous lui donniez congé plus tôt que plus tard; bien entendu que vous m'aurez fait avertir d'avance, et que vous vous ferez rendre en même temps la clef de la maison. A l'égard du lit et de ce qui est dans sa chambre, comme j'ignore ce qui est à vous ou à lui, je ne lui laisserai rien emporter sans un ordre de votre part. Il est inutile que personne couche ici; et si cela est nécessaire, je pourrai y

faire coucher quelqu'un du voisinage sur qui je compte, et à qui d'ailleurs je ne confierai pas la clef : en attendant vous aurez le temps de faire chercher un jardinier. La seule précaution dont j'aurois besoin pour le repos des gouverneuses, ce seroit un fusil ou des pistolets pour cet hiver, mais je ne trouve personne qui m'en veuille prêter, et il ne seroit pas raisonnable d'en acheter. Au fond, je vois que nous sommes ici en parfaite sûreté et sous la protection des voisins. Je suis obligé de vous écrire tout ceci, car il est difficile d'avoir de conversation tranquille dans les courts intervalles que j'ai à passer près de vous. Bonjour, madame ; on va d'abord se mettre à votre ouvrage, et il se fera sans interruption. Mes respects à madame d'Esclavelles, et mes amitiés au tyran (1) et à vos enfans. Mon pied va mieux, malgré la fatigue.

RÉPONSE de Madame d'Epinay à la Lettre précédente.

Eh ! mon ami, de quoi me parlez-vous ? Des pistolets ! des fusils ! cela est vraiment effrayant. En vous engageant à habiter l'Hermitage, mon intention étoit que vous y jouissiez de toute la

(1) Grimm.

tranquillité dont vous avez besoin. Mais comme un repos qu'il faut défendre, quoique préférable à celui qu'il faut acheter trop cher, cesse d'en être un; et que je veux que rien ne puisse troubler le vôtre, je vous prie de donner, à l'instant même, congé au jardinier de ma part. S'il poussoit l'insolence au point de méconnoître là dedans ma volonté, faites-le moi savoir.

Adieu, mon ours; soignez votre santé. Rien ne presse pour la musique, vous le savez.

Il n'eût tenu qu'à vous de ne pas être *saucé*.

Suite du Journal.

Je détaillois hier à M. Grimm le plan de conduite que je voulois tenir avec Rousseau, en le priant de me seconder dans l'exécution. Il se mit à rire. «Que vous connoissez mal votre Rousseau, me dit-il; retournez toutes ses propositions si vous voulez lui plaire; ne vous occupez guère de lui, mais ayez l'air de vous en occuper beaucoup; parlez de lui sans cesse aux autres, même en sa présence, et ne soyez point la dupe de l'humeur qu'il vous en marquera.» Je ne puis m'empêcher d'être un peu choquée de l'entendre se livrer à la satire sur le compte de son ami malheureux; voilà la première fois que je le vois injuste. Il ajouta: « Au reste, je vous con-

seille très-fort, madame, de travailler de loin à le détourner de passer l'hiver prochain à l'Hermitage ; je vous jure qu'il y deviendra fou ; mais cette considération à part qui ne laisse pas d'être forte, il seroit en vérité barbare d'exposer la vieille le Vasseur à rester six mois, sans secours, dans un lieu inabordable par le mauvais temps, sans société, sans distractions, sans ressource ; cela seroit inhumain ». J'espère qu'il suffira, répondis-je, de lui faire faire cette réflexion, pour le déterminer à passer son hiver avec les humains.

Billet de Rousseau à Madame d'Épinay.

Le Lundi.

Il y a un mot dans votre lettre qui me fait beaucoup de peine, et je vois bien que vos chagrins ne sont pas finis ; j'irai le plutôt qu'il me sera possible savoir de quoi il s'agit.

J'ai mieux aimé donner congé à votre jardinier, que de vous en laisser le tracas. Cependant cela ne vous l'évite pas ; il prétend avoir un autre compte avec vous. Je n'ignore pas ce que vous faites pour moi sans m'en rien dire ; et je vous laisse faire, parce que je vous aime et qu'il ne m'en coûte pas de vous devoir ce que je ne peux tenir de moi-même, au moins quant à

présent. Il prétend aussi que tous les outils du jardin, de vieux échalas et les graines sont à lui : j'ai du penchant à le croire, mais dans l'incertitude je ne laisserai rien sortir sans votre ordre.

Je ne sais si le jour de Diderot est changé : ils ne m'ont rien fait dire, et je les attends. Bonjour, ma bonne amie. J'ai reçu hier une lettre obligeante de Voltaire.

Comme je connois le jardinier pour un insolent, je dois vous prévenir, que si j'ai, quant à moi, lieu d'être content de ses services, il ne l'a pas moins de l'être de ma reconnoissance.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

Me voici établie à la Chevrette, monsieur, et très en état de vous y recevoir. Si vous êtes homme de parole, je vous attends la semaine prochaine. Vous savez que le séjour de la campagne ajoute toujours à mon bien-être, j'y jouis plus de mes amis, de mes enfans et de moi-même ; mais j'ai plusieurs motifs qui m'engageoient à désirer d'y venir goûter quelques momens de repos avant l'hiver. Ma mère devient infirme et marche difficilement : ici je puis lui

rendre des soins à chaque instant du jour. Il me semble que je deviens avare de ses jours ; je me reproche les momens où je m'éloigne d'elle : et quand je la retrouve, je la regarde ! je la regarde !... je la dévore des yeux, et je ne puis me rassasier de la voir. Pauline s'avisa de me dire hier qu'elle la trouvoit changée. Je m'en étois aperçue, mais je ne voulois point me l'avouer : le propos de cet enfant me frappa comme une découverte.

A propos d'elle, monsieur, vous verrez quelques idées que j'ai jetées sur le papier, pour servir à mademoiselle Durand dans l'éducation de Pauline. Je crois que vous les approuverez, parce qu'elles m'ont été inspirées par le caractère de l'enfant et le talent de sa gouvernante. Si j'avois à conseiller Linant, je me garderois bien de lui parler ce langage. Monsieur Grimm m'a promis de me seconder dans l'éducation de mes enfans. Il étudie aussi soigneusement que moi leur caractère ; nous nous communiquons nos observations, et d'après nos réflexions, et sur-tout d'après son avis, je décide la conduite qu'il convient de tenir avec eux. Il ne me reste aucun doute lorsque monsieur Grimm a prononcé. Nous sommes convenus plus d'une fois vous et moi, monsieur, que personne n'avoit l'esprit

plus juste, ni le tact plus fin. Entre toutes les obligations que je vous ai à tous deux, je compte pour beaucoup celles de m'avoir appris à me passer des autres, à m'occuper de mes détails domestiques, et à gouverner mes affaires. Il est certain qu'on ne peut vivre long-temps de suite auprès de M. Grimm, sans sentir accroître en soi l'amour de la vertu.

Je croyois être seule à contribuer au bien-être de Rousseau, mais j'ai appris par mademoiselle le Vasseur, que M. Grimm et M. Diderot font à elle et à sa mère quatre cents livres de rente. Concevez-vous l'honnêteté de ce procédé? Deux hommes qui ont à peine le nécessaire! M. Grimm ne m'en avoit jamais rien dit; chaque jour je découvre quelques nouveaux sujets de l'estimer.

Il s'est élevé hier à la promenade une discussion entre lui et Rousseau, qui n'étoit au fond qu'une plaisanterie. Rousseau a eu l'air de s'y prêter de bonne grace; mais il en souffroit intérieurement, ou je suis bien trompée. Il avoit rapporté à M. d'Epinay les copies qu'il avoit faites pour lui : celui-ci lui demanda s'il étoit homme à lui en livrer encore autant dans quinze jours. Il répondit : Peut-être que oui, peut-être que non; c'est suivant la disposition, l'humeur

et la santé. — En ce cas, dit M. d'Epinay, je ne vous en donnerai que six à faire, parce qu'il me faut la certitude de les avoir. — Eh bien! répondit Rousseau, vous aurez la satisfaction d'en avoir six qui dépareront les six autres, car je défie que ceux que vous ferez faire approchent de l'exactitude et de la perfection des miennes. — Voyez-vous, reprit M. Grimm en riant, cette prétention de copiste qui le saisit déjà? Si vous disiez qu'il ne manque pas une virgule à vos écrits, tout le monde en seroit d'accord, mais je parie qu'il y a bien quelques notes de transposées dans vos copies. Tout en riant et en pariant, Rousseau rougit, et rougit plus fortement encore quand, à l'examen, il se trouva que M. Grimm avoit raison. Il resta pensif et triste le reste de la soirée, et il est retourné ce matin à l'Hermitage sans mot dire.

Suite du Journal.

Comme je n'ai point entendu parler de Rousseau depuis deux jours, j'ai envoyé savoir de ses nouvelles : il s'est contenté de me faire dire qu'il avoit une besogne en tête, qui l'empêchoit de me répondre. Pas un mot de sa santé; d'où je conclus qu'elle est bonne. Pendant que j'envoyois à l'Hermitage, mademoiselle le Vas-

seur est venue m'apporter trois copies; elle prétend que Rousseau a l'ame malade, et que sa santé s'en ressent : elle me paroît redouter, autant pour sa mère que pour Rousseau, le séjour de l'Hermitage pour l'hiver. Elle prétend qu'on ne le déterminera jamais à retourner à Paris, mais qu'il consentiroit plutôt à passer les mois les plus durs à la Chevrette. Au moins, dit-elle, nous serions tous plus à portée des secours, et nous serions moins exposés à la rigueur de la saison.

M. Grimm, Gauffecourt et moi, nous sommes convenus de tout employer pour engager Rousseau à quitter l'Hermitage cet hiver.

Le soir.

Est-ce imprudence, sottise ou légèreté, qui a porté M. d'Epinay à nous confier l'impertinence que Rousseau a faite à lui et à ses maîtresses? Cela est inouï; j'ai été me promener à l'Hermitage, nous a-t-il dit; rien n'est comparable à la folie de votre hermite : cela va jusqu'à l'impertinence. Imaginez-vous que je lui ai mené deux dames pour qui je l'ai fait travailler : elles étoient curieuses de voir cet homme bizarre. Il se promenoit devant sa porte; il m'aperçoit le premier; il vient à moi le bonnet à la main; il

voit

voit ces dames ; il nous salue, remet son bonnet, tourne le dos, s'en va, et court encore. Y a-t-il rien de plus fou ? — Pourquoi, lui répondit de Jully ? il y a tant de gens qui craignent les roses (1) ! il est peut-être du nombre. — Ah ! je comprends, dis-je alors, que s'il est fou, sa folie est celle d'un honnête homme....

Je tins à madame d'Epinay la promesse que je lui avois faite, d'aller passer quelque temps à la Chevrette. Pendant que j'y étois, M. Diderot écrivit à M. Grimm pour lui demander s'il ne pourroit pas faire un voyage à Paris, afin de revoir ensemble un ouvrage qu'il venoit de finir, et qu'il ne vouloit pas livrer à l'impression sans son avis et celui de Rousseau. M. Grimm, qui s'étoit promis de jouir paisiblement du reste de l'automne, proposa à M. Diderot, sous le bon plaisir de madame d'Epinay, de venir à la Chevrette passer les huit jours qu'il lui demandoit : Rousseau s'y seroit rendu. L'ouvrage auroit été revu gaiement, et madame d'Epinay auroit fait connoissance avec un homme qu'elle regardoit comme le génie le plus profond du

(1) Allusion au nom des deux maîtresses de monsieur d'Epinay.

siècle. M. Diderot se défendit, je pourrois dire avec effroi, de cette proposition. M. Grimm en fut piqué et affligé, parce qu'il sentit que les impressions que lui avoit données Duclos n'étoient point du tout effacées. Il soupçonna même Rousseau de les entretenir : il m'en parla ; mais j'étois alors si éloigné de croire celui-ci coupable de fausseté, que je fis mes efforts pour détruire ce soupçon dans l'esprit de M. Grimm. J'y réussis d'autant plus aisément, qu'il n'est pas défiant, et que je n'ai jamais connu d'homme qui fût plus malheureux des torts des autres. Il dissimula à madame d'Epinay les motifs du refus de Diderot, et il fut convenu que ces messieurs feroient un dîner chez Rousseau, que l'ouvrage y seroit porté ; que Grimm l'emporteroit à la Chevrette, et le liroit à tête reposée ; et qu'on feroit ensuite un second dîner à l'Hermitage pour résumer les avis. Diderot demanda que M. Desmahis fût admis à ces séances. Il vint, en conséquence, passer quelques jours à la Chevrette.

Journal de Madame d'Epinay.

Septembre.

Ce qui vient de m'arriver est si singulier et si complètement ridicule, que j'aurois plus

d'envie de l'oublier que d'en constater ici le souvenir : au moins vais-je sacrifier mon amour-propre à votre amusement. M. Desmahis étoit à la Chevrette lorsque vous en êtes parti, comme vous savez, et faisoit, conjointement avec M. Grimm, la révision de l'ouvrage de M. Diderot. Ils n'étoient pas toujours du même avis; mais comme leurs discussions se passoient souvent en ma présence, je puis répondre de la douceur et de l'honnêteté avec laquelle M. Grimm défendoit son avis, sans cependant y renoncer. Il est certain que presque toutes les objections de Desmahis étoient petites et puériles. Il y a quatre jours que nous promenant seuls, il me demanda si je savois ce que M. Grimm avoit contre lui : je lui dis que je ne m'étois pas aperçue qu'il eût rien ni contre lui, ni contre personne, et je lui disois vrai. Il m'assura qu'il le voyoit depuis quelque temps de mauvais œil; qu'il laissoit échapper de temps à autre des propos indiscrets, à la vérité, mais fort durs, et que s'il continuoit, il s'en expliqueroit avec lui. Il ajouta qu'il me les feroit remarquer avant de lui en parler. Je crus que la différence de leurs opinions sur l'ouvrage dont ils s'occupoient étoit peut-être la cause de cette petite aigreur qui m'avoit échappé. Or, comme cette révision

étoit terminée; que M. Grimm étoit allé reporter le manuscrit, et que je savois qu'il avoit de l'amitié pour Desmahis, je crus que tout seroit dit, et je me mis peu en peine des suites. Je le rassurai cependant de mon mieux, et je n'y pensai plus.

M. Grimm revint le soir fort tard; il étoit las; et à cause du mauvais temps, il avoit eu froid en route, au moyen de quoi il fut assez silencieux. D'ailleurs voulant causer avec moi qu'il n'avoit pas vue depuis deux jours, il m'engagea à nous retirer de bonne heure, pour passer quelques instans dans mon appartement, avant de rentrer dans le sien. Cela me parut tout aussi simple que cela l'étoit en effet; Mais Desmahis s'attribua son silence, son malaise, et même je crois le froid qu'il avoit ressenti en route. Le lendemain, qui étoit hier, il ne vint point au déjeuner, et fit dire qu'il étoit malade. Nous allâmes le voir; il se plaignit de n'avoir pas dormi de la nuit, ajoutant qu'il avoit mal aux nerfs, et qu'il ne s'étoit pas senti assez bien pour paroître de si bonne heure. M. Grimm étoit fort gai; il le plaisanta sur sa mélancolie, ce qui étoit le ton ordinaire lorsque nous le voyions malade: la gaieté de M. Grimm le remit un peu.

Nous sortîmes pour le laisser s'habiller, après

qu'il nous eut promis de nous rejoindre dans le salon à l'heure ordinaire. En effet, à midi, il descendit. M. Grimm jouoit aux échecs avec Gauffecourt; je travaillois auprès. Desmahis, au bout d'une demi-heure, me proposa de faire aussi une partie; j'y consentis, et il plaça la table à l'autre bout du salon. Dès que j'y fus établie : avez-vous entendu, me dit-il, comme M. Grimm me traite? Moi, lui dis-je, je n'ai rien entendu du tout. Ah! certainement, reprit-il, c'est que vous n'y avez pas fait d'attention; M. Gauffecourt l'a même remarqué, car il m'a regardé et en a rougi pour moi. Ecoutez... Tenez, voyez-vous comme il regarde en dessous de ce côté-ci? Mais, repris-je, un peu inquiète cependant du témoignage de Gauffecourt qu'il me citoit, il a la vue basse, et voilà ce qui lui donne cet air auquel il n'ajoute sûrement aucune intention.

Dans le moment, M. Grimm nous dit : Vous vous mettez bien loin; vous ne voulez pas apparemment que nous jugions des coups. C'est par modestie, lui répondis-je en riant. Oui, oui, voilà qui est bon, reprit-il; mais les gens qui se cachent ont peur... En ce cas, s'écria Desmahis, nous allons nous montrer... Messieurs, messieurs, ajouta encore Grimm, gare le mat! Ce propos étoit très-simple, d'autant que notre

plaisanterie de fondation est que ce que Desmahis craint le plus, est d'essuyer un mat. La partie fut longue, et par conséquent le déraisonnement se perpétua d'autant plus que Desmahis qui se l'attribuoit ne manquoit pas de le relever. Je conviens que plusieurs des propos de M. Grimm avoient l'air de lui être adressés, soit par l'interprétation que Desmahis leur donnoit, soit qu'en effet ils fussent équivoques ; ils m'alarmèrent, d'autant plus que je vis celui-ci déterminé à en demander raison. Le dîner interrompit les parties; je cherchai le moment de parler en particulier à M. Grimm, mais cela fut impossible. Desmahis fut placé à côté de lui, et le hasard fit qu'en se rangeant l'un et l'autre, M. Grimm lui donna un coup de coude. Desmahis crut que c'étoit un signal, et l'excuse qu'il lui en demanda ne le désabusa pas.

Cependant je ne perdois aucun de leurs mouvemens, et je fus dans l'état le plus violent pendant tout le repas. Desmahis devoit partir le soir; M. Grimm lui demanda à quelle heure : ce ne sera qu'après la promenade, lui répondit-il. C'est, reprit M. Grimm, que j'ai envie de vous conduire jusqu'à moitié chemin. Volontiers, lui dit Desmahis; j'y compte même. Il me regarda après cette réponse. J'avoue qu'alors la tête me

tourna d'inquiétude; je ne pouvois penser sérieusement que M. Grimm cherchât, à propos de rien, à se battre; mais l'envie décidée qu'en avoit Desmahis pouvoit l'y forcer, si en effet il eût eu la moindre prévention contre lui : d'ailleurs il pouvoit se formaliser de la demande d'une explication que l'autre se proposoit de lui faire. Au sortir de table, je le pris à part, malgré tout ce que fit Desmahis pour m'en empêcher, et je lui demandai ce que signifioient toutes ces démonstrations contre son ami. L'air d'effroi et de gravité que je mis à cette question le pétrifia; il me jura qu'il ne savoit ce que je voulois dire; qu'il étoit envers Desmahis comme à son ordinaire. Eh bien! lui dis-je, si vous ne me trompez pas, allez donc l'en assurer; car il est résolu à se battre avec vous, et très-persuadé que c'est votre intention. M. Grimm partit d'un éclat de rire, et me demanda si nous étions tous devenus fous. Quoi, me dit-il, voilà la cause de ce grand ahurissement où je vous ai vue pendant tout le dîner? Il se moqua tellement de ma simplicité, et me fit tant de mauvaises plaisanteries sur ma promptitude à me mettre des chimères dans la tête, qu'après en avoir ri moi-même, j'en suis vraiment honteuse.

J'allai retouver Desmahis, à qui je ne pus jamais persuader sa folie. Je le menai à M. Grimm;

et je les laissai s'expliquer ensemble; ils sortirent très-bons amis de cette conférence. Desmahis partit un peu honteux, et je comprends qu'il doit l'être, puisque j'ai honte aussi d'avoir ajouté foi à ses visions.

Reprise du Journal.

Novembre.

Depuis deux jours que Rousseau est ici, nous n'avons cessé de le détourner de passer l'hiver à l'Hermitage. Il en a d'abord plaisanté; ensuite il s'est fâché. Hier, il nous a écoutés en silence, et il a fini par me dire qu'il nous donneroit aujourd'hui sa réponse. Ce matin, il est parti avant que personne ne fût levé, et il m'a écrit en arrivant chez lui. Il redoute apparemment notre éloquence. Nous ne nous tiendrons pas pour battus, et nous irons le voir et lui parler encore.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Je commence par vous dire que je suis résolu, déterminé, quoi qu'il arrive, à passer l'hiver à l'Hermitage; que rien ne me fera changer de résolution, et que vous n'en avez pas le droit vous-même, parce que telles ont été nos conventions quand je suis venu; ainsi n'en parlons

plus, que pour vous dire en deux mots mes raisons.

Il m'est essentiel d'avoir du loisir, de la tranquillité, et toutes mes commodités pour travailler cet hiver ; il s'agit en cela de tout pour moi. Il y a cinq mois que je travaille à pourvoir à tout, afin que nul soin ne vienne me détourner. Je me suis pourvu de bois ; j'ai fait mes provisions ; j'ai rassemblé, rangé des papiers et des livres pour être commodément sous ma main. J'ai pourvu de loin à toutes mes aises en cas de maladie ; je ne puis avoir de loisir qu'en suivant ce projet, et il faudra nécessairement que je donne à m'arranger le temps que je ne puis me dispenser de donner à mon travail. Un déménagement, je le sais par expérience, ne peut se faire, malgré vous-même, sans perte, dégats et frais de ma part, que je ne puis supporter une seconde fois. Si j'emporte tout, voilà des embarras terribles ; si je laisse quelque chose, il me fera faute, ou l'on viendra le voler ici cet hiver ; enfin, dans la position où je suis, mon temps et mes commodités me sont plus précieux que ma vie. Mais ne vous imaginez pas que je coure ici aucun risque ; je me défendrai toujours aisément de l'ennemi du dehors, c'est au dedans qu'il étoit dangereux ! Je vous promets de

ne jamais m'éloigner sans précaution. Je ne compte pas même me promener de tout l'hiver ailleurs que dans le jardin ; il faudroit faire un siége pour m'attaquer ici. Pour surcroît de précaution, je ferai toujours coucher un voisin dans la maison. Enfin, sitôt que vous m'aurez envoyé des armes, je ne sortirai jamais sans un pistolet en vue, même autour de la maison ; d'ailleurs je compte faire parler à notre homme par M. Matta. Ne m'en parlez donc plus, ma bonne amie ; vous ne feriez que me désoler, et n'obtiendriez rien ; car la contradiction m'est mortelle, et je suis entêté avec raison.

Je vois, par votre billet, que c'est lundi, et non pas dimanche, que vous congédiez notre homme (1) ; ce que je remarque, parce qu'il n'est pas indifférent que je sois instruit exactement du jour. N'oubliez pas de lui donner la note de ce que vous consentez qu'il emporte de la chambre ; sans quoi, ne sachant pas ce qui est à lui, je ne laisserai rien sortir. Je suis touché de vos alarmes et des inquiétudes que je vous donne ; mais comme elles ne sont pas raisonnables, je vous prie de les calmer. Aimez-moi toujours, et tout ira bien. Bonjour.

(1) Le jardinier.

S'il fait beau demain samedi, je tâcherai de vous aller voir.

Journal de madame d'Epinay.

Je n'ai pu gagner Rousseau pour l'engager à quitter l'Hermitage cet hiver. Mesdames le Vasseur n'osent lui marquer leurs craintes, parce qu'il leur a fait entendre que, si on le contrarioit davantage, il s'en iroit sans mot dire et les laisseroit maîtresses de leur sort. M. Grimm et Gauffecourt ont en vain, comme moi, épuisé leur éloquence. Il est certain que son humeur le gagne de jour en jour, et je redoute pour lui l'effet de cette solitude profonde durant six mois. Il n'a pas pardonné au fond de son ame à monsieur Grimm d'avoir découvert des fautes dans ses copies; il n'ose me le marquer : cependant il a dit à la comtesse d'Houdetot qu'il ignoroit ce qu'il avoit fait à Grimm, mais qu'il voyoit bien qu'il le desservoit auprès de nous. Il se plaint aussi de ce que le baron d'Holbach n'est pas venu le voir une seule fois depuis qu'il est à l'Hermitage. Peut-être incessamment se plaindra-t-il aussi de moi.

La comtesse d'Houdetot nous a quittés, il y a déja huit jours, pour aller recevoir une sœur de son mari, qui devoit, dès l'année dernière, venir

à Paris pour l'éducation de son fils : elle arrive. C'est une grosse petite femme, bien haute, bien sotte, bien complaisante pour sa belle-sœur, bien exigeante envers les autres : on la nomme madame de Blainville. J'aime la comtesse de tout mon cœur ; mais lorsqu'elle est entourée de ses chiens et de sa madame de Blainville, j'en aime mieux une autre qu'elle.

Je vais incessamment retourner à Paris, où j'espère mener cet hiver une vie heureuse, et sur-tout plus tranquille que celle de cet été.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Le 13 décembre.

MA chère amie, il faudra que j'étouffe, si je ne verse pas mes peines dans le sein de l'amitié. Diderot m'a écrit une lettre qui me perce l'ame. Il me fait entendre que c'est par grace qu'il ne me regarde pas comme un scélérat, et *qu'il y auroit bien à dire là dessus,* ce sont ses termes; et cela savez-vous pourquoi ? parce que madame le Vasseur est avec moi. Eh ! bon Dieu, que diroit-il de plus si elle n'y étoit pas ? Je les ai recueillis dans la rue, elle et son mari, dans un

âge où ils n'étoient plus en état de gagner leur vie. Elle ne m'a jamais rendu que trois mois de service. Depuis dix ans je m'ôte pour elle le pain de la bouche; je la mène dans un bon air, où rien ne lui manque; je renonce pour elle au séjour de ma patrie; elle est sa maîtresse absolue, va, vient sans compte rendre; j'en ai autant de soin que de ma propre mère; tout cela n'est rien, et je ne suis qu'un scélérat si je ne lui sacrifie encore mon bonheur et ma vie, et si je ne vais mourir de désespoir à Paris pour son amusement. Hélas! la pauvre femme ne le désire point; elle ne se plaint point; elle est très-contente. Mais je vois ce que c'est; M. Grimm ne sera pas content lui-même qu'il ne m'ait ôté tous les amis que je lui ai donnés. Philosophes des villes, si ce sont là vos vertus, vous me consolez bien de n'être qu'un méchant! J'étois heureux dans ma retraite; la solitude ne m'est point à charge; je crains peu la misère; l'oubli du monde m'est indifférent; je porte mes maux avec patience: mais aimer, et ne trouver que des cœurs ingrats, ah! voilà le seul qui me soit insupportable! Pardon, ma chère amie; j'ai le cœur surchargé d'ennuis, et les yeux gonflés de larmes qui ne peuvent sortir. Si je pouvois vous voir un moment et pleurer, que je serois sou-

lagé ! Mais je ne remettrai de ma vie les pieds à Paris ; pour le coup, je l'ai juré.

J'oubliois de vous dire qu'il y a même de la plaisanterie dans la lettre du philosophe ; il devient barbare avec légèreté, on voit qu'il se civilise.

Réponse de Madame d'Epinay à Rousseau.

Si les plaintes que vous faites contre M. Diderot, mon ami, n'ont pas plus de fondement que vos soupçons sur M. Grimm, je vous plains ; car vous auriez bien des reproches à vous faire. Ou soyez plus juste envers ce dernier, ou cessez de prétendre que j'écoute des plaintes qui outragent un homme qui mérite fort au-delà de votre estime, et qui a toute la mienne.

Si je n'étois retenue ici par un fort gros rhume, j'irois sur-le-champ vous trouver, et vous porter toutes les consolations qu'avec raison vous attendez de mon amitié. Je ne puis croire que M. Diderot vous ait mandé de but en blanc qu'il vous croyoit un scélérat ; il y a certainement du mal-entendu à cela. Mon ami, soyez en garde contre la fermentation qu'occasionne souvent un mot fâcheux entendu dans la solitude, et reçu dans une mauvaise disposition ; croyez-moi, craignez d'être injuste : que fait même sou-

vent l'expression, quand le motif est cher à notre cœur? Un ami peut-il jamais nous offenser? N'est-ce pas toujours notre intérêt, notre bonheur, notre gloire qu'il a en vue? Peut-être même aurez-vous occasionné par quelque vivacité un propos qui ne signifie ce que vous supposez, que parce qu'il est isolé de celui auquel il répond. Que sais-je? N'ayant point vu vos lettres, ni celles de M. Diderot, je ne puis rien décider, ni raisonner conséquemment; tout ce que je sais, c'est que M. Diderot a pour vous la plus sincère amitié; vous me l'avez dit cent fois. Je suis désolée de ne pouvoir aller vous trouver; je vous attendrirois moins encore par ma présence, que par la nécessité et la douceur de confier vos peines à quelqu'un qui les ressent aussi vivement que vous-même. Si ma lettre pouvoit donner cours à vos larmes et vous procurer un peu de tranquillité, je suis persuadée que les choses prendroient une toute autre couleur. Bonjour. Envoyez-moi vos lettres, et voyez toujours à la tête de celle de Diderot ce titre important: *par l'amitié*. Voilà le vrai secret d'apprécier ses prétendues injures à leur juste valeur.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

TENEZ, madame, voilà les lettres de Diderot et ma dernière réponse; lisez et jugez-nous, car pour moi je suis trop aigri, trop violemment indigné pour avoir de la raison.

Je viens de déclarer à madame le Vasseur, que, quelque plaisir que nous eussions tous deux à vivre ensemble, mes amis jugeoient qu'elle étoit trop mal ici pour une femme de son âge; qu'il falloit qu'elle allât à Paris vivre avec ses enfans, et que je leur donnerois tout ce que j'avois au monde à elle et à sa fille. Là dessus la fille s'est mise à pleurer, et malgré la douleur de se séparer de sa mère, elle a protesté qu'elle ne me quitteroit point, et en vérité les philosophes auront beau dire, je ne l'y contraindrai pas. Il faut donc que je me réserve quelque chose pour la nourrir aussi bien que moi. J'ai donc dit à madame le Vasseur que je lui ferois une pension qui lui seroit payée aussi long-temps que je vivrois, et c'est ce qui sera exécuté. Je lui ai dit encore que je vous prierois d'en régler la somme et je vous en prie; ne craignez point

de

de la faire trop forte, j'y gagnerai toujours beaucoup, ne fût-ce que ma liberté personnelle.

Ce qu'il y a de plus affreux pour moi, c'est que la bonne femme s'est mis en tête que tout cela est un jeu joué entre Diderot, moi et sa fille, et que c'est un moyen que j'ai imaginé pour me défaire d'elle. Elle m'a représenté là-dessus une chose très-juste, savoir qu'ayant passé une partie de l'hiver ici, il lui est bien dur d'en partir à l'approche du printemps, je lui ai dit qu'elle avoit raison, mais que s'il venoit à lui arriver le moindre malheur durant l'été, on ne manqueroit pas de m'en rendre responsable. Ce ne sera pas le public, ai-je ajouté, qui dira cela, ce seront mes amis, et je n'ai pas le courage de m'exposer à passer chez eux pour un assassin.

Il y a quinze jours que nous vivions paisiblement ici, et dans une concorde parfaite. Maintenant, nous voilà tous alarmés, agités, pleurant, forcés de nous séparer. Je vous assure que cet exemple m'apprendra à ne me mêler jamais qu'avec connoissance de cause et beaucoup de circonspection des affaires domestiques de mes amis, et je suis très-incertain même si je dois écrire à M. d'Epinay en faveur de ce pauvre Cahouet.

Comme Diderot me marqué qu'il viendra samedi, il est important de lui envoyer sur-le-

champ sa lettre. S'il vient, il sera reçu avec honnêteté, mais mon cœur se fermera devant lui, et je sens que nous ne nous reverrons jamais. Peu lui importe, ce ne sera pour lui qu'un ami de moins. Mais moi, je perdrai tout, je serai tourmenté le reste de ma vie. Un autre exemple m'a trop appris que je n'ai point un cœur qui sache oublier ce qui lui fut cher. Evitons, s'il se peut, une rupture irréconciliable. Je suis si cruellement tourmenté, que j'ai jugé à propos de vous envoyer cet exprès, afin d'avoir réponse à point nommé. Servez-vous en pour l'envoyer porter la lettre à Diderot, et me répondez sur-le-champ, si vous avez quelque pitié de moi.

P. S. Il faut que je vous ajoute que Mme le Vasseur me fait à présent de violens reproches; elle me les fait durement, avec hauteur et du ton de quelqu'un qui se sent bien appuyé. Je ne réponds rien non plus que sa fille, nous nous contentons de gémir en silence : je vois que les vieillards sont durs, sans pitié, sans entrailles, et n'aiment plus rien qu'eux-mêmes. Vous voyez que je ne peux plus éviter d'être un monstre. J'en suis un aux yeux de monsieur Diderot, si madame le Vasseur reste ici; j'en suis un à ses yeux, si elle n'y reste pas. Quelque parti que je prenne, me voilà méchant malgré moi.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Je reçois votre lettre, ma bonne amie, une heure après que je vous ai envoyé un exprès avec celles que vous me demandez. Je ne suis pas homme à précautions, et sur-tout avec mes amis, et je n'ai gardé aucune copie de mes lettres. Vous avez bien prévu que la vôtre m'attendriroit. Je vous jure, ma bonne amie, que votre amitié m'est plus chère que la vie, et qu'elle me console de tout.

Je n'ai rien à répondre à ce que vous me marquez des bonnes intentions de Diderot, qu'une seule chose, mais pesez-la bien. Il connoît mon caractère emporté, et la sensibilité de mon ame. Posons que j'aye eu tort; certainement il étoit l'agresseur, c'étoit donc à lui à me ramener par les voies qu'il y savoit propres; un mot, un seul mot de douceur me faisoit tomber la plume de la main, les larmes des yeux, et j'étois aux pieds de mon ami. Au lieu de cela, voyez le ton de sa seconde lettre, voyez comment il raccommode la dureté de la première; s'il avoit formé le projet de rompre avec moi, comment s'y seroit-il pris autrement? Croyez-moi, ma bonne amie,

façon qu'il est un barbare (c'est un fort beau morceau de poésie que ces deux lettres de Diderot); mais à cela près, il est réellement mal à Rousseau de laisser dans l'inquiétude une femme de soixante-quinze ans à qui il doit beaucoup, quoi qu'il en dise; il n'y a que de l'exagération poétique. Aussi, je viens de mander à Rousseau que je lui conseille de ne point envoyer sa lettre, à moins qu'il ne veuille avoir réellement tort; qu'au contraire, il invite sincèrement Diderot à venir chez lui, et que là ils s'expliquent avec franchise et avec toute l'amitié qui est certainement au fond de leur cœur. J'ajoute même que, s'il ne peut pas aller à l'Hermitage, il faut que Rousseau vienne le trouver à Paris; je l'en presse, étant sûre de l'amener à un accommodement avec Diderot, qui se plaint avec plus de raison encore que lui de la première réponse. Ma mère est malade depuis deux jours, sans quoi j'aurois été le trouver. Voilà à peu près le précis d'une très-longue lettre que je viens de lui écrire.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

MADAME le Vasseur doit vous écrire, ma bonne amie; je l'ai priée de vous dire sincèrement ce qu'elle pense. Pour la mettre bien à son aise, je lui ai déclaré que je ne voulois pas voir sa lettre, et je vous prie de ne me rien dire de ce qu'elle contient.

Je n'enverrai pas la mienne à Diderot, puisque vous vous y opposez. Mais me sentant très-grièvement offensé, il y auroit, à convenir d'un tort que je n'ai pas, une bassesse et une fausseté que je ne saurois me permettre, et que vous blâmeriez vous-même sur ce qui se passe au fond de mon cœur. L'Evangile ordonne bien à celui qui reçoit un soufflet d'offrir l'autre joue, mais non pas de demander pardon. Vous rappelez-vous cet homme de la comédie, qui crie au meurtre en donnant des coups de bâton : voilà le rôle du philosophe.

N'espérez pas l'empêcher de venir par le temps qu'il fait : il seroit très-fâché qu'il fût plus beau. La colère lui donnera le loisir et les forces que l'amitié lui refuse : il s'excédera pour venir à pied me répéter les injures qu'il me dit dans

ses lettres. Je ne les endurerai rien moins que patiemment ; il s'en retournera être malade à Paris, et moi, je paroîtrai à tout le monde un homme fort odieux. Patience ! il faut souffrir. N'admirez-vous pas la raison de cet homme qui me vouloit venir prendre à Saint-Denis, en fiacre, y dîner, et me ramener en fiacre, et à qui, huit jours après, sa fortune ne permet plus d'aller à l'Hermitage autrement qu'à pied ? Pour parler son langage, il n'est pas absolument impossible que ce soit là le ton de la bonne foi ; mais, dans ce cas, il faut qu'en huit jours il soit arrivé d'étranges révolutions dans sa fortune. O la philosophie (1) !

Je prends part au chagrin que vous donne la maladie de madame votre mère ; mais croyez que votre peine ne sauroit approcher de la mienne ; on souffre moins encore de voir malades les personnes qu'on aime, qu'injustes et cruelles.

Adieu, ma bonne amie, voici la dernière fois

(1) Rousseau ignoroit ou feignoit d'ignorer que la pension que M. Diderot faisoit à madame le Vasseur le mettoit dans le cas de regarder de très-près à sa dépense ; il ignoroit aussi les plaintes amères que la vieille femme lui avoit faites de l'humeur de Rousseau, et l'effroi que lui causoit pendant l'hiver l'habitation de l'Hermitage.

que je vous parlerai de cette malheureuse affaire.

Vous me parlez d'aller à Paris avec un sang-froid qui me réjouiroit dans tout autre temps. Je me tiens pour bien dites toutes les belles choses qu'il y auroit à dire là dessus; mais avec tout cela, je n'irai de ma vie à Paris, et je bénis le ciel de m'avoir fait ours, hermite, et têtu, plutôt que philosophe.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A ROUSSEAU.

Et vous prétendez que ma lettre vous a fait du bien? celle que vous venez de m'écrire est plus injuste et plus remplie d'animosité que les premières. Mon ami, vous n'êtes point en état de vous juger; votre tête fermente; la solitude vous tue, et je commence à me repentir de vous avoir donné la facilité de vous y renfermer. Vous croyez avoir à vous plaindre aujourd'hui de M. Diderot, qui n'a cependant d'autre tort que d'avoir outré les expressions de la chaleur qu'il met à tout, et qui n'a d'autre but que de vous ramener au milieu de vos amis; il a épuisé en vain toutes les raisons relatives à votre santé, à votre sécurité, à votre bien-être; il a frappé une corde qui, dans tout autre temps, étoit

faite pour vous toucher, le repos d'une femme de soixante-quinze ans, qui a eu la condescendance de s'isoler à son âge pour vous suivre; il a peut-être supposé qu'elle gémissoit en secret de passer l'hiver éloignée de tout secours : cela étoit naturel, et vous lui en faites un crime! Mon ami, vous m'affligez; votre état me pénètre de douleur; car si vous m'eussiez dit de sang-froid tout ce qui se trouve dans vos trois lettres.... Non, vous êtes malade, certainement vous l'êtes!... Eh! qui m'assurera qu'il ne m'en arrivera pas au premier jour autant qu'à M. Diderot? On doit la vérité à ses amis dans tous les cas : malheur à ceux qui n'oseroient l'entendre. Vous n'êtes point fait pour méconnoître son langage, et vous ne méritez point d'amis qui puissent vous blesser lorsque vous êtes dans votre état naturel. Remettez-vous y donc promptement, et préparez-vous à ouvrir les bras à votre ami, qui ne doit pas tarder à s'y jeter, suivant ce que j'entends dire.

En attendant, M. Grimm me charge de vous faire passer ce paquet de la part du philosophe. Bonsoir, mon pauvre ours.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

DIDEROT m'a écrit une troisième lettre en me renvoyant mes papiers. Quoique vous me marquiez par la vôtre que vous m'envoyez ce paquet, elle m'est parvenue plus tard et par une autre voie, de sorte que quand je l'ai reçue, ma réponse à Diderot étoit déjà faite. Vous devez être aussi ennuyée de cette longue tracasserie que j'en suis excédé. Ainsi n'en parlons plus, je vous en supplie.

Mais où avez-vous pris que je me plaindrai de vous aussi? Si j'avois à m'en plaindre, ce seroit parce que vous usez de trop de ménagement avec moi, et me traitez trop doucement. J'ai souvent besoin d'être plus gourmandé que cela; un ton de gronderie me plaît fort quand je le mérite; je crois que je serois homme à le regarder quelquefois comme une sorte de cajolerie de l'amitié. Mais on querelle son ami sans le mépriser; on lui dira fort bien qu'il est une bête; on ne lui dira pas qu'il est un coquin. Vous ne me ferez jamais entendre *que vous croyez me faire grace en pensant bien de moi*. Vous ne m'insinuerez jamais *qu'en y regardant de près*,

il y auroit beaucoup d'estime à rabattre. Vous ne me direz pas ; *Encore y auroit-il bien à dire là-dessus ?* Ce ne seroit pas seulement m'offenser, ce seroit vous offenser vous-même ; car il ne convient pas à d'honnêtes gens d'avoir des amis dont ils pensent mal ; que s'il m'étoit arrivé de mal interpréter sur ce point un discours de votre part, vous vous hâteriez assurément de m'expliquer votre idée, et vous garderiez de soutenir durement et séchement ce même propos dans le mauvais sens où je l'aurois entendu. Comment, madame, appelez-vous cela, une forme un extérieur ?

J'ai envie, puisque nous traitons ce sujet, de vous faire ma déclaration sur ce que j'exige de l'amitié, et sur ce que j'y veux mettre à mon tour. Reprenez librement ce que vous trouverez à blâmer dans mes règles, mais attendez-vous à ne m'en pas voir départir aisément, car elles sont tirées de mon caractère que je ne puis changer.

Premièrement, je veux que mes amis soient mes amis, et non pas mes maîtres ; qu'ils me conseillent sans prétendre me gouverner ; qu'ils ayent toutes sortes de droits sur mon cœur, aucun sur ma liberté. Je trouve très-singuliers les gens qui, sous ce nom, prétendent tou-

jours se mêler de mes affaires sans me rien dire des leurs.

Qu'ils me parlent toujours librement et franchement; ils peuvent me tout dire : hors le mépris, je leur permets tout. Le mépris d'un indifférent m'est indifférent; mais si je le souffrois d'un ami, j'en serois digne. S'il a le malheur de me mépriser, qu'il ne me le dise pas, qu'il me quitte; c'est son devoir envers lui-même. A cela près, quand il me fait ses représentations, de quelque ton qu'il les fasse, il use de son droit; quand après l'avoir écouté, je fais ma volonté, j'use du mien; et je trouve mauvais qu'on me rabâche éternellement sur une chose faite.

Leurs grands empressemens à me rendre mille services dont je ne me soucie point me sont à charge; j'y trouve un certain air de supériorité qui me déplaît; d'ailleurs tout le monde en peut faire autant; j'aime mieux qu'ils m'aiment et se laissent aimer : voilà ce que les amis seuls peuvent faire. Je m'indigne sur-tout quand le premier venu les dédommage de moi, tandis que je ne puis souffrir qu'eux seuls au monde. Il n'y a que leurs caresses qui puissent me faire supporter leurs bienfaits; mais quand je fais tant que d'en recevoir d'eux, je veux

qu'ils consultent mon goût et non pas le leur; car nous pensons si différemment sur tant de choses, que souvent ce qu'ils estiment bon me paroît mauvais.

S'il survient une querelle, je dirois bien que c'est à celui qui a tort de revenir le premier; mais c'est ne rien dire, car chacun croit toujours avoir raison : tort ou raison, c'est à celui qui a commencé la querelle à la finir. Si je reçois mal sa censure, si je m'aigris sans sujet, si je me mets en colère mal à propos, il ne doit pas s'y mettre à mon exemple, ou bien il ne m'aime pas. Au contraire, je veux qu'il me caresse bien, qu'il me baise bien; entendez-vous, madame? En un mot, qu'il commence par m'apaiser, ce qui sûrement ne sera pas long; car il n'y eut jamais d'incendie au fond de mon cœur qu'une larme ne pût éteindre. Alors quand je serai attendri, calmé, honteux, confus, qu'il me gourmande bien, qu'il me dise bien mon fait, et sûrement il sera content de moi. S'il est question d'une minutie qui ne vaille pas l'éclaircissement, qu'on la laisse tomber : que l'agresseur se taise le premier, et ne se fasse point un sot point d'honneur d'avoir toujours l'avantage. Voilà ce que je veux que mon ami fasse envers moi, et que je suis toujours prêt à faire envers lui dans le même cas.

Je pourrois vous citer là-dessus une espèce de petit exemple dont vous ne vous doutez pas, quoiqu'il vous regarde; c'est au sujet d'un billet que je reçus de vous il y a quelque temps, en réponse à un autre dont je vis que vous n'étiez pas contente, et où vous n'aviez pas, ce me semble, bien entendu ma pensée. Je fis une réplique assez bonne, ou du moins elle me parut telle; elle avoit sûrement le ton de la véritable amitié; mais en même temps une certaine vivacité dont je ne puis me défendre, et je craignis, en la relisant, que vous n'en fussiez pas plus contente que de la première; à l'instant, je jetai ma lettre au feu; je ne puis vous dire avec quel contentement de cœur je vis brûler mon éloquence; je ne vous en ai plus parlé, et je crois avoir acquis l'honneur d'être battu : il ne faut quelquefois qu'une étincelle pour allumer un incendie. Ma chère et bonne amie; Pythagore disoit qu'on ne devoit jamais attiser le feu avec une épée; cette sentence me paroît la plus importante et la plus sacrée des lois de l'amitié.

J'exige d'un ami bien plus encore que tout ce que je viens de vous dire; plus même qu'il ne doit exiger de moi, et que je n'exigerois de lui, s'il étoit à ma place et que je fusse à la sienne. En qualité de solitaire, je suis plus sensible qu'un autre; si j'ai quelque tort avec un

ami qui vive dans le monde, il y songe un moment, et mille distractions le lui font oublier le reste de la journée; mais rien ne me distrait sur les siens; privé du sommeil, je m'en occupe durant la nuit entière; seul à la promenade, je m'en occupe depuis que le soleil se lève jusqu'à ce qu'il se couche; mon cœur n'a pas un instant de relâche, et les duretés d'un ami me donnent dans un seul jour des années de douleurs. En qualité de malade, j'ai droit aux ménagemens que l'humanité doit à la foiblesse et à l'humeur d'un homme qui souffre. Quel est l'ami, quel est l'honnête homme qui ne doit pas craindre d'affliger un malheureux tourmenté d'une maladie incurable et douloureuse? Je suis pauvre, et il me semble que cet état mérite encore des égards. Tous ces ménagemens que j'exige, vous les avez eus sans que je vous en parlasse, et sûrement jamais un véritable ami n'aura besoin que je les lui demande. Mais, ma chère amie, parlons sincèrement; me connoissez-vous des amis? Ma foi, bien m'en a pris d'apprendre à m'en passer; je connois force gens qui ne seroient pas fâchés que je leur eusse obligation, et beaucoup à qui j'en ai en effet, mais des cœurs dignes de répondre au mien. Ah! c'est bien assez d'en connoître un.

Ne vous étonnez donc pas si je prends Paris

toujours

toujours plus en haine; il ne m'en vient rien que de chagrinant, hormis vos lettres : on ne m'y reverra jamais. Si vous voulez me faire vos représentations là-dessus, et même aussi vivement qu'il vous plaira, vous en avez le droit : elles seront bien reçues et inutiles; après cela, vous n'en ferez plus.

Faites tout ce que vous jugerez à propos au sujet du livre de M. d'Holbach, excepté de vous charger de l'édition; c'est une manière de faire acheter un livre par force, et de mettre à contribution ses amis; je ne veux point de cela.

Je vous remercie du Voyage d'Anson; je vous le renverrai la semaine prochaine.

Pardonnez les ratures, je vous écris au coin de mon feu où nous sommes tous rassemblés. Les gouverneuses épuisent avec le jardinier les histoires de tous les pendus du pays, et la gazette d'aujourd'hui est si abondante, que je ne sais plus du tout ce que je dis. Bonjour, ma bonne amie.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Il y a si long-temps que je n'ai reçu de vos nouvelles par vous-même, que je serois fort inquiet de votre santé si je ne savois d'ailleurs qu'à votre

fluxion près elle a été passable; je n'ai jamais aimé entre amis la règle de s'écrire exactement, car l'amitié elle-même est ennemie des petites formules; mais la circonstance de ma dernière lettre me donne quelque inquiétude sur l'effet qu'elle aura produit sur vous, et si je n'étois rassuré par mes intentions, je craindrois qu'elle ne vous eût déplu en quelque chose. Soyez bien sûre qu'en pareil cas j'aurois mal expliqué, ou vous auriez mal interprété mes sentimens; voulant être estimé de vous, je n'ai prétendu y faire que mon apologie vis-à-vis mon ami Diderot et des autres personnes qui ont autrefois porté ce nom; et que hors les témoignages de mon attachement pour vous, il n'y avoit rien dans cette lettre dont j'aye prétendu vous faire la moindre application. Ce qui me rassure aussi bien que mon cœur, c'est le vôtre qui n'est rien moins que défiant; et je ne puis m'empêcher de croire que si vous eussiez été mécontente de moi, vous me l'auriez dit; mais, je vous en prie, pour me tranquilliser tout-à-fait, dites-moi que vous ne l'êtes pas. Bonjour, ma bonne amie.

Vous aviez bien raison de vouloir que je visse Diderot, il a passé hier la journée ici. Il y a long-temps que je n'en ai passé d'aussi délicieuse, Il n'y a point de dépit qui tienne contre la présence d'un ami.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A ROUSSEAU.

NON, assurément, mon ami, votre lettre ne m'a ni déplu, ni fâchée, la preuve en est que je ne vous ai point écrit; mais elle n'étoit pas faite d'ailleurs pour me faire éprouver aucun sentiment désagréable. Je voulois vous répondre un peu en détail, et je n'en ai pas eu le loisir. Voilà la cause de mon silence.

Je crois, mon ami, qu'il est fort difficile de prescrire des règles sur l'amitié, car chacun les fait, comme de raison, suivant sa façon de penser. Vous m'annoncez vos prétentions envers vos amis; il en viendra ensuite un autre des miens qui en aura de tout opposées; de sorte que moi qui aurai aussi un caractère tout divers, je trouverai dix fois par jour le secret de me faire maudire de mes amis, et de mon côté je les enverrai nécessairement au diable. Il y a deux points généraux, essentiels et indispensables dans l'amitié, auxquels tout le monde est forcé de se réunir, l'indulgence et la liberté; sans cela il n'est point de liens qui ne se brisent: c'est à peu près à quoi se réduit mon code. Je ne saurois exiger que mon ami m'aime avec cha-

leur, avec délicatesse, avec réflexion ou avec effusion de cœur, mais seulement qu'il m'aime le mieux qu'il pourra, comme le comporte sa manière d'être ; car tout mon désir ne le reformera pas s'il est concentré, ou léger, ou sérieux, ou gai ; et ma réflexion se portant sans cesse sur cette qualité qui lui manque et que je m'obstine à lui vouloir trouver, va nécessairement me le rendre insupportable. Tenez, il faut aimer ses amis, comme les vrais amateurs aiment les tableaux ; ils ont les yeux perpétuellement attachés sur les beaux endroits, et ne voyent pas les autres.

S'il s'élève une querelle, dites-vous? si mon ami a des torts, etc. etc. Eh! mais je ne sais ce qu'on veut dire quand on s'écrie : mon ami a des torts avec moi ! en amitié je n'en connois que d'une espèce, c'est la méfiance. Mais lorsque je vous entends dire : Un tel jour il m'a fait un mystère.... un autre il a préféré telle chose au plaisir d'être avec moi, ou à une attention qu'il me devoit.... ou bien il auroit dû me faire tel sacrifice.... Et puis vient une bouderie. Eh! laissez, laissez ce commerce de misères et d'ergoteries à ces cœurs vides et à ces têtes sans idées : cela ne va qu'à ces sots petits amans vulgaires qui, au lieu de cette confiante sécurité, de ces

délicieux épanchemens qui dans les ames honnêtes et fortes augmentent le sentiment par l'exercice de la philosophie et de la vertu, mettent à la place des petites querelles fausses ou basses qui rétrécissent l'esprit, aigrissent le cœur et rendent les mœurs plates quand elles ne les rendent pas vicieuses. Est-ce à un philosophe, est-ce à un ami de la sagesse à courir la même carrière que ces dévots pusillanimes et bornés, qui mettent de petites pratiques foibles et superstitieuses à la place du véritable amour de Dieu? Croyez-moi, celui qui connoît bien l'homme lui pardonne aisément les foiblesses dans lesquelles il tombe, et lui sait un gré infini du bien qu'il fait et qui lui coûte tant à faire.

Je trouve que votre code de l'amitié, à la suite de votre querelle avec Diderot, ne ressemble pas mal au réglement que ne manque pas de faire la nation anglaise, lorsque quelque crise lui fait apercevoir dans ses lois un vice qui bouleverse tout l'état, et auquel on ne peut remédier pour le présent, faute d'avoir été prévu.

Quant à moi, mon ami, lorsque j'ai établi pour premier principe la liberté et l'indulgence au commencement de ma lettre, je ne prévoyois pas faire autant d'usage de l'un et avoir autant

besoin de l'autre. Passez-moi mon impertinence en faveur de ma franchise. Mon Dieu! que j'aurois de bonnes choses à vous dire encore, mais on vient m'interrompre à toutes minutes; je n'ai que le temps de vous confier en secret que je vous défie, malgré mes mauvaises plaisanteries, de vous fâcher contre moi; car malgré vos défauts, je vous aime de tout mon cœur.

Je savois bien que vous seriez content dès que vous auriez vu M. Diderot; je ne sais pourquoi vous n'avez pas commencé votre lettre par cet article, cela me fâche un peu.

Suite du Journal.

Voilà enfin la querelle de Diderot et de Rousseau terminée. Si le premier avoit mis moins d'imagination dans l'intérêt qu'il prend à l'autre, il l'auroit fort embarrassé; mais il l'a mis dans le cas de se plaindre avec une sorte de raison : je ne puis en disconvenir, malgré tout le soin que j'ai pris de persuader à Rousseau le contraire. Il faut avouer que je mène une singulière vie. Je suis si occupée tout le jour des querelles de mes amis, et des affaires qu'ils m'occasionnent, qu'il ne me reste pour ainsi dire que la nuit pour vaquer aux miennes.

Pendant tout le temps qu'a duré cette discus-

sion, M. Diderot a fait paroître son ouvrage qui a eu le plus grand succès; son ami Grimm en est plus content mille fois que lui-même. L'intérêt qu'il y prend a passé jusqu'à moi, je me sens heureuse de ce succès. J'ai débité pour ma part plus de cent exemplaires en deux jours.

J'ai passé mon après-dînée seule avec monsieur Grimm. Il m'a paru si touché et si inquiet de mon état, que j'ai enfin cédé par complaisance au désir qu'ils ont tous que je consulte un nouveau médecin qui a beaucoup de réputation. Je n'espère rien de ses avis. J'espérerois bien plus de trois mois de tranquillité et de solitude passés entre ma mère et mon tendre ami Grimm. S'il y a un remède à mon état, c'est celui-là, mais....

Quelque amour que j'aye pour mes enfans, je sens qu'il faut que je sois quelque temps sans m'occuper d'eux. J'en fais le sacrifice avec moins de peine par l'heureux succès des avis que j'ai donnés à mademoiselle Durand. Elle a saisi parfaitement bien mes idées; j'en étois presque sûre. Quant à mon fils, il suit le cours ordinaire des plates études de collége, et je cause quelquefois avec lui pour contrebalancer autant que je puis la sottise de son pédant Linant.

Nous avons causé, M. Grimm et moi, de Rousseau. Il prétend qu'il n'a pas mis autant de chaleur dans son explication avec Diderot qu'il en a mis dans les lettres qu'il m'a écrites à ce sujet. Cette conversation nous a amenés à différentes réflexions; il m'a fait une réponse qui m'a frappée par sa justesse. Je m'étonne, lui disois-je, que les hommes soient en général si peu indulgens. Mais non, reprit-il; le manque d'indulgence vient de l'erreur où l'on est de se croire libre : c'est que la morale établie est mauvaise et fausse, en ce qu'elle part de ce faux principe de liberté. Je comprends cela, lui dis-je, mais le contraire, en rendant plus indulgent, dérange l'ordre.— Le contraire ne dérange rien. Si l'homme ne se change point, il se modifie; on peut l'amender : il n'est donc pas inutile de le punir. Le jardinier ne coupe pas l'arbre qui vient de travers ; il lie la branche et la contraint : c'est là l'effet des punitions publiques.

Voilà quel a été le texte de notre conversation ; la vérité et la bonté de cette morale m'ont persuadée sans retour.

J'aurois été bien aise que l'occasion que j'ai eue de rendre service à M. Diderot m'eût fait connoître un homme d'un si rare mérite; mais

il ne s'en est pas soucié. Il faut que j'aye l'esprit bien fait, car j'en ai été plus affligée que piquée. M. Grimm lui a dit qu'il me devoit un remerciement, ainsi qu'à madame M***, qui a aussi contribué à la distribution de son ouvrage : il l'a prié de s'en charger. M. Grimm lui a représenté qu'il pourroit bien prendre cette peine lui-même. Après s'être fait beaucoup presser, il a avoué les raisons de la répugnance qu'il avoit à me voir; il a consenti à remercier madame M***. Mais, quant à moi, l'opinion qu'il en a conçue, dit-il, d'après Duclos qu'il estime et d'après d'autres encore, fait qu'il ne peut s'y résoudre. M. Grimm lui a répondu que son opinion devroit bien avoir auprès de lui autant de poids que celle de Duclos, et que lorsqu'il plaçoit en quelqu'un sa confiance et son estime, il pouvoit en croire l'objet assez digne pour ne pas lui refuser les égards les plus ordinaires. Ils ont eu à ce sujet une scène fort vive, à laquelle M. Grimm a mis fin en l'assurant que c'étoit tant pis pour ceux qui ne me rendoient pas justice; que j'étois peu curieuse d'extorquer un suffrage dont je me passerois à merveille. Depuis ce temps, ils sont en froid. J'ai su ce détail par Desmahis, qui est venu me voir une ou deux fois depuis mon retour de la campagne.

M. Grimm ne m'en a rien dit; je l'ai bien trouvé un peu soucieux, je lui en ai en vain demandé la cause; et n'ayant pu la démêler, j'avois cru que c'étoit le mauvais état de ma santé qui l'affectoit.

Il faut que Duclos ait furieusement prévenu M. Diderot contre moi. Cette circonstance m'a fait découvrir que mademoiselle d'Ette et lui, qui ne se pouvoient souffrir lorsqu'ils étoient mes amis, se sont étroitement liés depuis qu'ils ne me voient plus; c'est à qui me nuira davantage. Mademoiselle d'Ette passe sa vie dans une maison où Duclos va souvent, et où se rencontre quelquefois Diderot. Il est certain que si tout ce qu'on m'a rendu est vrai, l'on me peint là sous d'étranges couleurs. Quel plaisir trouve-t-on à nuire? et que leur ai-je fait à tous? Jamais de mal, et souvent du bien. Cela m'afflige et m'affecte si vivement, que, sans l'ami qui me dédommage de tout, je sens que je prendrois ce pays en aversion. Comment se fait-il que n'ayant nul reproche à me faire, n'ayant jamais dit, ni fait de mal à personne, j'aye des ennemis, et que ma réputation soit détruite? M. Grimm dit toujours que c'est par excès de bonté et un trop bon cœur que j'encourage les méchans à me nuire; qu'en me faisant connoître telle que je

suis, je détruirai ces faux bruits. Il me blâme d'en perdre le repos. Il m'estime; il m'aime: j'ai l'aveu de ma conscience pour moi; pourquoi donc me rendrois-je malheureuse des torts des autres?

Desmahis m'a paru tout honteux et tout embarrassé dans la première visite qu'il m'a faite: il étoit plus à son aise à la seconde; mais la présence de M. Grimm le gêne. Il m'a dit qu'il avoit de fortes raisons de soupçonner Rousseau de ne m'avoir pas mieux servie que les autres auprès de Diderot. Je ne peux supporter ces accusations vagues; je le lui ai dit, et j'espère qu'il n'y reviendra plus.

Billet de madame d'Epinay à Rousseau.

J'envoie, mon hermite, de petites provisions à mesdames le Vasseur; et comme c'est un commissionnaire nouveau dont je me sers, voici le détail de ce dont il est chargé: un petit baril de sel, un rideau pour la chambre de madame le Vasseur, et un cotillon tout neuf à moi (que je n'ai pas porté, au moins) d'une flanelle de soie très-propre à lui en faire un, ou à vous-même un bon gilet. Bonjour, le roi des ours: un peu de vos nouvelles?

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY (1).

Les chemins sont si mauvais, que je prends le parti de vous écrire par la poste, et vous pourrez en faire de même; car on m'apporte mes lettres de Montmorenci jusqu'ici, et je suis à cet égard comme au milieu de Paris.

Il fait ici un froid rigoureux qui vient altérer un peu de bonne heure ma provision de bois, mais qui me montre, par l'image prématurée de l'hiver, que, quoi qu'on en dise, cette saison n'est plus terrible ici qu'ailleurs que par l'absence des amis; mais on se console par l'espoir de les retrouver au printemps, ou du moins de les revoir; car il y a long-temps que vous me faites connoître qu'on les retrouve au besoin dans toutes les saisons.

Pour Dieu, gardez bien cette chère imbécil-

---

(1) La lettre à laquelle celle-ci sert de réponse ne nous a point été conservée par madame d'Epinay, qui, à ce qu'il paroît, a supprimé une partie du précédent billet; mais cette réponse, malgré quelques plaisanteries dont on chercheroit le sens inutilement, est trop curieuse pour que nous la retranchions de l'ouvrage auquel elle appartient.

lité, trésor inattendu dont le ciel vous favorise et dont vous avez grand besoin; car si c'est un rhumatisme pour l'esprit, c'est au corps un très-bon emplâtre pour la santé; il vous faudroit bien de pareils rhumatismes pour vous rendre impotente; et j'aimerois mieux que vous ne pussiez remuer ni pied, ni patte, c'est-à-dire n'écrire ni vers, ni comédie, que de vous savoir la migraine.

Je dois une réponse à M. Gauffecourt; mais je compte toujours qu'il viendra la recevoir. En attendant les bouts rimés, il peut prier M. Chapuis d'envoyer un double du mémoire que je lui ai laissé. Si tout ceci vous paroît clair, le rhumatisme vous tient bien fort.

A propos de M. Gauffecourt, et son manuscrit, quand voulez-vous me le renvoyer? Savez-vous qu'il y a quatre ans que je travaille à pouvoir le lire sans avoir pu en venir à bout. Bonjour, madame; touchez pour moi la patte à toute la société.

De l'Hermitage, à 10 heures du matin.

Quand j'avois un almanach et point de pendule, je datois du quantième; maintenant que j'ai une pendule et point d'almanach, je date de l'heure. Je suis obligé de vous dire, à cause du

rhumatisme, que c'est une manière de vous demander un almanach pour mes étrennes.

Le lieutenant criminel (1) vous supplie d'agréer ses respects. La maman n'en peut faire autant, attendu qu'elle est à Paris et malade d'un gros rhume; elle compte pourtant revenir lundi, et j'espère qu'elle me rapportera de vos nouvelles.

Je reçois à l'instant votre lettre et vos paquets. Je n'ai pas bien entendu les géans du nord et la glacière et les lutins, et les tasses à la crême, etc. ce qui me fait comprendre que vous m'avez, avec tout cela, inoculé votre rhumatisme; ainsi vous faites bien de m'envoyer en même temps votre cotillon pour m'en guérir; j'ai pourtant quelque peur qu'il ne me tienne un peu trop chaud, car je n'ai pas accoutumé d'être si bien fourré.

Suite du Journal.

Depuis six jours nous n'avons presque pas quitté notre pauvre ami Gauffecourt, qui a eu une attaque d'apoplexie. Cette nouvelle m'a causé un si grand saisissement, que j'en suis malade; j'ai caché à mon ami Grimm la révolution que cet événement a occasionnée dans ma santé, c'est

(1) Mademoiselle le Vasseur.

le seul mystère que je puis prendre sur moi de lui faire ; mais son inquiétude l'auroit sûrement porté à m'empêcher de rendre des soins à Gauffecourt, et je ne veux pas le quitter qu'il ne soit hors de danger, et même sans souffrances.

J'ai appris le soir le retour de Francueil, par M. d'Epinay. On dit qu'il se porte à merveille ; j'avoue que si j'ai été sincèrement contente de le savoir en bonne santé, ce qui suppose qu'il est heureux, je n'ai pu me défendre d'un peu de peine, de l'oubli total qu'il semble faire de moi.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A ROUSSEAU.

Vous savez, mon bon ami, l'accident arrivé à notre ami Gauffecourt. Depuis douze jours il me donne les plus vives inquiétudes ; il ne fait qu'un cri après vous. Il a des momens d'absence, mais il semble plutôt que c'est la mémoire que la présence d'esprit qui lui manque : il cherche ses mots, et s'afflige de ne les pas trouver. Il me disoit hier qu'il avoit perdu son dictionnaire. Je suis parvenue à le deviner par signes ; aussi il voudroit que je ne le quittasse pas. Jusqu'à présent j'y ai été très-assidue, même aux dépens de ma santé ; actuellement que le

danger est passé, je dois penser à moi, et je sens que j'ai besoin de repos; mais il m'en coûte de le laisser dans cet état, abandonné à des domestiques et à des médecins, qui l'auroient, en vérité, assassiné, si je les eusse laissé faire.

J'ai vu M. Diderot, et si je n'étois pas une imbécille, il auroit certainement dîné chez moi; mais je crois que le pauvre Gauffecourt m'avoit inoculé sa goutte ou son rhumatisme sur l'esprit; et puis, je ne sais point tirailler ni violenter les gens; au moyen de quoi je suis très-persuadée que je ne le reverrai pas, malgré toutes les assurances qu'il m'a données de venir me voir. Mais encore faut-il vous dire comment cette entrevue s'est passée? J'étois en peine de notre ami que j'avois laissé en mauvais état hier au soir; je me levai ce matin de bonne heure, et je me rendis chez lui avant neuf heures. Le baron d'Holbach et M. Diderot y étoient. Celui-ci voulut sortir dès qu'il me vit; je l'arrêtai par le bras : Ah! lui dis-je, le hasard ne me servira pas si bien, sans que j'en profite. Il rentra, et je puis assurer que je n'ai de ma vie eu deux heures plus agréables.

Il y a sans doute dans ce billet bien des fautes d'orthographe, mais vous en trouverez davantage encore dans les plans que je vous fais passer.

LETTRE

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY (1).

PASSE pour le cotillon ; mais le sel ! jamais femme donna-t-elle à la fois de la chaleur et de la prudence ? A la fin, vous me ferez mettre mon bonnet de travers, et je ne le redresserai plus. N'avez-vous pas assez fait pour vous ? faites maintenant quelque chose pour moi, et laissez-vous aimer à ma guise.

Oh ! que vous êtes bonne avec vos explications ! Ah ! ce cher rhumatisme ? Maintenant que vous m'avez expliqué votre billet, expliquez-moi le commentaire ; car cette glacière où je ne comprends rien y revient encore, et pour moi, je ne vous connois pas d'autre glacière qu'un recueil de musique françoise.

Enfin, vous avez vu l'homme. C'est toujours autant de pris ; car je suis de votre avis, et je crois que c'est tout ce que vous en aurez. Je me doute pourtant bien de ce qu'un ours musqué devroit vous dire sur l'effet de ce premier

(1) Cette lettre suppose encore quelque chose de supprimé dans la précédente.

entretien ; mais quant à moi, je pense que le Diderot du matin voudra toujours vous aller voir, et que le Diderot du soir ne vous aura jamais vue. Vous savez bien que le rhumatisme le tient aussi quelquefois, et que quand il ne plane pas sur ses deux grandes ailes auprès du soleil, on le trouve sur un tas d'herbes, perclus de ses quatre pattes. Croyez-moi, si vous avez encore un cotillon de reste, vous ferez bien de le lui envoyer. Je ne savois pas que le papa Gauffecourt fût malade, et l'on m'a même flatté de le voir aujourd'hui ; ce que vous m'avez marqué fera que s'il ne vient pas, j'en serai fort en peine.

Encore de nouveaux plans ? Diable soit fait des plans, et plan plan relantanplan. C'est sans doute une fort belle chose qu'un plan, mais faites des détails et des scènes théâtrales ; il ne faut que cela pour le succès d'une pièce à la lecture, et même quelquefois à la représentation. Que Dieu vous préserve d'en faire une assez bonne pour cela.

J'ai relu votre lettre pour y chercher les fautes d'orthographe, et n'y en ai pas su trouver une, quoique je ne doute pas qu'elles n'y soient. Je ne vous sais pas mauvais gré de les avoir faites, mais bien de les avoir remarquées. Moi,

j'en voulois faire exprès pour vous faire honte, et n'y ai plus songé en vous écrivant.

Bonjour, mon amie du temps présent, et bien plus encore du temps à venir. Vous ne me dites rien de votre santé, ce qui me fait augurer qu'elle est bonne.

A propos de santé, je ne sais s'il y a de l'orthographe dans ce chiffon, mais je trouve qu'il n'y a pas grand sens; ce qui me fait croire que je n'aurois pas mal fait de me faire de votre cotillon une bonne calotte bien épaisse, au lieu d'un gilet, car je sens que le rhumatisme ne me tient pas au cœur, mais à la cervelle.

Je vous prie de vouloir bien demander au tyran ce que signifie un paquet qu'il m'a fait adresser, contenant deux écus de six francs: cela me paroît un à-compte un peu fort sur les parties d'échecs qu'il doit perdre avec moi.

Diderot sort d'ici; je lui ai montré votre lettre et la mienne. Je vous l'ai dit, il a conçu une grande estime pour vous, et ne vous verra point. Vous en avez assez fait, même pour lui. Croyez-moi, laissez-le aller. La maman le Vasseur se porte un peu mieux.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A ROUSSEAU.

Je soupçonne, mon ami, que notre pauvre Gauffecourt a quelques affaires à arranger, qu'il ne voudroit peut-être confier qu'à vous. Il me disoit hier, que s'il ne craignoit d'abuser de votre amitié, il vous prieroit de venir passer quelques jours avec lui. Si vous voulez, mon ami, lui rendre, ainsi qu'à moi, ce service pour trois ou quatre jours, vous logeriez chez moi ou chez M. Diderot, et je prendrois ce temps pour me reposer. Je vous enverrai, vendredi matin, mon carrosse qui vous attendra à la grille de M. de Luxembourg, si vous acceptez ma proposition. Il me semble que si vous pouviez voir, d'où vous êtes, le pauvre Gauffecourt, vous ne pourriez vous refuser au plaisir qu'il vous demande.

Bonjour, mon ami.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Nous sommes ici trois malades, dont je ne suis pas celui qui auroit le moins besoin d'être

gardé. Je laisse en plein hiver, au milieu des bois, les personnes que j'y ai amenées sous promesse de ne les y point abandonner. Les chemins sont affreux, et l'on enfonce de toutes parts jusqu'au jarret. De plus de deux cents amis qu'avoit M. Gauffecourt à Paris, il est étrange qu'un pauvre infirme, accablé de ses propres maux, soit le seul dont il ait besoin. Je vous laisse réfléchir sur tout cela; je vais donner encore ces deux jours à ma santé et aux chemins pour se raffermir. Je compte partir vendredi s'il ne pleut ni ne neige, mais je suis tout-à-fait hors d'état d'aller à pied jusqu'à Paris, ni même jusqu'à Saint-Denis, et le pis est que le carrosse ne peut manquer de me faire beaucoup de mal dans l'état où je suis. Cependant si le vôtre se trouve, en cas de temps passable, vendredi à onze heures précises devant la grille de M. de Luxembourg, j'en profiterai, sinon je continuerai ma route comme je pourrai, et j'arriverai quand il plaira à Dieu. Au reste, je veux que mon voyage me soit payé, je demande une épingle (1) pour ma récompense; si vous ne

(1) Cette épingle étoit un emploi dans les fermes, demandé par un jeune homme qui devoit faire à madame le Vasseur une pension, dans le cas où cette bonne femme le lui feroit obtenir. Voici la lettre que

me la faites pas avoir, vous qui pouvez tout, je ne vous le pardonnerai jamais.

Je choisis d'aller dîner avec vous, et coucher chez Diderot. Je sens aussi, parmi tous mes char-

---

Rousseau avoit écrit quelque temps auparavant à ce sujet à madame d'Epinay.

« Voilà, madame, un emploi vacant à Grenoble, » comme vous verrez ci-derrière; mais j'ignore et » dans quel département, et si l'emploi n'est point » trop important; ce que je sais, c'est que le gendre » de madame Sabi, mon hôtesse, qui est dans le pays, » donneroit une pension à madame le Vasseur, si elle » pouvoit le lui faire obtenir; que le père du préten- » dant est très-solvable, et que les cautions ne lui » manqueroient pas. Consultez donc là-dessus mon- » sieur d'Epinay, si vous le jugez à propos; puisque » vous avez donné à madame le Vasseur la commis- » sion de vous informer des emplois vacans, nous » vous parlons de celui-ci à tout hasard, sauf à reti- » rer bien vite notre proposition, si elle est indiscrète, » comme j'en ai peur.

» Faites-moi dire comment vous êtes aujourd'hui. » Je vous recommande toujours le ménagement; car » je trouve qu'en général on prend trop de précau- » tions dans les autres temps, et jamais assez dans les » convalescences. Pour moi, je ne vaux pas la peine » qu'on en parle; quand j'aurai de meilleures nou- » velles, soyez sûre que j'irai vous le dire moi-même. » Bonjour, ma Dame et bonne amie. »

grins, une certaine consolation à passer encore quelques soirées paisibles avec notre pauvre ami. Quant aux affaires, je n'y entends du tout rien; je n'en veux entendre parler d'aucune espèce, à quelque prix que ce soit : arrangez-vous là-dessus. Voilà un paquet et une lettre que je vous prie de faire porter chez Diderot. Bonjour, ma bonne amie; tout en vous querellant, je vous plains, vous estime, et ne songe point sans attendrissement au zèle et à la constance dont vous avez besoin; toujours environnée d'amis malades ou chagrins, qui ne tirent leur courage et leur consolation que de vous.

Suite du Journal.

Rousseau n'a pu résister au désir qu'a eu Gauffecourt de le voir; il est arrivé hier, et je vais profiter de son séjour pour prendre du repos : j'en ai grand besoin. Il y a près de huit jours que je n'ai pu voir M. Grimm à mon aise, ni causer de suite avec lui. Il étoit temps que cette contrainte finît.

J'ai vu presque tous les jours chez Gauffecourt le baron d'Holbach, je me suis trouvée plus à mon aise avec lui que je ne l'aurois cru et que je ne le suis ordinairement avec ceux que je sais être prévenus contre moi; car je ne puis

me flatter que Duclos m'ait mieux traitée auprès de celui-ci que de tant d'autres. Le baron m'a marqué beaucoup d'égards ; il m'a même envoyé un panier de vingt-cinq bouteilles de vin de Bordeaux, ayant appris qu'il m'étoit ordonné, et sachant que je n'en pourrois trouver de bon. A tout autre, j'aurois écrit un remerciement ; mais M. Grimm m'a conseillé de ne rien faire qui marquât le désir de me lier avec lui, et il s'est chargé de lui témoigner comme il l'entendroit ma gratitude. Il prétend que le baron, avec d'excellentes qualités, a le défaut d'être fort inconstant dans ses goûts, et est en même temps sujet à l'humeur. M. Grimm veut qu'il fasse les avances les plus décidées avant que je me prête à faire connoissance avec sa femme et lui, pour éviter par la suite ce qu'il appelle ses *turlus*. Le baron a demandé s'il n'étoit pas convenable qu'il vînt savoir si j'avois trouvé son vin bon. Rien n'est moins nécessaire, lui a répondu M. Grimm ; d'ailleurs vous la voyez tous les jours chez Gauffecourt, vous pouvez le lui demander lorsque vous la rencontrerez. Ah ! lui dit encore le baron, c'est que je ne serois pas fâché que ma femme fît connoissance avec elle, et c'est une occasion d'avoir accès dans sa société. Je n'ai rien à vous dire là-dessus, lui répondit

M. Grimm ; et la conversation changea d'objet. Je n'ai pas vu le baron depuis ce temps-là, ni n'en ai entendu parler.

Monsieur de Francueil, qui est arrivé depuis cinq à six jours, est venu hier un moment chez moi. J'avois du monde, mais j'ai été très-contente de son ton et de sa contenance. Je n'ai pu me défendre d'être fort émue en le voyant ; j'éprouvois un plaisir mêlé de crainte, et ce dernier sentiment fut un moment le plus fort ; mais j'ai été promptement rassurée en le trouvant tel que je désirois qu'il fût.

Il paroît que Rousseau n'a pu tenir long-temps à tous ceux qui entourent Gauffecourt depuis qu'il est en convalescence, si toutefois c'est là ce que les médecins appellent une convalescence ; quant à moi, elle me paroît aussi cruelle que la maladie. Il l'a quitté ce matin sans rien dire et s'en est retourné à pied à l'Hermitage : il m'a écrit quatre mots en partant, pour me prier de lui donner des nouvelles du malade et des miennes.

Dans une de mes visites à Gauffecourt, j'ai rencontré le baron, je l'ai remercié de son vin ; il m'a demandé la permission de venir s'infor-

mer chez moi quand je n'en aurois plus. Je lui ai répondu que je serois très-flattée de le voir, et j'ai parlé d'autres choses : cependant dès le lendemain, il me rendit visite, et M. Grimm, qui est entré un peu après lui, l'a trouvé auprès de moi, avec l'air de s'y plaire. J'ai remarqué alors, dans les yeux de ce dernier, la satisfaction qu'il éprouvoit de voir le baron assez détrompé sur mon compte pour être venu chez moi de son propre mouvement. Ah! ce précieux ami est mille fois plus affecté que moi de ce qui me regarde!

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

Vous ne m'avez pas marqué si l'on avoit congédié les médecins. Qui pourroit tenir au supplice de voir assassiner chaque jour son ami sans y pouvoir porter remède? Eh! pour l'amour de Dieu, balayez-moi tout cela, et les comtes et les abbés, et les belles dames et le diable qui les emporte tous. Alors écrivez-moi, et s'il est nécessaire, je m'offre de ne plus le quitter; mais ne me faites pas venir inutilement. Je veux bien donner ma vie et ma santé, mais je voudrois au moins que ce sacrifice fût bon à quelque chose;

car quant à moi, je suis très-persuadé que je ne retournerai jamais à Paris, que pour y mourir. Bonjour, ma bonne amie.

Suite du Journal.

J'ai dîné aujourd'hui pour la première fois chez le baron d'Holbach. Le ton et la conversation de cette maison me plaisent infiniment. Sa femme est douce et honnête, je lui crois même beaucoup de finesse. L'on ma présenté M. de Margency, qui est un homme âgé de trente ans, d'une santé foible, et qui passe sa vie chez le baron. Il est ami de M. Grimm, et dans la plus grande intimité avec M. Desmahis. Tout ce qui est ami de M. Grimm, tous ceux qui s'intéressent à lui, me deviennent nécessaires à connoître.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. DE LISIEUX.

O Monsieur, mon bon ami, mon père, venez me soutenir. Encouragez-moi, ne me laissez pas à moi-même. Je me crains, je veux être généreuse et je ne le puis. La satisfaction que je ressens de la faveur où est M. Grimm suffit à peine pour calmer ma douleur, et ne peut me faire détourner les yeux sur les dangers attachés à la distinction qu'il a reçue. Ma foiblesse est

injuste, déraisonnable; mais perd-t-on ses amis de sang-froid ? Oui, monsieur, il part; je dois l'y encourager, je dois en être bien aise, je dois... je dois penser, agir, sentir contre nature. Non, je ne le puis... Tenez, il m'est impossible d'écrire : je suis désolée.

Le duc d'Orléans, à qui M. Grimm avoit fait assidûment sa cour depuis la mort du comte de Friese, avoit redoublé d'estime et d'intérêt pour lui. Il pensa que la guerre qui alloit se faire sur terre seroit un moyen sûr pour son avancement et pour sa fortune; ce fut la raison qui le fit mander à Saint-Cloud. Lorsqu'il eut été introduit dans le cabinet du prince, celui-ci lui demanda s'il n'avoit pas d'autres vues pour sa fortune, que les réflexions philosophiques dont il pourroit faire part au public. Puis il ajouta : « Toutes les rêveries métaphysiques du monde ne vaudront pas pour vous, croyez-moi, l'emploi que je veux vous faire avoir dans l'armée : c'est mon affaire de vous y attacher convenablement. J'ai demandé au maréchal d'Estrée, qui commande, de vous prendre d'abord comme secrétaire; vous savez plusieurs langues, vous lui serez utile. Après cette campagne, si le jeu vous plaît, nous ferons mieux pour vous; si au contraire vous trouvez que le mouvement d'une

armée ne s'accorde pas avec le calme nécessaire à vos méditations, vous reviendrez ici rêver tout à votre aise à l'ombre de vos lauriers ».

Madame d'Epinay, en apprenant ces détails, passa alternativement de la joie au désespoir le plus violent. L'excès de sa douleur se calma cependant par l'espérance que nous lui fîmes concevoir que M. Grimm en seroit quitte pour une campagne, et que peut-être même M. le duc d'Orléans songeroit ensuite à le fixer sérieusement auprès de lui.

Suite du Journal.

Le baron d'Holbach m'a amené hier M. de Margency. Gauffecourt l'a surnommé le syndic des galantins, et cela me paroît merveilleusement trouvé. Le baron est resté peu de temps; mais M. de Margency m'ayant entendu dire que M. Grimm alloit arriver, m'a demandé permission de l'attendre. Il vouloit lui parler de Desmahis, qui est plus tourmenté que jamais de l'idée que M. Grimm lui en veut : il lui faisoit demander encore une explication; mais loin de la lui accorder, celui-ci a chargé M. de Margency de lui dire, qu'ayant employé en vain tous les moyens qui étoient en son pouvoir pour calmer ses craintes, il ne lui reste plus qu'à renon-

cer à son amitié. Nous sommes convenus que c'étoit en effet le seul moyen de finir des discussions aussi ennuyeuses qu'absurdes et chimériques. J'ai passé le reste de la soirée avec mon bon ami, ma mère et mes enfans.

Graces au ciel, les médecins ont déclaré que notre cher Gauffecourt étoit tout-à-fait hors de danger. Pour moi, je crains bien qu'il ne se ressente de cette attaque le reste de ses jours : au moins nous le conserverons.

C'étoit aujourd'hui le jour de la semaine où je rassemble mes amis. On a beaucoup parlé de M. Grimm, de la bonté que lui marque le duc d'Orléans, et des espérances qu'il en peut concevoir. Tout cela est bel et bon, messieurs, s'est écrié le baron d'Holbach; mais je trouve qu'il est bien fou de partir sous un titre aussi léger que celui de secrétaire : à votre place, mon ami, je ne partirois pas sans être assuré d'un poste plus important à mon retour. Non, monsieur, dussé-je me retrouver comme je suis, et pis encore, s'il est possible, dit M. Grimm, j'accompagnerai le maréchal. Tout le monde a blâmé l'opinion du

baron; mais personne n'a senti le côté malhonnête de cet avis. Je n'ai pu m'empêcher de leur faire voir que M. Grimm n'avoit pas le choix sur le parti qu'il convenoit de prendre; alors tous se sont récriés sur la justesse de mon observation, sur l'agrément que promettoit cette campagne. Quelqu'un ayant ajouté qu'il seroit bien fâcheux que M. Grimm n'en pût supporter les fatigues, il est échappé à celui-ci de souhaiter de le pouvoir. Ce souhait étoit-il sincère?

O hommes, que vous mettez peu d'importance à nos craintes et à notre douleur!... Je vais finir ma journée seule, en pleurant sur mon sort; il me semble que je n'ai plus que cela à faire. M. Grimm est allé ce soir à Saint-Cloud : en me quittant il a versé quelques larmes; elles m'ont plus consolée que tous les raisonnemens que je puis me faire.

Le maréchal a répété à M. Grimm ce mot fatal pour moi : *Je vous emmène.* Il a ajouté, en riant : *Je vous dérange un peu de vos occupations et de vos sociétés.* Avec quelle légèreté les grands se jouent du bonheur des particuliers! pourquoi lui dire cela en riant? Ces gens-là ne sentent-ils rien, ou ne sont-ils affectés seulement que de ce qui les touche?

Monsieur Grimm m'avoit promis de revenir de bonne heure aujourd'hui, mais il étoit neuf heures passées lorsqu'il est arrivé. Un homme, dit-il, à qui il avoit à parler, l'a entraîné par l'agrément de sa conversation et l'a retenu. S'il se trouvoit dans tout l'univers un homme qui eût le pouvoir de me faire rester lorsqu'il m'attend... Ah! s'il existoit, je le ferois noyer, car il m'auroit privée du seul bonheur de ma vie!

J'ai passé ma journée en famille, pour terminer une négociation importante pour la comtesse d'Houdetot. Son mari sert en qualité de maréchal de camp. Il vouloit que sa femme allât selon l'usage s'enfermer dans sa terre pendant la guerre. Nous nous y sommes tous opposés, et sa mauvaise santé a été un prétexte très-valable pour autoriser son refus, mais l'éloignement de sa terre étant la seule cause de sa répugnance à l'habiter, nous avons obtenu du comte qu'il lui loueroit une petite maison de campagne proche de Paris. Il en a préféré une qui est située entre l'Hermitage et la Chevrette. Elle ne lui coûte que cinq cents livres de loyer, et toute vilaine qu'elle est, la comtesse est heureuse de cette possession et a le bon esprit de s'en contenter. Il est si aisé de faire son bonheur, qu'il faut être bien dur et bien injuste pour s'y refuser.

Suite du Journal.

Que j'ai de peine à me résigner ! Que je me trouve petite et foible ! je suis sur le départ de M. Grimm, comme on est à l'égard d'un ami dangereusement malade. Le médecin arrive : Ne vous flattez pas, dit-il, votre ami est sans ressource à moins d'un miracle dont nous ne connoissons point d'exemple : on se désole ; mais on attend le miracle, et l'on espère encore. Hélas ! dans huit ou dix jours, il ne sera plus ici !

J'ai vu aujourd'hui Diderot chez le baron d'Holbach. Il m'a fait tant de complimens, m'a dit tant de fadeurs sur l'empire que je prenois sur mes amis, que je sens à merveille qu'il me juge tout au contraire de ce que je suis. L'envie de subjuguer est bien loin de moi, et je n'en ambitionne point la gloire. C'est ce que j'ai tâché adroitement de lui faire sentir ; peut-être n'y aura-t-il vu qu'une finesse de plus.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé une lettre de Rousseau ; je lui avois annoncé le départ de M. Grimm. « Je fais mon compliment, me dit-
» il, à mon ancien ami Grimm ; mais la faveur
» des grands entraîne toujours des inconvé-
» niens : apparemment qu'il a bien combiné ce
» qui lui convient. Je le plains plus que vous,
» madame. »

Billet de madame d'Epinay à M. Grimm, le jour de son départ.

A 11 heures du matin.

J'ai déjà passé une heure avec vous, et dans deux d'ici, je ne vous verrai plus. Vous m'avez promis de me voir encore, mon ami; j'ai, en vérité, nombre de choses essentielles à vous dire, à vous demander. Je voudrois vous parler, vous écrire... les expressions me manquent. Mon ami, ménagez-vous, c'est tout ce que je puis vous dire. C'est mon bien que je vous confie, oui, mon bien, mon unique bien. Soyez tranquille pour moi, j'apporterai à ma santé tous les soins que vous méritez que j'en prenne. Je n'ai pu m'empêcher de vous écrire ce billet pendant votre toilette, et je ne puis m'empêcher de vous l'envoyer, ne fût-ce que pour vous dire encore que je vous attends.

LETTRE
DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

O les cruels amis! Quelle satisfaction ils ont pensé retarder d'un jour! le baron, monsieur de Margency, le marquis de Saint-Lambert, la comtesse d'Houdetot sont tous accourus.

Quoi! il est parti? — Eh! mais sans doute il est parti... Et puis des regrets, des éloges... Que tous ces gens là sont froids, et s'expriment foiblement auprès de ce que mon cœur sent! Ils se sont installés, ils vouloient me consoler, m'être utiles; mais je ne leur ai rendu justice qu'après qu'ils ont été partis. Comme nous allons dans quelques jours à la Chevrette, je me suis mise à faire des paquets de mes papiers et de mes livres, ils m'ont aidée, et cela m'a amusée un moment, en me faisant accroire que j'allois partir aussi et que je vous retrouverois quelque part. Dès que j'ai été seule, j'ai couru chez vous; j'avois un pressentiment que je ne me trouverois bien que là. Croiriez-vous que ce n'a été qu'au bout d'une demi-heure que j'ai enfin aperçu cette lettre à mon adresse que vous y aviez laissée? Voilà donc pourquoi il ne falloit pas laisser entrer chez vous? Que je vous remercie, mon ami! Qu'elle est douce, qu'elle est consolante, cette lettre! Oui, je porterai sur mon cœur pendant tout le temps de votre absence ce précieux gage de votre tendresse et de vos attentions pour moi, aussi délicates qu'inépuisables. Après l'avoir relue dix fois, j'ai fini de ranger votre secrétaire et votre bureau; j'ai été dire un petit bon soir à ma mère, et je vais finir ma journée avec mes enfans.

LETTRE
DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

En partant.

Je serai déjà loin de vous, ma précieuse amie, lorsque ce billet vous rappellera combien mon cœur en est occupé. C'est avec le plus mortel regret que je vous quitte et que je renonce pour un temps à la douceur de vivre auprès de vous. Mais, mon amie, nous ne saurions être tout-à-fait malheureux d'un événement qui est dans l'ordre, et que le devoir de tout homme exige. Puisque j'ai adopté la France pour patrie, je dois la servir. Que vous êtes injuste si vous m'accusez encore d'ambition! Rapportez-vous en à moi, pour ne faire que ce dont je ne puis me dispenser sans me manquer à moi-même. Je vous remercie du billet que vous venez de m'envoyer; je sens trop, par expérience, ma tendre amie, qu'il faut nous pardonner mutuellement la foiblesse du premier moment; la sensibilité a des droits dont il faut chérir les effets. Celle que vous me marquez m'est bien précieuse; mais il ne faut pas en étendre les bornes, jusqu'à s'exagérer son malheur, et en devenir incapable de subir la loi de sa vocation. La vôtre est de vous conserver pour

madame votre mère, pour vos enfans, pour l'ami le plus tendre. Songez que son bonheur est attaché à votre conservation et à votre bien-être. Rappelez-vous souvent, je vous en conjure, le sujet et le résultat de nos dernières conversations. Voyez combien vous avez besoin de courage, de fermeté et d'élévation, pour parer à tous les inconvéniens de votre situation. Mon amie, ce ne sera pas dans les larmes que vous acquerrez l'énergie qui vous est nécessaire. Ne souffrez pas que votre mari fasse aucune injustice à vos enfans ni à vos domestiques; soumettez-vous plutôt à celles qu'il pourroit vous faire, si elles n'ont pas des suites trop importantes, et si elles peuvent vous procurer du repos. Voilà en général le rôle qu'il vous convient de jouer. Je vous laisse d'ailleurs bien entourée; il ne tient qu'à vous de mener une vie fort douce et fort agréable. La société du baron est bien composée, vous y êtes recherchée; et puisqu'on sait vous y apprécier, je ne vois nul inconvénient pour vous à en jouir; vous ne pouvez tous que gagner à vous connoître davantage, sur-tout si ma tendre amie veut bien se dire qu'une confiance sans bornes n'est pas due à tous les amis. Un peu de prudence sur ce point peut être recommandé à une ame aussi droite, aussi fran-

che que la vôtre sans la blesser. Vous pouvez tirer un très-bon parti de Margency : il est aimable et amusant. Je suis étonné que vous n'ayiez pas répondu avec plus d'empressement aux prévenances du marquis de Croismare, et que vous l'ayiez reçu si froidement quand on vous l'a amené : c'est un homme d'un mérite distingué ; je serois très-aise de le voir établi dans votre société. Ne me direz-vous pas, dans vos momens perdus, votre opinion sur eux tous ? Oubliez ce que nous en avons dit, et jugez-en par vous-même ; point de paresse d'esprit, s'il vous plaît. Adieu, adieu donc, mon amie. Que ce mot étoit doux à prononcer tous les soirs, mais qu'il me coûte à présent !

Je vais donc vous embrasser pour la dernière fois d'ici à six mois !

LETTRE

DE MADAME D'ÉPINAY A M. GRIMM.

Je ne m'y fais point, je crois même que je ne m'y ferai jamais. Dix fois ce matin j'ai pensé envoyer chez vous. Je vous plains, mon ami, presqu'autant que moi. Vous allez être entouré de gens qui n'auront nul égard pour votre tristesse. Quant à moi, je suis un peu dédommagée

par l'approbation générale que j'entends donner de toutes parts aux bontés que le duc d'Orléans a pour vous, mais aussi plus je vous vois aimé, plus je redoute les envieux.

Eh bien! mon ami, vous voulez donc que je me dise : il remplit sa vocation ; nous subissons notre sort. Que ces raisons sont foibles et qu'elles ont encore peu de pouvoir sur moi! Vous êtes si raisonnable, si austère, qu'il faut que j'aye un grand fonds de confiance en vous, et une grande habitude de vous tout dire, pour oser vous montrer toute la folie de mon cœur. Comme vous me le disiez un jour, je crois que je serai enfant jusqu'à l'âge où l'on retombe en enfance : mon ami, je le suis au point d'en faire gloire. J'ai bien de la peine à vous pardonner le refus de ce certain portrait relégué dans votre antichambre. Il est vrai qu'il fait un peu la grimace, mais j'en aurois tiré un grand parti, de cette grimace; j'aurois regardé sans cesse autour de moi pour voir si je n'avois pas agi ou parlé de travers... Mais laissons votre portrait, mon cœur et ma folie. Je veux vous tenir si bien au courant de tout ce qui nous intéresse, que vous puissiez croire quelquefois ne nous avoir pas quittés.

J'ai reçu ce matin un billet de M. d'Epinay,

sans date de lieu. Il me mande de faire reprendre les ouvrages qu'il avoit donné ordre d'interrompre au grand château, mais de ne faire finir que huit appartemens. Il désire que j'aille m'y établir à la Saint-Jean, et que je loue la Chevrette pour ce terme. Cela me déplaît fort et me mettra dans le cas de n'être pas un instant tranquille, tandis que le repos est le seul bien que j'ambitionne. Le baron, qui étoit chez moi lorsque j'ai reçu cet ordre, a grande envie de louer la Chevrette. Si sa femme n'y met pas d'opposition, je crois que c'est une affaire faite.

Vous voulez donc savoir mon idée sur la société du baron? Jusqu'à présent elle me paroît fort agréable; mais, mon ami, je n'aurai pas grand' peine à la juger par moi-même, et ce que vous m'en avez dit n'aidera pas beaucoup à ma sagacité; car, excepté le marquis de Croismare, je ne crois pas que vous m'ayiez parlé d'aucun d'eux en particulier. Si cela est, je ne me le rappelle pas; cependant il ne m'arrive guère d'oublier ce que vous me dites.

Pardonnez-moi, vraiment j'ai très-bien distingué le marquis de Croismare; c'est même celui de toute cette société qui me plaît le plus: il faut dire que, m'ayant demandé plusieurs fois la permission de venir chez moi, je lui ai peut-

être donné lieu de penser que je n'y mettois pas un grand empressement ; mais cela tenoit à l'espèce d'indifférence où je suis depuis quelque temps sur tout ce qui n'est pas vous. J'ai bien réparé ce tort, et depuis votre départ il est venu me voir tous les jours. Son caractère est si ouvert, qu'il n'est pas nécessaire de l'observer long-temps pour le connoître. Il allie, ce me semble, beaucoup de finesse à beaucoup de franchise. Voici le portrait que j'en pourrois faire, autant sur votre parole, que sur ce que j'en ai vu.

PORTRAIT

De M. le Marquis de Croismare.

Je lui crois bien soixante ans ; il ne les paroît pourtant pas. Il est d'une taille médiocre, sa figure a dû être très-agréable : elle se distingue encore par un air de noblesse et d'aisance, qui répand de la grace sur toute sa personne. Sa physionomie a de la finesse. Ses gestes, ses attitudes ne sont jamais recherchés ; mais ils sont si bien d'accord avec la tournure de son esprit, qu'ils semblent ajouter à son originalité. Il parle des choses les plus sérieuses et les plus importantes d'un ton si gai, qu'on est souvent tenté de

ne rien croire de ce qu'il dit. On n'a presque jamais rien à citer de ce qu'on lui entend dire; mais lorsqu'il parle, on ne veut rien perdre de ce qu'il dit; et s'il se tait, on désire qu'il parle encore. Sa prodigieuse vivacité, et une singulière aptitude à toutes sortes de talens et de connoissances, l'ont porté à tout voir et à tout connoître; au moyen de quoi vous comprenez qu'il est fort instruit. Il a bien lu, bien vu, et n'a retenu que ce qui valoit la peine de l'être. Son esprit annonce d'abord plus d'agrément que de solidité, mais je crois que quiconque le jugeroit frivole lui feroit tort. Je le soupçonne de renfermer dans son cabinet les épines des roses qu'il distribue dans la société : assez constamment gai dans le monde, seul je le crois mélancolique. On dit qu'il a l'ame aussi tendre qu'honnête; qu'il sent vivement et qu'il se livre avec impétuosité à ce qui trouve le chemin de son cœur. Tout le monde ne lui plaît pas; il faut pour cela de l'originalité, ou des vertus distinguées, ou de certains vices qu'il appelle passions : néanmoins dans le courant de la vie, il s'accommode de tout. Beaucoup de curiosité et de la facilité dans le caractère (ce qui va jusqu'à la foiblesse) l'entraînent souvent à négliger ses meilleurs amis et à les perdre de vue, pour se livrer

à des goûts factices et passagers : il en rit avec eux ; mais on voit si clairement qu'il en rougit avec lui-même, qu'on ne peut lui savoir mauvais gré de ses disparates.

C'est à vous présentement, mon ami, que je demande si ce n'est pas là le marquis de Croismare : voilà du moins mon opinion sur lui ; à la fin de la campagne, je vous dirai si je n'ai pas changé d'avis. Je l'ai fort prié de venir ici, et il me l'a promis. Monsieur de Margency, à qui j'ai fait la même proposition, m'a pris au mot et compte même faire un établissement chez moi : je crois deviner son motif, mais nous parlerons de lui une autre fois. J'ai des complimens, des amitiés sans nombre à vous faire ; chacun voudroit être nommé ; que cela soit dit une fois pour toutes. Adieu, mon bon ami, je vais dîner chez le baron. Demain nous partons pour la Chevrette ; si je peux, je vous écrirai.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

J'AI pris congé de mes amis hier ; je me suis renfermée aujourd'hui pour vaquer à mes affaires et pour causer à mon aise avec vous, mon tendre ami. Je fais partir tout mon monde ce

soir, j'irai avec mes enfans souper chez ma mère; et demain de bon matin je pars : ils viendront l'après-dînée me trouver avec elle. Vous n'avez pas d'idée de la joie qu'ont mes marmots d'aller souper en ville; cela est tout simple à leur âge : mais vous n'avez pas d'idée de la satisfaction que cette joie me cause, je ne donnerois pas cette soirée pour beaucoup d'autres qui pourroient paroître plus saillantes. On est entouré d'une source perpétuelle de bonheur dont on ne sait pas assez jouir. Je vous dois un grand nombre de découvertes en ce genre, mon ami, qui me sont bien précieuses : si je ne puis présentement en jouir sans mélange, elles m'aideront du moins à supporter une privation nécessaire, mais cependant bien cruelle.

J'ai vu hier chez le baron monsieur de S*** qui part aujourd'hui pour votre armée; je lui ai remis ma lettre que vous aurez plus promptement que par la poste, parce qu'il va directement où vous êtes. Le marquis de Croismare lui a remis de l'argent pour son frère qui vous arrive aussi incessamment. Le marché de la Chevrette se conclura, je crois, avec le baron : sa femme me paroît sur tout cela d'une si parfaite indifférence, qu'elle ne mettra pas d'obstacle à ce projet. Margency en est enchanté; car la terre

de madame de Verdelin étant à deux lieües des miennes, cela lui seroit très-commode.

Par exemple, si je ne vous voyois tous d'accord à croire Margency aussi honnête, aussi bon qu'il est aimable, je l'aurois cru méchant et fat. Au moins est-il léger et indiscret. Je l'avois souvent entendu parler des demoiselles d'Ars, et nous lire des lettres de l'aînée, très-bien écrites, mais très-passionnées. J'en avois conclu que cette madame de Verdelin étoit une fille qu'il entretenoit; et comme je ne me mêle guère des affaires des autres, j'étois restée dans mon opinion. J'ai été très-étonnée d'apprendre par hasard que c'étoit une femme de condition très-jolie, très-aimable, très-raisonnable, qui n'a contre elle que le malheur d'avoir pris pour M. de Margency une violente passion, à laquelle elle sacrifie tout. Eh bien! voilà une femme compromise, perdue même, par un mauvais choix! On dit qu'elle lui a résisté long-temps, car on n'ignore rien de ce qui les concerne. Je ne sais si vous avez ouï conter cette anecdote de leur roman qui est singulière. Un jour que Margency la pressoit sans succès et qu'elle le refusoit avec la plus grande fermeté, il eut recours à ce dépit simulé dont on ne craint les effets que lorsqu'il n'est pas fondé. J'entends, madame, lui dit-il, vous

ser de faire un voyage à Chantilly. Je présume que c'est elle, par l'empressement qu'elle a eu à me faire accepter cette partie : ils doivent donc me mener à Chantilly à la fin de l'autre semaine, avec le marquis de Croismare. Margency a dit qu'il vouloit en être. A la bonne heure, a répondu le baron, d'un air de mauvaise humeur ; mais n'allez pas bavarder de ce projet chez votre vieux borgne ; nous voulons être seuls, nous voulons être libres et en petite société ; ainsi, mon ami, une fois en votre vie, mettez, je vous prie, votre langue dans votre poche. Tout en riant de la harangue, M. de Margency a promis si doucement de se taire, que je présume qu'il est accoutumé aux sorties du baron, et qu'il les mérite.

La comtesse d'Houdetot est venue hier me dire adieu. Que c'est une jolie ame, naïve, sensible et honnête ! Elle est ivre de joie du départ de son mari, et vraiment elle est si intéressante, que tout le monde en est heureux pour elle ; elle étoit folle hier comme un jeune chien. Le marquis de Saint-Lambert étoit avec elle ; il vous fait mille et mille complimens. Il m'a conté un propos très-plaisant qu'il a tenu à Rousseau dans son dernier voyage à Paris : Voulez-vous savoir, lui dit le marquis, la différence du sentiment d'amitié

d'amitié qui nous unit l'un à l'autre? c'est que je chéris le besoin que mon cœur a de vous, et que vous êtes quelquefois embarrassé du besoin que vous auriez de moi. Cela a dû le piquer, car cela est vrai.

Voilà le temps que je vous destinois écoulé, et il me semble que je ne vous ai presque rien dit. Adieu donc, mon bon ami ; je compte les jours de votre absence, et j'attends impatiemment celui qui doit m'apporter de vos nouvelles.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

De la Chevrette.

En arrivant ici avant-hier, mon ami, nous avons trouvé Rousseau qui nous attendoit ; il étoit calme et de la meilleure humeur du monde. Il m'a apporté à lire deux cahiers d'un roman qu'il a commencé cet hiver. Il me les laisse pour quelques jours ; car je ne puis encore ni lire, ni juger. Il est retourné à l'Hermitage hier au soir, afin de continuer cet ouvrage qui fait, dit-il, le bonheur de sa vie. Vous voyez bien d'après cet avertissement, que, quelque jugement que j'en porte, je me garderai bien de détruire une chimère qui lui est si chère.

Notre dejeuner ce matin a été assez silencieux : nous sentions tous qu'il y manquoit quelqu'un ; Pauline l'a dit la première. Elle trouve déjà votre voyage bien long ; aucun de nous n'est accoutumé à être trois jours sans vous voir. Maman nous a fait un petit sermon sur la destinée et sur la bizarrerie du sort qui se joue, à son gré, de nos projets et de notre bonheur. Pauline lui a demandé ce que c'étoit que le sort. Elle lui a répondu : Mon enfant, c'est pour chacun le résultat des événemens qu'il plaît à Dieu d'enchaîner, suivant l'ordre qu'il prescrit. Vous croyez bien qu'elle n'a rien compris à cette définition. Cela l'a fait rêver. Elle a demandé à son frère s'il l'entendoit. Mon fils a répondu hardiment que oui. Eh bien, lui a-t-elle dit, expliquez-le moi, car j'ai beau rêver, je n'y entends goutte. Cette naïveté nous a divertis. Mon fils a toussé, craché, rougi, et il a fini par dire qu'il entendoit bien ce que ma mère avoit dit, mais qu'il ne savoit comment s'y prendre pour l'expliquer. En ce cas, lui a dit Pauline, vous ne l'entendez pas. Ce n'est pas une raison, a répondu ma mère, est-ce que vous pourriez expliquer toutes les choses que vous croyez savoir, assez bien pour les faire entendre à quelqu'un qui n'en auroit nulle idée ? Je crois que oui,

maman, a-t-elle répondu, si je les entends bien. Eh bien! ma sœur, a repris mon fils, dites-moi ce que c'est que d'avoir de l'esprit?—Je ne vous ai point dit, mon frère, que j'entendisse bien ce terme, d'abord; mais je crois que c'est de bien comprendre ce que disent les autres, et de ne pas rendre de travers ce que l'on pense.

Elle se mit à rire d'un air malin après cette réponse. Ma fille, lui dis-je, cette définition n'est pas fausse, mais elle n'est pas absolument exacte; mes enfans, il ne faut pas vous creuser la tête pour chercher à entendre des choses au dessus de vos âges et de votre portée; vous courriez le risque de prendre des idées fausses ou imparfaites. Il y a tant de connoissances préliminaires à acquérir avant d'en venir à ces sortes de questions, que je vous conseille de renoncer, pour quelque temps encore, à approfondir celle-ci. Questionnez toujours, cela est très-bien fait et très-nécessaire; mais ne vous fixez à croire que ce que vous comprendrez sans peine, dans les explications que nous vous donnerons; sur le reste suspendez votre opinion et votre jugement. Ce que je vous ai dit, reprit ma mère, se réduit à vous faire voir qu'il faut prier Dieu sans cesse qu'il nous garantisse des événemens fâcheux; et comme il y auroit un très-sot orgueil, ai-je

ajouté bien vite, à croire que Dieu changeroit l'ordre de ses décrets, sur la supplication d'un atome comme l'homme, il faut le prier de nous donner le courage et la fermeté nécessaires pour nous soumettre aux événemens qu'on ne peut empêcher. Ma mère n'avoit pas l'air fort édifiée de cette addition; mais heureusement Pauline, par d'autres questions, détourna son attention. Qu'est-ce qu'un atome, demanda-t-elle? Mon fils lui en montra à la lueur du soleil; et ma mère ne manqua pas d'ajouter : Et nous sommes tous des atomes aux yeux de Dieu.

Il étoit aisé de prouver la contradiction qu'offroit cette explication avec la première proposition, mais je m'en serois bien gardée, cette respectable mère ne mérite pas qu'on l'humilie. Il faut que j'achève mon radotage et que je vous dise l'épigramme de Pauline. Quoi! mon frère, s'écria-t-elle, vous seriez un atome! — Oui, ma sœur. — Il y a donc de bien gros atomes.

Ainsi s'est passée notre matinée, mon ami. M. de Margency qui nous est arrivé hier au soir, n'a point assisté au déjeûner. Il est descendu plus tard pour me lire des vers qu'il a faits pour la fête de madame de Verdelin : ils sont jolis, mais quoique son jaloux n'ait qu'un œil, il y verra clair.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Le soir.

Le baron est un des plus grands originaux que je connoisse. Il est venu dîner ici pour me dire qu'il renonçoit à louer ma maison par des raisons impossibles à changer; et deux heures après il m'a persécutée pour signer le bail. Voici comment cela s'est passé.

Il m'avoit promis sa décision sous peu de jours, lorsque je suis partie de Paris. Ce matin il arrive, il ne me parle point de maison, je lui vois l'air embarrassé; à la fin, je romps le silence et je lui demande ce qu'il veut faire. Hélas, dit-il d'un air tout décontenancé, il m'est impossible de prendre une maison de campagne. — Pourquoi donc cela ?— Eh! c'est que je n'en ai jamais eue; cela dérouteroit mes amis. Moi, je veux vivre à ma fantaisie, je ne veux pas vivre ici pour avoir une maison ouverte, et je courrois risque d'être seul l'hiver.—Quelle folie! Est-ce que vous comptez y vivre absolument en hermite, et pas même voir vos amis? — Non, mais... tenez, j'y renonce avec bien du regret, mais... mais il le faut.

Et puis il fait une moue d'une aune. Allons,

lui dis-je, un peu fâchée, n'y pensons plus, et sur toutes choses n'en parlons pas davantage. C'est le meilleur parti, dit-il, puisqu'il y faut renoncer; car je ne connois pas une maison plus séduisante. Quelle vue! Quels jardins! Quel aspect! et de l'eau! et des plaines d'une richesse!... Avec cela la plus jolie distance....Le grand chemin à quatre pas. Un voisinage charmant. On est ici au courant de tout; la maison assez isolée pour vivre seul si l'on veut. Voilà un point de vue là-bas.... Mais savez-vous que cela ressemble tout-à-fait à un jardin anglais.

Je ne répondis rien et me mis à mon ouvrage. Il s'approcha de la fenêtre, et s'appuyant sur le balcon, il rêva un bon quart-d'heure, sa lorgnette à la main; puis il s'avança vers moi, en disant: Eh bien! vous ne voulez me rien dire?... J'ai bien envie de louer, mais ils me feront damner ma vie. — Qui? — Eh bien, mordieu! il faut vous dire vrai: je sais de reste le fond de tout cela moi; il y a des gens à qui notre liaison déplaît. Vous êtes fâchée, je le vois bien, mais je ne pouvois pas vous dire cela tout de suite. — Et pourquoi pas, monsieur, si ce n'est ni à madame, ni à vous? peu importe, ce me semble. — Cela est vrai, mais ce seront des trains, des clabauderies!...—Comment, monsieur, vous ne

savez pas avoir une volonté? — J'entends bien, mais.... Je ne veux me brouiller avec personne, moi; ce sont mes amis, je ne veux pas me brouiller avec mes amis. Si je prends cette maison, et qu'ils n'y veulent pas venir? — Monsieur le baron, arrangez-vous avec votre femme, avec vos amis, et soyez sûr que si vous ne louez pas ma maison, je ne vous en saurai pas mauvais gré.

Je n'ai pas cru devoir rien ajouter. Je sentis à merveille que c'étoit monsieur Diderot qui mettoit obstacle à cet arrangement. Après le dîner, le baron, tout à coup, s'approcha de moi, et me dit : Mon parti est pris, madame, écrivons les articles et signons. J'ai voulu lui donner encore vingt-quatre heures; il n'y a pas eu moyen de reculer; nous avons signé les conventions, et il m'a fait promettre d'aller lundi à Paris pour passer bail.

Après le dîner nous avons lu les cahiers de Rousseau. Je ne sais si je suis mal disposée, mais je n'en suis pas contente; c'est écrit à merveille, mais cela est trop fait et me paroît être sans vérité et sans chaleur. Les personnages ne disent pas un mot de ce qu'ils doivent dire; c'est toujours l'auteur qui parle : je ne sais comment m'en tirer; je ne voudrois pas tromper Rousseau, et je ne puis me résoudre à le chagriner.

Notre voyage de Chantilly est rompu, mon ami; la comtesse d'Houdetot en a appris le projet, et a voulu tout de suite en être; ce qui a déterminé le baron à y renoncer : je n'en suis pas trop fâchée. Bonsoir, mon ami. Je n'ai point de vos nouvelles. Hélas! il viendra des momens plus inquiétans et plus durs à supporter.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

De R.....

Je salue ma tendre amie, et je pars. Mon cœur ne vous a pas quittée. Ayez soin de votre santé; c'est de toutes les marques de tendresse que vous puissiez me donner, la plus douce pour moi. Nous continuons notre route sans nous arrêter. Qu'il y a long-temps que je ne vous ai vue! J'espère que vous êtes occupée de vous; cela me console un peu..,.. Je ne sais si ce billet vous parviendra. Adieu....

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

De Metz.

Me voici à Metz.... En vérité, j'ai fait tout le trajet sans savoir où j'étois et où l'on me con-

duisoit. Ma chère amie, vous regrettez sans doute l'homme du monde qui vous est le plus attaché, mais vous ne le plaignez pas assez, j'en suis sûr. Vous ne pouvez concevoir à quel point je souffre d'être privé de la douce habitude de vous voir. Je passerai des mois entiers sans jouir de cette satisfaction : pour surcroît de malheur, je prévois que je n'aurai pas un seul instant de liberté ; je serai peu avec vous ; jamais avec moi. Consolez-moi, ô ma tendre amie, par tout ce que vous connoissez de plus essentiel à ma tranquillité. Que vos lettres me parlent sans cesse de vous, de votre famille, de vos intérêts, de vos soins pour votre santé, et de leur succès. Vous m'êtes toujours présente ; je tremble pour vous, et je ne réussis pas toujours à me rassurer.

Vous ne savez pas, mon amie, que je suis parti de Paris bien malade. Avant d'aller chez vous la seconde fois, je me suis trouvé si mal, que je ne savois si je serois en état de me mettre en route : tout cela s'est dissipé, et n'a pas eu plus de suite que mes maux ordinaires. Qu'il me tarde d'apprendre de vos nouvelles ! Je ne sais pas un mot de ce que vous ferez demain, par exemple ; depuis que je vous connois, cela ne m'est point arrivé. Nous allons continuer notre route. Adieu, ma tendre amie, pensez à tout

ce que vous m'avez promis, et puisque mon bonheur est si essentiellement attaché à vos jours, songez à les conserver. Mes respects et mes complimens, etc.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

TENEZ, mon ami, ces trois mots écrits de R.... me font plus de plaisir, me sont plus précieux que même la lettre datée de Metz, que j'ai reçue en même temps. Si vous saviez combien je suis sensible à tout ce que vous faites pour moi! Je crois que je serois morte d'inquiétude si je vous avois su malade en partant. Mon ami, vous m'assurez bien que votre indisposition n'a eu aucune suite? Je vous crois, mais j'ai besoin que vous me le disiez encore.

J'arrive de Paris; le bail est signé. J'ai beaucoup de choses à vous dire, mais pour vous prouver combien j'ai soin de moi, je remets à demain à vous écrire. Je vais retrouver ma mère et mes enfans, faire savoir mon retour à Rousseau, et me reposer le reste du jour. J'avois besoin de vous dire ce petit mot, sans quoi j'aurois été mal à mon aise.

Suite de la même Lettre.

Le lendemain, à 6 heures du matin.

J'EXISTE plus aujourd'hui que je n'ai fait depuis deux mois. Il fait le plus beau temps du monde; le ciel est pur; la campagne est si belle! Son calme et son silence sont si bien au ton de mon ame!.... Je me sens enlevée au dessus de moi-même. Ah! certainement j'aurai encore une lettre de vous aujourd'hui; je me livre à toute la douceur de cette attente.

O mon unique ami, c'est en m'éveillant que je vous écris. Je ne revois le jour que pour vous regretter : c'est le premier mouvement de mon ame, et la première pensée de mon esprit. La solitude et la tranquillité sont des ressources qui me restent, et dont vous êtes privé. Vous n'aurez donc de consolation qu'en recevant souvent de mes nouvelles? Si je m'en croyois, je vous écrirois sans cesse; mais vous prescrivez des bornes à mon zèle, et vous êtes l'arbitre absolu de ma volonté. J'ai donc à vous raconter mon voyage de Paris.

Lorsque je suis arrivée chez le baron, il étoit enrhumé, avoit eu de la fièvre, et venoit d'être saigné. Sa femme étoit avec lui; je lui fis un

petit compliment sur le plaisir que j'aurois à l'avoir dans mon voisinage : elle me répondit froidement, comme elle répond, mais honnêtement. Le baron l'envoya faire sa toilette. Nous lûmes le bail : je le signai pour mon mari, suivant l'autorisation que j'en avois de lui par écrit; ensuite il confirma mon soupçon, et me dit que c'étoit Diderot qui s'étoit opposé à ce qu'il louât ma maison, et qu'ayant appris que l'affaire étoit terminée, il étoit venu la veille lui dire tout ce qu'il avoit dans l'ame contre moi. Le baron m'a fait grace de ce détail; mais il s'est permis une sortie si vive sur mes anciens alentours, que je soupçonne Duclos de continuer à travailler sourdement contre moi. Il prétend que Desmahis, et même Margency, n'ont pas de meilleures langues; qu'ils n'ont peut-être pas le but de nuire, mais qu'ils ont tous la rage de commenter ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent.

Je me suis contentée de remercier le baron de l'intérêt qu'il me marquoit; en ajoutant, qu'heureusement, je n'étois pas dans le cas d'avoir à cacher ni mes démarches, ni ma façon de penser : tant pis, d'ailleurs, pour ceux qui abuseroient de ma franchise. Je m'étois bien doutée, lui ai-je dit encore, que M. Diderot avoit quel-

ques raisons pour me fuir avec tant d'affectation. Il est fort malheureux, sans doute, qu'on m'ait mise aussi mal dans l'esprit d'un homme que j'estime et que je considère à tant d'égards, mais je n'y peux rien. Il faut espérer que le temps effacera ces mauvaises impressions.

Je vois de reste, par tout ce qui est échappé au baron, que je passe dans la tête de Diderot pour coquette, fausse et intrigante. S'il me croit telle, il est très-conséquent à lui de ne pas me voir. A la bonne heure; mais comment se permet-on de peindre avec des couleurs aussi noires quelqu'un qu'on ne connoît pas, et sur de simples ouï-dire? Malgré le bien que l'on m'en a dit, je serois fondée, d'après sa conduite avec moi, à le croire méchant, tracassier, et je ne sais quoi encore. Il vous a dit du mal de moi, je le sais, quoique vous ne m'en ayiez jamais parlé; il en a dit au baron, et peut-être à bien d'autres; mais je me garderai bien de le juger, ni lui, ni aucun autre, à moins que je ne le connoisse personnellement.

Cette nouvelle tracasserie m'a fait faire quelques retours fâcheux sur moi-même, mon ami, je ne puis vous les cacher. Il me paroît difficile que M. Diderot soit le seul qui ait une opinion si défavorable sur mon compte. D'après l'idée que

vous m'avez donnée de lui, il faut même qu'elle soit assez généralement établie, pour qu'il se soit permis d'en parler. Mon ami, pardonnez mes craintes; je m'estime assez pour ne pas douter que je ne conserve votre estime; mais le désagrément d'être si intimement lié à quelqu'un qui a un si mauvais renom!.... Si c'étoit là la cause de cette réserve que je vous ai reprochée quelquefois?.... Je n'ose m'arrêter à cette idée; elle seroit trop accablante...... Un mot encore : quelque sentiment que ma réputation vous fasse éprouver, vous m'en devez l'aveu; je ne crois pas, au reste, avoir rien à ajouter sur cette matière. Bonjour, mon tendre ami. Vous ai-je dit que j'avois ramené le marquis de Croismare? Il est avec nous jusqu'à demain. On m'attend pour le déjeuner. Adieu.

Ce fut en effet Duclos, qui, ayant appris que le baron avoit fait connoissance avec madame d'Epinay, tenta d'engager Diderot à faire rompre cette liaison. Comme il connoissoit le baron très-susceptible d'engouement, il craignit que madame d'Epinay ne cherchât à lui faire perdre sa maison, qui étoit presque la seule qui lui restât. Dans cette conjecture, il alla trouver Dide-

rot. Voilà donc, lui dit-il, le baron d'Holbach qui va se lier avec madame d'Epinay? Oui, répondit Diderot. — Elle y a déjà dîné? — Oui, plus d'une fois. — Et vous l'y avez vue? — Certainement. — Avez-vous perdu le sens, Diderot? Comment, mordieu, vous laissez établir une femme perdue auprès de la femme de votre ami? — Que puis-je à cela, s'il vous plaît? Ce ne sont pas mes affaires; je hais les tracasseries, les caquetages; Duclos, laissez-moi, je ne veux point entendre parler de tout cela. — Eh! que ne le disiez-vous? Madame d'Epinay vous a séduit, je n'en suis pas étonné; vous ajouterez à ses triomphes; mais il en coûte cher : avant peu, mon ami, vous m'en direz des nouvelles. — Mordieu! Duclos.... laissez-moi, vous dis-je; ne me faites pas dire ce que je ne veux pas dire, et croyez, une fois pour toutes, que lorsqu'on me suppose dupe.... ce n'est pas toujours moi qui le suis. — Si vous ne l'êtes pas, que ne parlez-vous au baron? c'est un devoir de l'amitié. — En ce cas, Duclos, que ne lui parlez-vous vous-même? — Je ne suis pas son ami; je ne le connois même pas assez... D'ailleurs, je suis brouillé avec madame d'Epinay, et alors vous sentez bien que ce qui est un devoir pour vous auroit de ma part un air malhonnête, qu'il ne me convient pas d'a-

voir ; mais madame d'Epinay est si généralement décriée, qu'à moins d'avoir comme moi une raison de délicatesse pour garder le silence, il n'est, ma foi, pas excusable de se taire. Ses aventures avec moi ne sont pas connues ; elle peut les taire, les nier, les avouer tout comme elle voudra ; mais tant d'autres sont si publiques, qu'elle n'en seroit pas moins perdue, quand elle pourroit se disculper des miennes.

Diderot, que cette conversation gênoit, déclara à Duclos qu'il ne seroit point le délateur d'une femme qu'il ne connoissoit pas personnellement. Duclos avoit beau lui être suspect, sa dernière réflexion l'avoit frappé. D'ailleurs, celui-ci eut l'adresse de laisser de côté madame d'Epinay, et de se jetter sur les inconvéniens du caractère du baron ; sur son engouement, ses inconséquences. Il le montra abandonnant ses anciens amis ; il peignit même sa femme délaissée et jalouse, mourant de chagrin ; Grimm trahi et brouillé avec le baron ; enfin, il termina ce tableau en disant à Diderot : Peut-être d'un mot auriez-vous pu éviter et prévenir tous ces malheurs ? vous croyez ne le pas devoir, tout est dit : il n'y a que vous qui puissiez juger ce qu'il vous convient de faire. Adieu, mon ami, vous voyez au moins que mon motif étoit hon-

nête

nête et valoit bien la peine que je m'expliquasse avec vous.

Il laissa Diderot dans la plus cruelle perplexité. Le résultat de ses réflexions fut qu'il devoit se taire et qu'il se tairoit jusqu'à nouvel ordre. Mais, en arrivant le même soir chez le baron, il le trouva si enchanté de madame d'Epinay, si enivré du plaisir qu'il avoit eu à causer avec elle; si décidé à louer sa maison et à s'y établir tout de suite, quoique sa femme fût au moment d'accoucher, qu'il oublia toutes ses réflexions, et ne vit plus qu'un abîme ouvert sous les pas du baron. Il voulut néanmoins tâcher de pénétrer les sentimens de son épouse. Elle n'avoit point sur cela de volonté, car il entroit dans son plan de conduite avec son mari, de n'en point montrer. Diderot prit son silence pour une marque certaine de son déplaisir. Les prédictions de Duclos se retracèrent à son esprit; il crut qu'il alloit être dans la nécessité de voir souvent madame d'Epinay. L'idée qu'il seroit obligé de partager ses torts, ou de plonger le poignard dans le cœur de Grimm, s'offrit à son imagination; sa tête échauffa son cœur et le détermina à prendre le baron à part pour lui jurer qu'il ne mettroit de sa vie les pieds à sa campagne : celui-ci ne comprenant rien à ce

caprice, le força à lui en dire les raisons; alors Diderot fut obligé de lui avouer toutes les chimères sur lesquelles il étoit fondé. On a vu, et l'on verra par la suite des lettres de madame d'Epinay et de M. Grimm, ce qui résulta de ces tracasseries. On ne découvrit que fort long-temps après que Rousseau pouvoit y avoir eu quelque part, s'il n'avoit pas agi ouvertement; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il employa sourdement tous les moyens qu'il put imaginer pour empêcher M. Diderot de se lier avec madame d'Epinay.

LETTRE

DE ROUSSEAU A MADAME D'EPINAY.

QUOIQUE je ne craigne pas la chaleur, elle est si terrible aujourd'hui, que je n'ai pas le courage d'entreprendre le voyage au fort du soleil. Je n'ai fait que me promener à l'ombre autour de la maison, et je suis tout en nage. Ainsi je vous prie de témoigner mon regret à mes prétendus confrères; (1) et comme depuis qu'ils sont ours, je me suis fait galant, trouvez bon

---

(1) Madame d'Epinay appeloit ses *ours* plusieurs personnes de sa société : il y avoit déjà long-temps qu'elle avoit donné le même nom à J.-J. Rousseau.

que je vous baise très-respectueusement la main.

Puisqu'on ne peut vous voir demain, ce sera pour vendredi s'il fait beau, et je partirai de bonne heure.

LETTRE

DE MADAME D'EPINAY A M. GRIMM.

Nous avons passé notre journée d'hier, mon tendre ami, à parler de vous et à vous regretter. Il faut que je vous confie qu'après avoir reconduit le soir le marquis de Croismare, je me suis promenée seule, et n'ai pu retenir mes larmes en songeant à la vie que vous allez mener; et combien vous êtes encore plus à plaindre que moi : j'en ai versé aussi en pensant que je ne vous verrai pas de l'année. Ne me le reprochez pas, mon aimable ami, il faut passer à mon pauvre cœur quelques foiblesses de plus qu'au vôtre. Ne courez, s'il se peut, aucun danger, et je serai fort raisonnable.

Je vous envoie un billet que j'ai reçu il y a deux jours de Rousseau. Il ne signifie rien, mais c'est pour vous tenir au courant de tout. Il est venu hier. Lorsque nous nous sommes trouvés seuls, je lui ai demandé s'il avoit revu Diderot : Non, m'a-t-il répondu; il en a fait le

projet, il ne viendra pas. D'ailleurs, il a bien mieux à faire : il faut qu'il soit à tout le monde, excepté à moi. Comment, ai-je repris ; qu'y a-t-il de nouveau ? Ses momens, vous le savez, ne sont pas toujours à sa disposition, et il n'a pas les facilités nécessaires.... Ah ! reprit-il tendrement et d'un air pénétré, qu'il vienne, qu'il ne vienne pas, nous nous aimons également ; nous sommes si sûrs l'un de l'autre, notre amitié est si solidement établie, qu'elle est à l'abri de tout événement.

Je suis restée pétrifiée de cette tendre déclaration. Je le crois, lui ai-je dit, et je désire pour vous que vous en soyiez toujours persuadé. Je lui ai remis les cahiers qu'il m'avoit confiés; et je lui ai fait entendre mon opinion avec le plus de ménagement qu'il m'a été possible; il ne m'en a pas paru blessé : mais cependant, au lieu de rester plusieurs jours avec nous, il est parti au sortir de dîner, en exagérant fort la peine qu'il avoit de nous quitter. Ma mère ne l'a jamais beaucoup aimé, comme vous savez, mais je me meurs de peur qu'incessamment elle ne se prenne de grippe contre lui. Pour Margency, il rit de tout; ma mère et lui étoient fort drôles à entendre sur son chapitre : la fin de leur conversation nous a ramenés à celui qui réunit tous nos suffrages.

La comtesse d'Houdetot est venue souper hier avec nous, et nous a amené sa grosse madame de Blainville. La première est entrée comme une folle, et l'autre comme une sotte : le marquis de Saint-Lambert étoit avec elles, il venoit m'apprendre son départ pour l'armée. Madame d'Houdetot en est désespérée; elle ne s'attendoit pas à cette séparation. Nous avons eu beau l'assurer qu'il n'y avoit pas de grands événemens à craindre du côté où va Saint-Lambert, la vivacité de son imagination et la sensibilité de son ame lui font tout mettre au pis. Elle ne se possède pas, et laisse voir sa douleur avec une franchise, au fond très-estimable, mais cependant embarrassante pour ceux qui s'intéressent à elle. J'ai cru voir entre elle et sa belle-sœur un plan formé pour me faire faire connoissance avec madame de Verdelin; j'ai répondu de manière à y faire renoncer. Peut-être fait-on agir la comtesse sans qu'elle s'en doute elle-même; je serois assez portée à le croire, car elle est loin de l'intrigue et du tripotage. Mon Dieu! que j'ai d'impatience de voir dix ans de plus sur la tête de cette femme! Si elle pouvoit acquérir un peu de modération, ce seroit un ange. Mais si son mari continue à la contrarier, elle n'en sera que plus long-temps ivre. Il faut que je vous avoue en attendant, mon

ami, que toutes ces belles dames et ce gentil Margency me déplaisent ; le Syndic cependant me fait rire ; mais qu'est-ce que c'est que rire quand l'ame est triste ! Elle n'en est que plus mal à son aise, après cette convulsion.

J'ai bien remarqué dans Margency une de ces vérités communes, qui me frappent toujours comme si elles étoient neuves. C'est que l'esprit et le caractère se peignent dans les choses les plus indifférentes. Monsieur de Margency n'est que l'ébauche ou l'extrait de tout ce qui est agréable ; c'est un groupe de très-bonnes petites choses. J'admirois tantôt le spectacle de la nature, je l'admirois en grand, les masses seules m'avoient frappée ; il ne s'arrêtoit qu'aux détails. Je considérois la majesté du bois d'Epinay, il auroit volontiers compté les feuilles ; il les examinoit chacune en particulier. Si quelqu'une présentoit une forme un peu bizarre, elle n'avoit aucun droit à son admiration : voilà pourquoi il préfère sans balancer Racine à Corneille, l'opéra à la tragédie, et Grandisson à Clarisse.

Traitons un peu le chapitre de ma santé ; car vous ne me pardonneriez pas de le passer sous silence. J'ai commencé hier le lait d'ânesse, il a très-bien passé : je suis si sévère sur mon régime, que vous-même ne le seriez pas tant. Je

dors passablement bien; je ne m'expose ni au soleil, ni au serein; je ne marche point sans faire suivre ma voiture. Voilà bien tout ce que vous m'avez recommandé, et ce que les médecins exigent de moi; j'y suis exacte, vous y pouvez compter. Soyez-le aussi, je vous en prie, à me parler de vous; ne m'écrivez pas une seule lettre sans me dire comment vous vous portez.

LETTRE

DE M. GRIMM A MADAME D'EPINAY.

Wesel, à 11 heures du soir.

J'ARRIVE, madame, et quoique j'aye grand besoin de repos, je ne puis me résoudre à en prendre sans vous avoir donné de mes nouvelles. J'ai reçu par M. de S..... deux lettres de vous, qui me rendent la vie. J'ignore encore l'ordre des courriers : M. le maréchal en fait partir un demain. S'il est expédié ce soir, il vous portera ce billet; s'il ne l'est que demain, il vous portera un volume, à ce que j'espère. Je tremble pour la vie agitée que je vais mener. Oh! que je suis à plaindre!

Adieu, madame, je n'écris à personne, je me porte à merveille, mais je suis rendu; mes respects à madame votre mère.

FIN DU SECOND VOLUME.